



Derrière la baignoire

Colette Audry

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

COLETTE AUDRY

Derrière la baignoire

récit

nrf

GALLIMARD

Colette Audry

**Derrière
la baignoire**

Éditions Gallimard, 1962

Colette Audry est née à Orange (Vaucluse). Agrégée de Lettres, elle a fait une carrière de professeur, tout en militant activement dans des partis politiques de gauche. Elle est l'auteur d'un essai, *Léon Blum ou La politique du juste*, d'une pièce sur la Résistance, *Soledad*, de plusieurs récits : *On joue perdant*, *Aux yeux du souvenir*, *L'autre planète*. Elle a récemment publié un ouvrage autobiographique, *La statue. Derrière la baignoire* a obtenu le Prix Médicis en 1962.

*Je les aime un peu rebelles, hardis,
grondeurs et indépendants.*

George Sand

CHAPITRE PREMIER

— Je ne peux pourtant pas la semer sur la route, tu la vois courir, courir, courir, elle perdrait la tête, elle se cognerait partout, elle s'abîmerait, elle ne saurait plus où elle est, elle courrait à mort ; jamais elle ne nous retrouverait. Et elle n'arriverait pas à comprendre ce que nous lui aurions fait. Je ne supporte pas ça.

— C'est exactement ce que je me dis, répond Jean-François.

Je l'ai fait quelquefois pourtant, mais en pays connu. Aux Combes, quand nous ne voulions pas l'emmener, nous la laissions poursuivre l'auto, et, lorsqu'elle avait assez couru, elle revenait à travers près nous attendre au chalet. Et une fois, trois kilomètres avant la Mare. Madeleine et moi n'en pouvions plus. Elle savait le chemin : l'auto disparue, elle a continué à fond de train jusqu'à la maison. Elle a tout de même mis plus de temps que je ne pensais, je n'ai pas pu m'empêcher de la croire perdue, alors que j'étais sûre qu'elle ne pouvait pas se perdre. J'étais si énervée que je suis allée à sa rencontre ; je l'ai vue arriver boiteuse. Les petits coussinets de ses pattes s'étaient écorchés sur l'asphalte. Elle était bien contente de me retrouver, elle ne m'en voulait pas, elle ne m'en a jamais voulu de rien. Elle a boité pendant trois jours. Je n'ai pas recommencé.

Nous roulons depuis deux heures. Deux heures qu'elle aboie,
quand une auto nous dépasse,
quand une auto nous croise,
quand nous dépassons une auto,
un cycliste,
des promeneurs ou des paysans.
Quand elle aperçoit un troupeau dans les champs,
un cheval,
un autre chien,
un chat.
Quand nous allons trop lentement.

Les premiers temps elle se calmait aux environs de soixante kilomètres, mais elle s'est faite à la vitesse, il lui en faut toujours davantage. Quatre-vingts ne lui suffit plus. À partir de quatre-vingt-dix on a quelquefois la paix, mais dès que le compteur redescend, elle commence à japper, et, quand je passe en seconde, elle nous arrache les oreilles. Et quand elle a trop aboyé après trop de choses, elle demeure hors d'elle, même si j'appuie sur l'accélérateur ; elle ne peut plus se reprendre. Elle sait que nous sommes fous furieux mais ça ne

compte pas. Elle n'est que folle, elle, pas furieuse, elle nous aime bien, mais dépassée par son bonheur. Jean-François lui envoie des taloches sur le museau, elle se calme deux minutes ou elle glapit plus haut, on ne peut jamais prévoir.

Ça commence quand je vais chercher les valises dans la salle de bains et que j'ouvre armoires et tiroirs. Elle dresse les oreilles. Du reste, ne prend même pas la peine de me suivre d'une pièce à l'autre, pas encore, le moment n'est pas venu, mais rien de ce qui se prépare ne lui échappe. Il n'est plus possible de soustraire un seul paquet à son attention, elle n'a plus une seconde de distraction, elle n'est plus habitée que par un seul souci : deviner d'après nos gestes si nous l'emmènerons. Nous avons tout essayé. Au début, nous sortions les bagages d'abord, et nous avions toutes les peines du monde, les bras encombrés, à l'empêcher de passer la porte en même temps que nous pour dévaler les escaliers. La porte refermée, elle hurlait, et quand nous remontions la chercher, une exultation si violente succédait à son désespoir qu'elle emplissait l'ascenseur de ses cris et que nous ne parvenions plus à la calmer dans la voiture. Alors j'ai tenté de rester en haut avec elle tandis que Jean-François partait ranger les bagages à l'arrière et dans le coffre. Il me fallait la garder en laisse tout ce temps pour qu'elle ne ravage pas la maison, et quand enfin je la descendais, elle n'était plus tenable. Deux ou trois fois, arrivée en bas, j'ai dû lâcher la laisse pour ne pas être emportée et elle s'est jetée sur l'auto ; la peinture de mon ancienne 4 CV doit en porter encore les traces, s'ils ne l'ont pas refaite.

Naturellement, ça se terminait par des mots avec Jean-François. Nous avons donc décidé qu'un de nous l'emmènerait pisser dans le bas de la rue pour laisser à l'autre le temps de tout descendre et d'achever les préparatifs. Mais elle se retournait sans arrêt, refusait de pisser et, pour finir, tirait en arrière à s'étrangler. Pour les derniers départs, nous avons commencé par l'enfermer dans l'auto. Jean-François, d'abord, descendait seul, les mains vides, lui laissant à garder moi et les bagages dans l'appartement. Il posait le grand carré de vinyle sur la banquette arrière ; ça prenait un bout de temps ; moi je n'ai jamais su le fixer assez solidement, mais il est calme et patient, lui, pour ces choses, et le résultat de son travail pouvait tenir six cents kilomètres. Mais cela ne l'empêchait pas de grogner, chaque fois, que j'aurais dû faire mettre une housse sur la banquette arrière ; je répondais : quand j'aurai de l'argent. Dès qu'il avait fini, il remontait la chercher pour l'installer. J'attendais encore un peu et je descendais à mon tour avec les valises. Sûre ainsi de partir, elle devenait presque supportable : excitée mais non plus angoissée, elle jappait raisonnablement.

Mais dès que les banlieues étaient franchies, que nous apercevions les premiers arbres et que nous avions l'impression délicieuse d'être

enfin en voyage, elle commençait à réclamer plus de vitesse et à saluer de ses cris toutes les rencontres de la route. J'ai dû recourir aux muselières spéciales pour empêcher les chiens d'aboyer : deux étroites lanières croisées qui compriment la pointe du museau. La première fois elle s'est mis les lèvres en sang avec ses ongles, puis elle s'y est faite, mais cette muselière-là a été perdue. J'ai pris la seconde trop grande, la troisième trop petite. La quatrième était parfaite mais elle s'est de nouveau écorchée et n'a plus cessé de se débattre. Elle n'en voulait plus. Je me suis résignée à acheter une muselière ordinaire, une de ces cages de cuir faites pour empêcher de mordre, qui l'enlaidissait et l'humiliait à mes yeux. Ainsi elle avait du jeu, et ne pouvait plus se griffer à travers le cuir. En revanche elle pouvait aboyer, mais plus difficilement et, à la longue, elle se fatiguait, ses cris s'enrouaient peu à peu, c'était beaucoup moins éprouvant. Elle arrivait même à se taire, et si, prise de pitié, je défaisais la muselière, elle se tenait encore tranquille un moment. La route filait devant nous ; les ponts, le ciel, les collines m'appartenaient à nouveau et je retrouvais le chant du moteur. Mais il suffisait d'un cycliste tout à coup, d'une vache sur le bord du chemin... Et au bout de quelques voyages, même cette muselière-là ne l'a plus retenue. Elle avait dû se muscler les joues, comme elle s'était musclé le cou contre le collier de force.

Dans la 4 CV il lui arrivait encore de s'endormir, vaincue par la fatigue. Dans la Dauphine jamais : la banquette arrière un peu plus élevée ne lui dérobait rien de la route, elle était tout le temps provoquée par tout.

Oh ! je crois deviner un peu ce qui se passait, et pourquoi elle mettait en pièces mon voyage. Est-ce qu'elle voyageait, elle ? C'était moi. Moi qui me lançais sur la carte de France, qui lâchais le moteur sur l'immense route immobile pour l'avalier en quelques heures. Mais elle, c'était tout qui lui fonçait dessus du bout de l'horizon, les arbres, les maisons, les collines, les autres autos. Une ruée pareille, il faut que ça gueule. C'était son rock'n roll. On lui déchaînait le monde et on voulait l'empêcher de hurler ça. On voulait *l'arrêter* !

Ce jour où j'ai parlé à Jean-François de la semer ne se situe pas très bien. Il ne doit pas être très éloigné car c'était après mon retour de Porquerolles avec Jacqueline, fin août 59, et avant nos déplacements de l'été dernier. Donc une simple balade en Normandie sans doute ; je savais que je ne la sèmerais pas, que je ne tenterais plus jamais rien de pareil. Autre chose, peut-être. J'étais coincée, et, pour la première fois de ma vie, presque résignée à l'être. « Je ne peux pourtant pas la semer. » Ce n'était plus qu'un soubresaut.

Le retour de Porquerolles, elle me l'a bien gâché. Jacqueline la défendait, j'en étais agacée, je n'aimais pas son indulgence systématique envers les bêtes. La journée avait été chaude et je m'étais

fatiguée à conduire la nuit : nous n'avons pas su trouver la halte que souhaitait Jacqueline. J'ai proposé C... à l'écart de la route, nous y sommes arrivées tard dans la soirée. L'hôtelier, de mauvaise humeur, a refusé de nous donner à manger, et quand elle s'est mise à aboyer comme une perdue en se ruant dans le bar, il a voulu nous mettre à la porte. Nous l'avons calmé difficilement, car, de toute évidence, il ne voulait pas être calmé. Il nous a servi à boire mâchoires serrées, la tête entre les épaules. Et soudain il est passé près d'elle à la frôler, en la regardant dans les yeux. Elle s'est remise à aboyer. Il a gueulé aussi fort qu'elle, il nous tenait cette fois, qu'est-ce qui lui prenait encore à cette bête, vous voyez bien, c'était inimaginable, pas question de nous donner une chambre. Et nous, que pouvions-nous dire ? Surtout pas qu'il l'avait provoquée, lui. Comme il passait à la cuisine nous avons essayé d'attendrir sa femme. « Vous ne pensez pas que je vais avoir une histoire avec lui pour ça », a-t-elle murmuré. Finalement, il nous a tout de même gardées.

Le lendemain, dans l'auto, Jacqueline ne cessait de me répéter que cet homme était à moitié fou. Lors de mes précédents voyages, les choses s'étaient toujours bien passées avec lui. Son air taciturne et ses traits immobiles me convenaient assez ; l'hôtel encore plus, incroyablement propre et sans prétention à aucun pittoresque, campagnard ni autre. J'acceptais chaque fois son poulet de Bresse pour lui faire plaisir, après quoi nous n'avions plus rien à nous dire. Je le sentais tout de même étrange par son empressement silencieux auprès du client et la distance qu'il maintenait entre lui et son personnel. La première fois, pourtant, il s'était un peu mis en frais. « Je les connais ces chiens, avait-il dit en me voyant tenir Douchka de près, j'en ai eu un de berger allemand, ils ne me font pas peur. » Je m'étais dit que je n'aurais pas à essayer d'autre hôtel dans la région. Mais par la suite, il n'avait jamais eu l'air de me reconnaître, et cela aussi était un peu bizarre.

Avait-il congédié son personnel depuis mon dernier passage ? Ce soir-là et le lendemain matin, nous n'avons vu personne, que lui et sa femme. Son visage était aride comme une brique et ses yeux enfoncés glissaient de tous côtés sans jamais rencontrer les nôtres. On pouvait penser à un début de folie en effet, un accès avant-coureur. Sa femme glissait à l'arrière-plan, fuyant le champ de son regard, tout le dehors effacé, et comme vidée du dedans par l'attente.

Le mal continuerait à mûrir après notre départ et, par une nuit agrie d'automne, ça éclaterait.

Quand je suis allée aux Combes l'été dernier, Douchka abrutie de largactyl et enchaînée à la poignée arrière, je me suis arrangée pour faire les six cents kilomètres d'une traite. Je ne voulais plus de cet hôtel, mais je ne me sentais pas davantage la force de me présenter à

un autre, d'effrayer encore une fois des servantes, de risquer un nouveau refus. En entrant pour la première fois dans un hôtel, elle était prise d'un accès d'angoisse, d'impatience, de curiosité qui la précipitait en avant, hoquetante, et patinant sur le linoléum. Ça faisait un bruit terrible et insolite, tout le monde sursautait. Moi je me cramponnais à la laisse tout en m'évertuant à prendre un air naturel et presque amusé. Je la traitais de sale bête d'une bonne voix rassurante et cette comédie me pesait de plus en plus.

Mais si nous parvenions à nous faire admettre, si nous pouvions accéder à une chambre, après la montée tumultueuse de l'escalier, à peine les bagages posés et la servante repartie, elle se calmait. Je lui donnais à manger et je lui annonçais qu'elle allait rester là. Elle me regardait et je lisais dans ses yeux que c'était accepté, qu'elle n'aboierait ni ne se jetterait sur la porte. Sûre de moi au milieu de mes valises à elle confiées, de mes vêtements épars, elle s'ouvrait enfin à la fatigue et coulait dans le repos. Elle devait s'endormir tout de suite. Et quand je remontais une heure plus tard, elle m'accueillait silencieusement en s'étirant et en remuant la queue à tout petits coups. Je lui mettais sa laisse, elle descendait sans bruit et nous partions nous promener dans des chemins noirs et inconnus où je la lâchais. Parfois il faisait si sombre que je la perdais de vue, mais tout à coup je l'entendais revenir sur moi à fond de train, ou bien j'apercevais à quelques mètres en avant ses deux yeux de phosphore, tantôt verts, tantôt rouges, qui surveillaient si je la suivais bien. Je n'avais pas besoin de sonder la nuit. Elle s'en chargeait pour deux. Je me savais sous son regard. Nous rentrions ; pendant que je faisais ma toilette, elle se couchait en rond sur la descente de lit, pour ne plus bouger jusqu'au matin. Je suis sûre qu'elle savourait les nuits passées auprès de moi : à Paris, je ne la laissais jamais dormir dans ma chambre. Parfois, quand j'éteignais, elle posait sa patte sur mon lit pour me demander la permission d'y monter. Je permettais. Elle sautait, retombait les pattes ployées, le museau allongé sur la couverture avec un soupir rauque et doux, un gémissement étouffé de volupté. Elle s'arrangeait pour ne pas me gêner car elle n'aimait pas être gênée elle-même, préférant le sol si le lit était trop étroit. Nous dormions ensemble sans nous toucher.

Donc l'été dernier, je n'ai fait que traverser C... L'après-midi était avancé. Je m'attendais à trouver l'hôtel fermé, ou transformé après un changement de propriétaire, tant je croyais impossible qu'il ne fût rien arrivé. Mais tout était en place, propre et net. Il y avait des bégonias jaunes aux fenêtres. Après tout, le drame avait peut-être eu lieu, le propriétaire avait peut-être changé tout de même. Je ne le saurai jamais. Passer toute une nuit dans une de ces chambres où je n'ai jamais pénétré sans elle, où je n'ai jamais éteint la lumière sans lui

adresser un dernier coup d'œil, où j'ai tant ragé à cause d'elle au dernier retour, non. Je me souviens comme je la grondai ce soir-là, à mi-voix. Idiотement. Elle, parce que je lui parlais, parce qu'elle me sentait occupée d'elle, agitait la queue – mais faiblement, à cause du ton qui l'inquiétait.

Que cet hôtelier fût fou ou non, elle avait bel et bien été insupportable, les clients avaient sûrement été incommodés, la grossièreté de l'homme ne nous excusait pas. J'ai toujours eu honte d'imposer aux gens les caprices de mon chien comme ceux de mon enfant. Jacqueline ne pouvait pas me comprendre : pour elle, tous les chiens ont leurs défauts, ça va de soi, et ceux qui ne l'admettent pas, hôteliers ou clients, sont hautement blâmables. Moi, c'est elle que je blâmais. Gâter son chien et obliger les autres à supporter ses caprices, c'est une façon de se gâter soi-même. Nous avons longtemps discuté, mais c'était perdu d'avance. Nous avons rabâché. Tournus était passé, la fraîcheur du matin retombait déjà. Tout ce temps-là, j'étais irritée contre moi-même de laisser se perdre ainsi nos dernières heures de vacances, et de me plaindre. Quand on a accepté un chien, on le supporte et on ne se plaint pas. Si on ne le supporte pas, il faut aller jusqu'au bout. Et « jusqu'au bout » c'était se débarrasser de Douchka. Jacqueline montrait une patience inaltérable, mon acharnement contre Douchka et contre elle l'effrayait. Et elle aussi voulait me pousser jusqu'au bout pour m'obliger à reculer. Mais ce n'était pas le même bout et j'entretenais ma colère pour ne pas reculer. Elle m'a suggéré de donner Douchka à quelqu'un. À personne, dis-je. Aucun des amis que je connaissais n'aurait voulu seulement en entendre parler. Lequel d'entre eux souhaitait seulement un chien ? Restaient les inconnus : elle ne s'habituerait à aucun. Cinq ans plus tôt, lorsqu'elle allait avoir huit mois, j'ai dû accompagner l'équipe française de volley à Bergame. C'était le début de juillet. Je ne pouvais songer à l'emmener. Michel est venu me prendre en auto et nous sommes allés la déposer dans un chenil à la campagne, du côté de Saint-Germain. Dès que nous avons poussé le portail, tous les chiens ont commencé à hurler, dressés contre les barreaux de leurs boxes. Elle s'est mise à trembler et à s'arc-bouter et nous avons avancé, moi tirant, elle résistant, le long de ce couloir de hurlements. C'étaient des boxes bien propres de chaque côté d'un grand jardin et la nourriture était sûrement bonne. Je n'arrive plus à me rappeler comment je suis arrivée à la boucler dans le box qu'on m'avait désigné. Même à cet âge, elle ne se laissait pas tromper comme ça. Puis nous nous sommes enfuis.

Une semaine plus tard, je l'ai retrouvée amaigrie et l'arrière-train plaqué de crotte. Elle avait dû perdre l'appétit et se négliger. Elle était ivre de joie de me revoir, mais tout de suite elle s'est mise à haleter

d'anxiété en m'entraînant vers le portail. Elle n'est redevenue elle-même que dans la voiture. Michel a gardé un remords de cette histoire. Mais elle, pas la moindre rancune ; chaque fois qu'il venait à la maison, elle l'accueillait avec les mêmes effusions.

En août, lorsque nous avons dû partir pour Barcelone, Jacqueline et moi, je ne voulais plus du chenil. Les D... nous ont proposé de la faire garder par leurs voisins à Louveciennes ; des retraités, le mari avait élevé un tas de chiens dans sa vie, il était tout heureux d'en prendre un en pension, il l'aimerait, il achèverait de me la dresser, elle circulerait en liberté dans le jardin, et, pour la distraire, on l'emmènerait chaque jour jouer avec Cartouche, le gros boxer de Guite.

Jacqueline et moi, nous avons profité du moment où elle inspectait le jardin pour nous esquiver et nous sommes vite rentrées déjeuner et achever nos bagages car nous partions le soir même. À deux heures Marcel téléphonait qu'elle venait de se sauver en sautant par-dessus la clôture après avoir refusé de manger. Nous avons filé à l'agence pour qu'elle prévienne l'hôtel de notre retard, après quoi nous avons passé le restant de l'après-midi à battre les environs de Louveciennes, imaginant son malheur et son épuisement, ne sachant plus que faire à la fin, et continuant à rouler au hasard, par terreur de prendre une décision. Dans les champs et les jardins, des gens travaillaient : certains l'avaient vue dans un coin, d'autres ailleurs, et d'autres ne savaient pas très bien. Quelques mois plus tôt, je lui avais fait faire une plaque, mais j'avais ensuite donné cette plaque à Jacqueline, je ne sais plus pour quelle raison. De toute façon une plaque ne m'eût guère rassurée ; elle pouvait paraître si méchante aux inconnus qu'il me semblait que nul n'aurait osé la toucher pour regarder son collier, qu'on la croirait enragée. J'ai toujours pensé que si elle se perdait, elle était vouée à la fourrière. Nous roulions au ralenti dans la chaleur. Le monde était encombré de haies, de bois, de murs, de maisons qui me cachaient Douchka. Chaque tour de roue nous éloignait peut-être d'elle, mais si nous faisons demi-tour, qui sait si elle n'était pas en train d'en faire autant ?

Tout à coup Jacqueline l'a aperçue dans un fossé d'herbe sur le bord de la route. Elle allait, de son petit trot syncopé de loup, sans regarder les autos qui la dépassaient. J'ai ouvert la portière, j'ai dit Douchka, et elle a sauté sur la banquette arrière. Pour elle, c'était sans doute naturel de nous retrouver. Naturel... pas plus naturel que ce n'était une chance. Elle nous avait longtemps cherchées, elle avait souffert, nous étions là enfin, voilà tout. Elle avait été un chien perdu, mais que pouvait-elle savoir ou imaginer des distances qui nous avaient séparées, de nos déambulations, du bonheur exceptionnel de cette rencontre. Son angoisse à elle, ç'avait dû être de ne pouvoir nous

pressentir au bout de son museau, nous, non plus que rien de ce qu'elle connaissait, d'être noyée d'odeurs toutes inconnues qui ne lui parlaient ni de nous, ni du pavé de sa rue, ni de sa maison. Tandis que nous la cherchions dans un labyrinthe de routes, elle nous cherchait dans un labyrinthe d'odeurs. Il me semble qu'elle vivait un peu comme nous rêvons : les événements fondaient sur elle, la transperçaient de détresse ou de joie, puis s'évaporaient pour la rendre à l'habitude, à sa familiarité avec les choses, à l'attente d'une soupe, d'une caresse ou de sa promenade.

Mais les voisins des D... ne voulaient plus entendre parler d'elle. Plus question d'une telle responsabilité. Ils n'allaient quand même pas surélever leur clôture. Je crois aussi que pendant les deux ou trois heures qui précédèrent sa fuite, elle leur avait ôté l'espoir de se faire aimer d'elle. Nous sommes allées trouver Louise, ma femme de ménage, pour lui demander de lui porter à manger deux fois par jour chez moi et de lui tenir un peu compagnie. Ainsi elle ne serait pas dépaycée, elle comprendrait que je reviendrais un jour ou l'autre, et elle m'attendrait. Louise a accepté – sans enthousiasme. Et nous avons pu partir le lendemain. Pendant tout le voyage en auto, je me suis entraînée à chasser la pensée de Douchka seule dans le silence de la maison. On y parvient.

Il faisait lourd à Barcelone, cet été-là. Un voile blanc tendait le ciel en permanence. Je me laissais vivre dans le bien-être d'un petit palace ravissant, je prenais soin de Jacqueline qui n'allait pas encore très bien. Il y avait de bons moments, à condition d'oublier tout ce que j'avais connu dix-neuf ans plus tôt. J'y arrivais aussi. Tantôt je me croyais dans une ville étrangère dont j'aurais appris en rêve la topographie, et tantôt je croyais rêver de Barcelone. Ce ne pouvait être qu'un rêve qui pâlisait tout ainsi, qui me rendait choses et gens si lointains.

Chaque fois que j'entrais dans le grand bâtiment des Postes sur le quai poussiéreux et mal pavé, je retrouvais le même petit malaise. Ici, Paris m'atteignait. Je ne pouvais me dérober. Il y avait toujours un monde fou au guichet de la poste restante. Une lettre m'a appris qu'elle avait tant pleuré, rien que les nuits d'abord, et ensuite tout au long des jours, que les voisins s'étaient émus. Louise ne devait guère s'attarder chez moi : c'était ses vacances à elle aussi ; elle avait sa petite fille à promener. Elle s'était donc employée à trouver une pension. La Société protectrice avait indiqué une adresse à trente kilomètres au sud de Paris. Une camionnette était venue la chercher. Elle s'était laissé emmener sans difficulté. Elle en était sans doute venue au point où tout valait mieux pour elle que le vide au fond duquel elle était tombée. Là-bas elle devait être très bien, presque en liberté en compagnie d'autres chiens. Un vétérinaire passerait la voir

régulièrement, et le villageois qui l'hébergeait l'emmènerait en promenade.

Au retour d'Espagne, je décidai qu'il valait mieux m'abstenir d'aller la voir pour ne pas lui donner de fausse joie puisque, de toute façon, je ne pouvais pas la reprendre ; je ne faisais que traverser Paris avant de repartir pour Minori. Lisa avait été formelle : la route d'Amalfi à Salerne bordait son jardin et les autos s'y succédaient sans interruption. Un malheur est si vite arrivé. Je compris qu'elle n'en voulait pas. Que faire ? On ne peut pas empoisonner la vie des amis chez qui on descend pour un mois. Je voulais voir Paestum et Pompéi, Positano, Ravello, je n'allais pas y renoncer pour Douchka.

Tout en bas du jardin, nous avions notre crique à nous dans les rochers où nous nagions longtemps chaque matin. Je corrigeais les épreuves d'un livre et je rapprenais un peu d'italien. Il n'y a pas d'étrangers à Minori, j'ai bien aimé ce pays, mais il est si peuplé, si cultivé qu'on n'y logerait pas une épingle. On circule entre des vergers de citronniers ou d'oliviers clos de petits murs ; la route d'Amalfi s'étire entre des propriétés défendues, impossible de longer la mer, et on monte à Ravello par un interminable escalier de dalles. La terre est bien cachée. Je me sentais un peu comme une ombre, et quand je suis arrivée un matin à Pompéi, dans une brume tremblante et chaude, j'ai compris que j'étais bien venue au bout de l'Italie pour voir ça. Douchka était une autre ombre, très loin. Tout ce mois-là encore, je n'ai pas décacheté une seule lettre de Paris sans appréhension.

Je rentrai le 1^{er} septembre, et Jacqueline m'emmena la chercher en auto le surlendemain. Il faisait gris encore, et encore lourd. Un été moisi et usé. Nous sommes entrées dans une cour soigneusement balayée – trop. Au fond une maison villageoise moche ; plate comme une baraque. Elle était là. Elle a couru vers nous. Je me suis rappelé un peu plus tard que je n'avais pas été aussi contente en l'apercevant que je m'y étais attendue. Elle n'était donc que ça ? Le souvenir avait dû l'embellir. Son visage paraissait même un peu chiffonné. Elle me fit fête sans grande turbulence, et j'attribuai cette modération à l'amour dont elle s'était prise pour son gardien qu'elle ne quittait pas des yeux. Lui, pendant ce temps, me parlait d'elle avec enthousiasme. Il avait eu un peu de mal à la dresser car elle n'était pas commode et on voyait bien que c'était un chien gâté, mais ils avaient fini par joliment bien s'entendre, il la prenait avec lui chaque fois qu'il sortait, et elle ne le lâchait pas d'une semelle. Sa femme faisait écho, on n'avait jamais vu un tel amour ni une si bonne bête. Ensuite il a fallu passer la revue des autres pensionnaires, on les aimait bien tous, mais ils ne lui venaient pas à la cheville. Il se trouvait là un grand chien noir à l'air paresseux. « Celui-là est malade, a-t-il dit, nous le soignons, mais je ne sais pas si je l'en tirerai ! » Rien à voir avec Douchka. Quelle force, elle !

C'était un soulagement de penser qu'elle n'avait pas dû souffrir longtemps et qu'elle avait trouvé assez de ressource en elle pour s'attacher à un inconnu, capable lui aussi de la comprendre et de remplir son existence. D'en faire sa favorite. Il fallait repartir ; comme je pressais le mouvement, il me laissa entendre qu'elle n'était peut-être pas si pressée, elle. « Vous allez voir », dit-il. Il marcha jusqu'au portail et l'appela. D'abord elle ne bougea pas, elle eut pour moi un regard appuyé dont je ne sus pas démêler l'intention. Ce regard ne demandait rien. Je crois aujourd'hui qu'elle attendait que je l'appelle à mon tour. Mais je me tus, je ne l'aidai pas. Elle prit le parti de le rejoindre. Je ne ressentais aucun dépit, rien que de la curiosité, et un début de perplexité. Que faudrait-il faire si je ne l'intéressais plus ? Arrivée au portail, elle s'arrêta et se retourna pour me considérer, puis elle leva vers l'homme un regard en dessous, parut hésiter. Il l'appela encore et ouvrit le portail pour sortir. Alors elle me regarda de nouveau – je n'avais pas bougé – revint sans hâte vers moi et se colla contre mes jambes comme pour se cacher ou s'abriter. Il renonça d'un coup et nous laissa partir sans plus de discours. Longtemps je me suis demandé si ce n'avait été qu'une mise en scène pour achever de me convaincre qu'elle avait pris du bon temps chez lui et ne souhaitait que rester ; ou s'il s'était vraiment attaché à elle et lui demandait, au moment de la perdre, cette preuve d'amour pour consolation ; ou s'il avait seulement voulu me montrer comme il s'était emparé d'elle, comme elle était devenue sa chose à lui – des chiens pareils rendent les gens ivres de puissance. De toute façon il ne pouvait pas espérer la garder, il ne pouvait s'offrir ce luxe puisque la pension des chiens faisait le plus clair de son revenu. Je suis presque sûre aujourd'hui qu'il allait plus loin que tout cela. Aussi loin qu'on peut aller. Ce qu'il voulait, c'était m'infliger la surprise de découvrir que je n'avais plus de chien. Qu'elle était perdue pour moi et, après l'avoir reconnu, j'aurais ramené chez moi un chien dont j'étais dépossédée. Je suis sûre aussi que le retournement de Douchka l'offensa amèrement. Sur le moment je n'y pris même pas garde. Je ne parvenais pas à m'intéresser aux paroles de cet homme. J'avais hâte de rentrer, de me retrouver seule avec elle, de la retrouver toute. Le fait d'avoir été reconnue et choisie par elle ne me surprenait pas outre mesure. Je n'avais pas sérieusement imaginé qu'elle pût me rejeter. Pour moi, nous nous étions adoptées l'une l'autre une fois pour toutes, nous nous appartenions. Il avait encore été temps pour elle de changer lorsque j'étais partie pour Cortina, au mois de février précédent, et que je l'avais confiée à mon neveu. Elle n'avait alors que quatre mois. Il avait pris son rôle au sérieux et s'était bien occupé d'elle pendant ces quinze jours. Il lui avait appris à faire ses besoins dans le ruisseau, pas n'importe où sur le trottoir. Il me la rendit un peu dressée. Et elle, elle

s'était mise à l'aimer pour de bon. Par la suite, elle l'a toujours accueilli avec émotion. Celui-là aurait pu être son maître ; mieux que Jean-François, trop jeune à l'époque (il n'avait que treize ans) et jaloux d'elle comme d'une sœur. Elle a toujours adoré les garçons. Naturellement elle fut enchantée de me revoir et de retrouver la maison, mais si je n'étais pas revenue cette fois-là, elle aurait glissé sans douleur dans un autre amour et une autre vie. À huit mois, en revanche, elle n'était plus disponible. Son destin de chien était fixé.

Ce jour-là donc, je ne m'étonnai pas qu'elle me revînt. J'éprouvai seulement cette douceur que donne la rencontre informulée avec les êtres qu'on aime : c'est ainsi, ce ne peut être qu'ainsi et pas autrement, nous sommes bien nous deux, je n'en attendais pas moins de toi. Aucun sentiment de triomphe devant cet inconnu qui avait médité de me la prendre. Je comprenais trop bien, après tout, qu'elle lui eût fait envie. Je me sentis même un peu gênée de la déception que nous venions de lui infliger. Lui qui prétendait connaître les chiens, il n'aurait jamais dû se mettre dans le cas d'affronter le démenti. C'est plus tard, quelques heures plus tard, que je lui en voulus féroceement d'avoir osé cette tentative et cet appel, et que j'ai regretté pour la vie de ne pas l'avoir écrasé, piétiné sous sa défaite.

Au lieu de cela j'ai fait comme si je ne remarquais rien. Elle ne quittait plus mes talons, j'ai brusqué les adieux. Nous avons achevé l'après-midi à Louveciennes chez les D... Cartouche l'a accueillie avec transport. Elle a un peu couru avec lui, mais elle est bientôt venue s'abattre à mes pieds sur la terrasse. Ensuite, toutes les fois qu'il est revenu la provoquer au jeu, elle s'est dérobée, après quelques gambades de politesse, pour se réfugier de nouveau auprès de moi. Nous avons pensé que l'émotion des retrouvailles lui ôtait le goût de jouer, mais à force de voir la même scène se répéter, je me suis prise d'inquiétude. Il m'a semblé qu'elle n'était pas si heureuse que ça. Lasse plutôt, parvenue au bout d'une longue fatigue, d'une résignation qui venait de loin. Je n'aimais pas son air de chien battu. Elle avait maigri, pas de doute. Il me tardait d'être à la maison, je ne souhaitais que la voir manger et dormir.

CHAPITRE II

Nous étions chez nous à la tombée de la nuit. Elle a fait, sans hâte et sans joie, le tour de l'appartement. Comme par devoir. Tout était en place, tout recommençait. Mais au lieu d'aller se reposer, ainsi que je m'y attendais, sur son divan du bureau, elle est restée à traîner dans le couloir, de la cuisine à la salle de bains, d'un air pas rassuré. Cette allure soumise me gênait de plus en plus. Elle était devenue une bête sans fierté. Et soudain, comme j'allais me laver les mains au lavabo, je l'ai surprise en train de me suivre des yeux, la tête basse, avec un regard implorant et coupable. Le même que je lui trouvais derrière la porte, quand elle avait dévoré tout le fromage du garde-manger en mon absence, ou le matin au lever, quand elle s'était oubliée dans la cuisine. En pareil cas, je lui lançais une ou deux claques ; plus généralement, je me contentais de la gronder, et, au comble de la confusion, elle courait se cacher, la queue basse et l'échine pliée, d'abord sous la table de la cuisine, puis dans la salle de bains, derrière la baignoire. Elle avait découvert ce refuge quand elle était toute petite, peu de jours après son arrivée chez nous. Elle y emportait les chaussettes de Jean-François, mes bas, des pantoufles, tout cela en partie déchiqueté, soit pour dissimuler ses méfaits, soit pour mettre en sûreté ces jouets délicieux, ou pour continuer à les triturer à l'abri de nos regards. Elle y déposait les énormes têtes d'os que je lui rapportais du marché pour l'aider à faire ses dents, et dont elle venait à bout en trois ou quatre jours d'efforts passionnés. Nous avons une antique baignoire à pieds, placée dans sa longueur tout contre le mur du fond de la salle de bains. Le réduit de Douchka forme un boyau entre la tête de la baignoire et le mur le plus étroit au-dessous de la fenêtre. La fenêtre elle-même donne sur une très petite cour intérieure qui, lorsque nous nous sommes installés, n'était qu'un renforcement de la maison, ouvert sur sa quatrième face. Le soleil de l'après-midi emplissait la salle de bains d'une belle lumière épaisse et jaune. En été, pour peu qu'on eût le temps, on pouvait prendre un bain-sieste. La construction d'un immeuble mitoyen a muré ce côté ouest. La cour n'est plus qu'une cheminée recevant le jour par en haut, et, bien que nous soyons au sixième, nous ne pouvons plus nous laver qu'à la lumière électrique. Cette ombre faisait son affaire ; elle passait d'abord entre la baignoire et le tabouret en bousculant un peu le tabouret, puis opérait un mouvement de conversion à droite et se coulait dans son coin. Toute petite elle s'y tournait et retournait sans trop de peine, mais à mesure qu'elle a grandi ses évolutions sont devenues plus difficiles jusqu'au jour où nous l'avons entendue piauler parce qu'elle

n'arrivait plus à se tirer de là. Il a fallu écarter un peu la baignoire, en forçant au maximum sur les tuyaux de plomb, et nous avons été persuadés qu'elle n'oserait plus y retourner, mais elle a eu l'idée de sortir à reculons. Toutefois c'est à partir de ce moment qu'elle a cessé de fréquenter ce réduit pour son plaisir. De terrain de jeu, il était devenu lieu de pénitence. Elle sentait bien à sa façon que nous manquions de méthode, de persévérance, de conviction pédagogique. Elle pouvait toujours tomber sur la chance de me trouver indifférente ou distraite devant une récidive dont le premier essai lui avait valu la veille admonestations et coups de laisse. Elle savait que son regard suppliant avait parfois le pouvoir imprévu de m'attendrir ou de me faire pouffer. Comment d'ailleurs aurait-elle mesuré l'échelle de ses fautes ? Souvent une simple injure sanctionnait un trou dans une serviette-éponge, mais un livre rongé me mettait en fureur. Elle prit donc l'habitude d'attendre un peu, avant de se sauver, pour voir comment les choses tourneraient. « Encore une paire de bas fichue, sale bête ! », il n'y avait qu'à laisser passer l'orage. « Douchka, qu'est-ce que tu as fait là ? » C'était grave, elle me tournait le dos et s'esquivait, la queue basse, du côté de la baignoire.

Mais jamais mon caprice et mon inconsistance ne parvinrent à l'affranchir du sentiment de la faute elle-même. Là-dessus, elle ne se trompait pas, quelle que fût ma réaction. Elle avait commis un acte coupable, et cet acte c'était le plus souvent par son œil lamentable que j'en étais d'abord avertie. Il ne me restait plus alors qu'à rechercher le corps du délit.

Ce soir-là, c'était une plaque de diarrhée dans la salle de bains, et il y en eut beaucoup d'autres dans les heures qui suivirent. Un moment plus tard, assis de chaque côté d'elle sur le divan, Jean-François et moi faisons la chasse aux puces. Nous n'en finissons pas d'écraser des paquets d'œufs qui craquaient sous nos ongles dans le silence de nos dents serrées ; il y en avait partout, à la racine des oreilles, sur son ventre, dans la belle fourrure de son cou. Et là, et là... tiens, et là. Les œufs, nous leur faisons leur affaire, les puces nous leur coupons d'abord la retraite avec nos vingt doigts. Ça ne se passerait pas comme ça : quand nous en manquons une, deux grognements de rage éclataient. Notre acharnement étouffait le dégoût. Nous sentions sa maigreur sous nos mains. Elle se laissait faire, un peu heureuse.

Le vétérinaire parla de misère physiologique. J'avais ramené une concentrationnaire. En plus de l'entérite et des puces, elle avait attrapé la gale et elle toussait.

Elle reprit tout de suite sa turbulence et sa gaieté, assez vite sa fierté, et elle avait tant d'ardeur à vivre qu'elle finit par guérir, mais il lui fallut bien trois mois. Et elle demeura toujours sujette à la dysenterie ; ce fut fini pour elle des têtes d'os à ronger, de tous les os

gros ou petits, ils lui donnaient tantôt des crises de foie, tantôt une diarrhée sanguinolente, et le plus souvent des plaques d'eczéma sur les cuisses et le dos de la queue, qu'il fallait tamponner d'alcool iodé et sécher à la poudre antiseptique trois ou quatre fois par jour une semaine durant.

Au moment de notre séparation, elle n'avait pas achevé sa croissance ; après mon retour elle se développa encore un peu, à mesure qu'elle se remettait, mais j'ai toujours pensé qu'elle n'avait pas pu atteindre toute sa taille. Elle demeura plutôt petite pour un berger allemand, et toujours un peu maigre. J'aimais cette maigreur qui lui garda jusqu'au bout un air de jeunesse, je l'aimais sans parvenir à en prendre tout à fait mon parti.

Et jamais elle ne tint complètement la promesse de vigueur et de perfection que donnent les photos prises par Annette le premier hiver de sa vie. Elle était belle, certes, et plus belle sans doute de rester maigre dans cette ville où les reins des loups épaississent si tôt. Mais belle surtout par le visage, le port et le mouvement. Car cet arrondi d'enfance de la photo qu'on voit aux poulains, aux agneaux et aux chiens, cette longueur flexible des pattes, tendres de sève comme des tiges, n'atteignirent jamais leur plénitude à l'heure de la maturité.

Douchka malade, usée, galeuse, puceuse. Je repensais à la cour trop bien balayée. Nous avions prévenu de notre arrivée pour être sûres qu'elle ne serait pas en promenade. Ainsi nous leur avions laissé tout le temps de préparer leur mise en scène. Ils avaient pu tout maquiller, racler le sol, nettoyer les bêtes, et lui faire avaler à elle une drogue qui l'avait contractée pour quelques heures. Le vétérinaire ne devait pas passer souvent dans cette maison. J'eus tant à faire, ce premier soir et le lendemain, que je ne pensai qu'à la soigner. Mais vint le moment de la rage. L'homme qui me rendait ma bête abîmée avait eu la prétention de se faire aimer d'elle. De se faire préférer. La rage montait, me prenait à la gorge. Car cela *aurait pu* arriver. Il aurait pu gagner. Trois mois plus tôt, ma Douchka, abandonnée par moi à ce gardien qui l'avait laissée crever de faim, contaminer par ses autres chiens, qui l'avait sûrement maltraitée – il l'avait trouvée « dure » au début – trop jeune encore, trop incertaine, aurait bien pu trouver en lui seul son seul recours. Puisqu'elle était ainsi faite, à ne pas pouvoir se passer d'aimer. Il aurait pu l'avoir à quelques semaines près. Trop tard pour lui, j'avais ma longueur d'avance. Elle lui était restée fermée, ne lui accordant que sa soumission.

Après tout, quand il existe des gens sans le sou dans les campagnes et d'autres à Paris assez riches pour passer l'été à l'étranger, et payer de surcroît des quatre cents francs par jour pour faire garder leur chien – même si ça leur pose des problèmes financiers – ils auraient tort de se gêner, les sans-le-sou. Il ne faut quand même pas s'étonner

qu'ils ne se contentent pas d'un bénéfice raisonnable et qu'ils raflent la totalité des quatre cents francs pour se nourrir, eux et leurs gosses, ne laissant au chien que des épluchures et des os. Un homme est un homme, un gosse, on sait ce que c'est pour des parents et un chien est un chien, même si ce chien est Douchka. Je pouvais comprendre cela. C'était la prétention à être aimé d'elle qui passait plus difficilement : la détruire et vouloir être aimé. Pourtant, cela aussi j'arrivais à l'admettre : on veut bien prendre les quatre cents francs mais on ne veut pas être un dégoûtant, c'est bien naturel. La preuve qu'on n'est pas un dégoûtant, c'est que le chien vous aime, et qu'on l'aime aussi, après tout.

Mais restait cet instant d'arrogance où il m'avait défiée. « Vous allez voir. » Pour ce « vous allez voir », j'aurais plaisir encore aujourd'hui à le voir attaché à un pieu et frappé jusqu'au sang. Pourtant encore, quand on est ce campagnard sans le sou, on doit drôlement haïr celui qui vous remet son chien lustré, gâté et mal dressé avant de prendre la route pour des pays que vous ne connaîtrez jamais. Profiter du chien pour vivre – et qu'il crève – ce n'est pas assez. Avoir vécu de lui, ce n'est pas assez. Il faut se venger, et la vraie revanche, n'est-ce pas de déposséder radicalement le possesseur en lui confisquant le cœur d'une bête dont on a ruiné le corps ? De lui rendre un chien mourant et humilié, retourné comme un gant, détraqué au point de s'être converti à l'amour de son tortionnaire ? Je peux comprendre même cela, mais ça ne peut pas passer. Ça ne passera jamais. Aujourd'hui encore, j'aimerais bien voir couler le sang de cet homme.

Après cette aventure, je me suis toujours arrangée, quand je partais, pour l'emmener avec moi ou pour la confier à quelqu'un qu'elle connaissait. Sauf une fois. Une seule fois. J'étais descendue chez Jeanne dans l'Isère, et Douchka mit à mal son loulou blanc : ces deux animaux se haïssaient. Nous avons vécu deux ou trois jours d'enfer au milieu d'aboiements suraigus, la petite bonne terrorisée – le concierge impassible mais qui n'en pensait pas moins – et nous autres à ruser et calculer sans arrêt pour empêcher les rencontres. Nous ne pouvions plus ouvrir une porte, ni aller chercher un verre d'eau ou une paire de ciseaux sans réfléchir aux conséquences d'une pareille démarche. On avait parlé à Jeanne d'un chenil admirable aux portes de la ville. Nous y avons conduit Douchka. La propriétaire nous a plu tout de suite. C'était une personne énergique et tranquille, plaisante à connaître, et qui savait ce qu'est un chien. Elle tenait son chenil un peu comme un haras, un peu comme une école. Les boxes étaient grands, et chaque jour les chiens en étaient retirés pour être conduits par elle l'un après l'autre dans un pré clôturé où ils pouvaient galoper un moment et se purger d'herbe. Une fois de plus il fallut perpétrer

l'incarcération dans le box comme une trahison, et cette fois encore je n'arrive pas à me rappeler comment j'ai pu m'y prendre pour la persuader d'entrer avec moi, alors qu'elle avait bien compris et s'affolait déjà, puis pour me glisser dehors au dernier instant et repousser la grille.

Quand je suis allée la reprendre cinq ou six jours plus tard, la propriétaire du chenil avait perdu son entrain. Douchka était restée si obstinément enragée derrière ses barreaux qu'elle n'avait pas osé la sortir une seule fois (pas de pré, pas d'herbe, pas d'air pour Douchka pendant tous ces jours, rien que la prison), elle à qui aucun chien n'avait jamais résisté, les dogues, les dobermans, les chows-chows, les grands bouviers des Flandres. C'était la première fois que ça lui arrivait. Cette bête n'était pas normale. « Vous ne pourrez pas la garder, dit-elle, il vous arrivera des ennuis. Il y a quelque chose dans son hérédité. » Je lui avouai que le père et la mère étaient de la même portée. « Ne cherchons pas plus loin », déclara-t-elle. Le dernier vétérinaire à qui je me suis adressée a haussé les épaules quand je lui ai rapporté cette conversation. Comment savoir ?

Douchka hurlait de loin, debout, accrochée à ses barreaux, amaigrie, le poil délustré, le nez en sang de s'être jetée contre les grilles. La propriétaire m'a donné du mercurochrome pour la panser ; elle était si folle de me voir et de repartir avec moi que j'ai eu bien du mal à lui attraper le museau, à l'immobiliser. Tout en la maintenant, en la serrant, en la pinçant pour qu'elle se tienne tranquille – et j'avais beau lui faire mal, je ne pouvais pas songer un instant à me protéger de ses crocs, *il n'y avait pas de crocs pour moi* – j'essayais de la voir avec les yeux de cette femme : une bête intenable, indressable, en proie à la sauvagerie ; une bête qui allait provoquer un malheur. C'était peut-être vrai. C'était sans doute vrai. Il arrive qu'une famille ne reconnaisse le dérangement d'esprit du fils que le jour où il étrangle sa mère. J'étais peut-être aveugle aussi, il ne fallait pas que je me laisse surprendre.

J'ai arrêté l'auto, je me suis retournée pour la regarder, je l'ai caressée. La truffe barbouillée de rouge, avec des gouttes de sang ton sur ton qui suintaient encore, elle remuait la queue, elle était heureuse. C'était Douchka. Je l'ai scrutée. J'ai cherché l'inconnue tapie en elle. Impossible de la trouver. Elle devait être là pourtant, puisque d'autres l'y voyaient. Je la considérais comme un enfant qu'on sait atteint d'une invisible maladie mortelle. Mais j'étais sûre d'une chose, en dépit de tous les pronostics et les avertissements : à moi en tout cas, et à Jean-François, elle ne ferait jamais de mal. *Elle ne pourrait pas.*

Ce fut la dernière expérience de mise en pension.

— Tu vois bien que je ne peux pas la donner, dis-je à Jacqueline.

— À la campagne, peut-être.

— À la campagne pas plus qu'à Paris. Elle deviendra féroce et elle mordra, les gens l'abattront. Ou bien elle se sauvera, elle se perdra, elle crèvera dans un coin ou à la fourrière.

C'était bien là-dessus que Jacqueline comptait. À partir de là, je devais comprendre qu'il ne me restait rien d'autre à faire qu'à la garder et à la supporter.

Mais moi je n'avais jamais rien connu de pareil. Quand un être en était venu à peser trop lourd sur ma vie, quand je m'étais sentie prise à la gorge, je m'étais toujours en allée. Il y avait bien eu Jean-François : on ne quitte pas son fils, on ne le donne pas. Même quand on en arrive à se dire qu'on a peut-être raté son coup et qu'on lui pèse peut-être autant qu'il vous pèse. Mais avec Jean-François, j'avais pu chaque fois trouver une issue : car il ne s'agissait, en somme, que de lui ouvrir chaque fois plus grande la vie. Il avait sa vie, lui. Il l'avait depuis qu'il était sorti de moi, mais Douchka ne pouvait pas vivre d'une autre vie que la mienne, je ne pouvais pas lui faire cadeau d'une vie. Et puis, entre Jean-François et moi, il y avait la parole. Elle mettait tout au plus mal dans les heures de crise, nous nous ensanglantions avec. Je me disais dix fois le jour que c'était le silence qui nous aurait sauvés. Pour finir, je parvenais à m'y enfoncer. Alors, après le silence, il venait toujours une onzième fois : celle où nos deux voix se répondaient, où la parole guérissait, où la colère et la confusion se dissolvaient dans les mots comme un pain de sucre. Il nous semblait que quelque chose avait été gagné. C'était peut-être une illusion. Tout serait peut-être remis en question le lendemain. On ne gagne peut-être rien de plus à pouvoir parler avec un être humain qu'à ne pouvoir parler avec un chien. Les mots ne nous apprennent peut-être rien, mais cela je ne le croirai jamais.

Avec elle, toute explication était exclue d'avance, et, au fond, je n'arrivais pas à m'y faire. Si bête que cela paraisse, je ne m'y suis jamais habituée. Avec elle, je ne pouvais ni m'expliquer, ni divorcer.

Tous les chiens ont leurs défauts, bien sûr, mais elle, ce n'étaient pas des défauts comme les autres. C'étaient des vices. Elle était vicieuse comme certains chevaux sont vicieux, des animaux magnifiques parfois, mais qu'on ne peut monter parce qu'on ne sait jamais quel égarement va les prendre pour un hérisson au milieu de la route, un froissement dans la haie, l'ombre d'une branche sur le chemin. Son vice, c'était un grain de folie qui, soudain, balayait tout dans sa tête.

Si on ne supporte pas un chien dans sa vie, il faut aller jusqu'au bout. Aller jusqu'au bout, c'est s'en débarrasser. Je ne pouvais pas

divorcer. Il ne me restait qu'un seul moyen de me débarrasser d'elle. Il existe des piqûres instantanées. J'expliquais tout cela à Jacqueline. Je l'engageais dans ma logique. Je faisais claquer les verrous l'un après l'autre. Puisque je ne pouvais pas supporter les vices de Douchka, puisqu'elle était devenue le souci de ma vie, une entrave qui me retenait dans mes projets, qui me jetait par terre dans mes élans – un boulet, c'est ainsi qu'on dit, un boulet au pied – un petit vice qui tournait en rond dans ma tête à moi aussi (Et Douchka ? Qu'est-ce que je ferai de Douchka ? Impossible avec Douchka), alors il fallait regarder la réalité en face et oser aller jusqu'au bout. Jusqu'au bout, c'était sa mort.

Jacqueline se taisait et son silence signifiait : on ne tue pas son chien, c'est un meurtre. Elle ne le disait pas parce qu'elle savait, que je ne serais pas en peine de réponses. Qu'il y a des meurtres nécessaires, que c'était Douchka ou moi, que la vie de Douchka estropiait la mienne. Et parce qu'elle se taisait, j'ai fini par lui dire mes réponses et les lui redire encore. Je savais ce qu'elle pensait : que Douchka était en effet un peu fatigante et que l'affaire de C... avait déclenché une crise ; que la crise passerait et que je me retrouverais à Paris avec ma Douchka de toujours qui accourrait me saluer chaque fois que j'ouvrais la porte, qui n'aboierait plus qu'aux coups de sonnette et qui dormirait sur le divan en attendant sa promenade. Moi aussi je savais que tout finirait ainsi, mais cela même mettait le comble à ma fureur. Je ne voulais pas que ce fût une crise. À moins d'appeler crise les moments de vérité. Quand la vérité vous saute à la figure, il faut en tirer les conséquences, c'est une honte de laisser passer le moment et de retomber, comme si de rien n'était, dans l'habitude et les petits attendrissements quotidiens.

Je savais bien que j'aimais Douchka : ce n'était pas la question. J'expliquais tout cela à Kaki, presque avec méchanceté. C'était trop facile (cela je ne le disais pas) de compter sur mon changement d'humeur, mon absence de rancune, mon « bon naturel » – je pensais : mon oubli et ma lâcheté. Il ne fallait pas oublier, je me jurais de ne plus oublier. Trop facile d'escompter que les choses finiraient par s'arranger. Je ne les laisserais pas s'arranger. Jacqueline continuait de se taire. Il faisait très chaud, mais j'aurais pu aimer cette chaleur, cette dernière flambée d'été. Douchka aboyait, aboyait.

Elle a retrouvé son calme en franchissant la porte de l'appartement. Elle a passé la revue habituelle des retours en agitant la queue et *silencieusement*. De nouveau mes paroles l'atteignaient : elle venait à mon appel, s'écartait de mon passage, s'asseyait et se couchait sur mon ordre. Nous avons repris nos promenades du soir. C'était comme si je la retrouvais deux fois après l'avoir perdue : elle était redevenue elle-même et elle était encore à moi, vivante, alors que j'avais cru

renoncer à elle. C'était un bonheur et je ne pouvais pas m'empêcher de lui sourire et de la caresser et de l'appeler ma petite chatte. Les choses se sont donc arrangées, mais je n'ai rien oublié. Elle m'avait gâché des journées qui auraient pu être délicieuses : sans aucun doute, elle m'en gâcherait d'autres. Je ne pouvais plus lui en vouloir puisqu'elle n'était plus la même que celle qui avait tant hurlé. Je sentais aussi que j'avais joué avec l'idée de la tuer, que pas une seconde je ne m'étais vue dans la salle de consultation du vétérinaire, moi la tenant sur la table, et lui, en train d'enfoncer sa grosse aiguille près de la clavicule. Elle, s'immobilisant après les soubresauts.

J'acceptais donc les journées gâchées à venir, la tension insupportable des départs, l'attente, dans l'auto, du premier aboiement ; le premier claquement du premier aboiement qui déchirerait mon anxiété pour la convertir en colère, la peur de l'accident – car enfin, il se produirait bien un jour chez moi ce sursaut pour un cri plus aigu, ce faux mouvement qui nous fracasserait toutes deux – et la liberté des vacances transformée en esclavage.

Il me semblait que me résigner à tout cela c'était me renier moi-même. C'était accepter ce que j'avais toujours rejeté de ma vie. Le contraire exactement de ce que j'avais toujours voulu être et faire. Chaque fois que je la regardais trotter devant moi le long de l'île des Cygnes, puis se retourner avec ce regard qui veillait sur moi, et que je me sentais l'aimer ; chaque fois que j'avais envie de la caresser et de la bousculer, c'étaient autant de défaites que je subissais. Pourtant il m'était doux de l'aimer – quelque chose qui ne ressemblait à rien d'autre dans ma vie ; une charge, une distraction, une gaieté, un petit bonheur (enraciné) pour lui tout seul. Un bout d'enfance. Je l'aimais peut-être assez pour en passer par là après tout. Je ne savais pas très bien où j'en étais.

CHAPITRE III

Ça m'a toujours étonnée de voir les gens des villes avec leurs chiens. À la campagne le chien a son rôle : auprès du troupeau, en faction dans la cour de la ferme, ou encore sur les talons du chasseur. Il y a le chien polaire qui tire les traîneaux, le chien du laitier hollandais (je ne sais pas s'il existe encore), le chien d'ambulance, le saint-bernard qui retrouve les disparus. Et même le policier, dressé à la chasse à l'homme ; le chien du S.S. qui sautait sur les détenus. On comprend que l'homme ait pris la peine de domestiquer ses ancêtres comme il a fait pour le cheval, le bœuf, le mouton, les volailles. Mais le chien a fait mieux que les autres (le chat aussi d'ailleurs), il est arrivé à se faire admettre pour lui-même, en tant que chien qui ne sert à rien. À faire désirer sa présence de chien. Il est devenu « le compagnon de l'homme », « l'ami de l'homme ». Dans la rue, des hommes et des femmes déambulent lentement le long des trottoirs, menant un petit quadrupède au bout d'une lanière. C'est l'animal qui a la conduite des opérations : il vaque à ses affaires, flaire les pavés, le museau palpitant comme un nez de lapin ; s'arrête, lève la patte, s'accroupit. Il pisser sans honte et même avec gloire, aux yeux de tout le monde. Il chie d'un air lamentable (c'est un air : il ne peut y avoir ni gloire ni honte pour lui : il y a pourtant quelque chose puisqu'il *a l'air*, un air pour pisser, un autre pour chier ; mais quoi ?). Soir et matin, l'asphalte s'étoile de crottes. L'homme fait halte pour lui laisser le temps et observer le résultat. Il ne faut pas que le chien soit constipé. À partir du moment où on s'occupe d'un être vivant, il faut tenir compte de ces choses, c'est important le fonctionnement d'un intestin. On fait bien faire pipi « et le reste » aux petits enfants en public. Mais l'admirable est que les adultes, non contents de subir ces servitudes pour leur progéniture, se les imposent encore pour des animaux, qu'ils puissent trouver en eux ce surcroît de sollicitude. Ils leur parlent à mi-voix, le soir, quand il fait froid, quand il pleut : « Allons, dépêche-toi, qu'est-ce que tu attends, dépêche-toi. » On est gêné pour eux, on fait comme si on n'entendait pas, en passant près d'eux. Parce que les chiens des autres ne sont jamais que des chiens. Ça paraît déjà assez incongru et presque ridicule d'entendre les phrases qu'échangent entre eux au café ou dans la rue des gens qu'on ne connaît pas. Mais : « Qu'est-ce que tu attends, vilain, tu vas voir, tu sais bien que c'est défendu », lancé à un chien, ça passe tout.

Soulagé de son besoin, le chien repart, salue un autre chien, tente de lui tourner autour pour lui sentir le derrière. Il arrive que l'homme le laisse faire. D'ordinaire il l'entraîne ; il arrive que le chien résiste.

On ne peut prévoir lequel cédera le premier.

À l'heure du marché il y a toujours trois ou quatre chiens assis l'un au-dessus de l'autre, attachés à la rampe de l'escalier qui accède au « libre-service » des Monoprix. Leurs maîtresses les reprennent quand elles ont fini. Elles repartent, leur chien d'une main, un ou deux gros sacs à provisions de l'autre. Si, malgré les règlements de police, elles le gardent avec elles pour passer à la boulangerie, il leur faudra, de la main qui tient le chien, saisir et tenir leur porte-monnaie, de celle qui tient les sacs (ou vice versa) l'ouvrir et fouiller dedans, trouver la pièce voulue – non, ce n'est que vingt francs, – chercher encore, le refermer. Et naturellement, prendre aussi le pain, le glisser sous un bras, affronter, le cas échéant, les remarques désagréables (on les comprend) d'autres clients pressés, ou, d'aventure, les observations de l'agent. La vie n'est sans doute pas assez compliquée.

On pourrait établir une sociologie des chiens de Paris : les roquets des concierges, les chiens des vieilles dames de condition modeste, ceux des retraités, veufs ou vieux garçons, ceux des élégantes, ceux des hommes d'affaires qui entretiennent leur forme en faisant du footing au Bois, un dogue « à la botte ». Les chiens des jeunes ménages sans enfants (boxers de préférence). Les caniches et cockers des familles, inoffensifs, choisis précisément pour amuser les enfants, « pour leur mettre quelque chose de vivant entre les mains ». En passant de mode les races descendent dans l'échelle sociale. Les loulous par exemple, les pékinois. Mais ce genre d'étude ne mènerait pas loin. Ne dépasserait pas la simple érudition descriptive. Ne nous apprendrait rien en somme sur la question des chiens.

La question, c'est que les gens ont des chiens, beaux ou laids, nobles ou bâtards, qu'ils les gardent et les soignent jusqu'à l'extrême vieillesse, jusqu'aux plaques d'eczéma et aux pelades, à la paralysie, à la cataracte, sans parler de l'odeur. On voit sur le trottoir se traîner des chiens sans race, les pattes écartées et les fesses à vif. Ce ne sont pas les moins aimés. Certains, qui ont voulu un boxer pour mettre le dernier cachet à leur élégance (c'est bien un chien qu'ils voulaient d'abord, mais un chien élégant), qui l'ont choisi aussi méticuleusement qu'une maison de campagne ou une carrosserie spéciale, pour qui la coupe des oreilles et de la queue a été une aventure dont ils ont attendu le résultat comme celui d'une opération esthétique sur leur propre visage, ne l'échangeraient pas dix ans plus tard, obèse, baveux et chassieux, contre une jeune bête, un autre athlète luisant et blond qui leur ferait honneur de nouveau.

J'ai connu une femme obsédée par les quinze années qu'elle avait de plus que son amant. « Quelle importance, finit-il par lui dire un jour, est-ce qu'on aime moins son chien parce qu'il est vieux ? » Elle, ça lui a fait un coup. Mais lui, était un homme qui savait ce qu'est un

chien et ce qu'est l'amour. C'est sans doute un des plus vrais mots d'amour qui aient été dits. Un des plus convaincants. Justement parce qu'il fait intervenir le chien. Ce n'est pas par hasard. Le chien est, de toutes les créatures de la terre, celle que l'homme a choisie pour en faire le support de l'amour pur. On prend femme ou mari parce qu'on aime sans doute, mais aussi pour construire un avenir, quel qu'il soit, quoi qu'il vaille ; on a des enfants pour assurer cet avenir, pour prolonger une entreprise ou une lutte, pour faire d'eux des hommes, l'avenir de tous. On les crée pour les rendre libres un jour, pour qu'ils soient eux-mêmes. Du moins le croit-on. L'amour intervient par surcroît, immédiat, irrésistible, mais par surcroît, contrairement à ce qu'on imagine. Entre mari et femme, il n'est parfois qu'un point de départ, un prétexte, la chiquenaude initiale : il arrive qu'on s'en passe, comme chacun sait. Il cimente ou embrouille tout selon les cas. Le chien, lui, serait plutôt une espèce d'amant ou de maîtresse. Mais même un amant ou une maîtresse apporte autre chose que l'amour pur : la gloire secrète d'une vie, par exemple – à tort ou à raison. L'amour pur n'existe pas entre humains. Mais un chien, on l'a pour l'aimer et pour en être aimé, un point c'est tout. Et même si on l'a pris pour autre chose, ça finit toujours par là. C'est cela que l'homme a fait du chien. Je ne dis pas que le chien n'était pas doué, il l'était. C'est une harmonie préétablie et renforcée. Tel qu'on le voit dans les villes, il est là pour donner de l'amour à l'homme et pour lui en tirer. Pour traire de nous un surplus d'amour qui nous gonfle et nous encombre, et pour nous accorder un tribut d'amour qui nous manque. Si vous mettez dans la corbeille d'un chiot une écharpe, un vieux pull, un lainage à vous, afin qu'il dorme dessus et s'y roule, alors, grandi, assoupi, baigné dans l'odeur de l'être qui le nourrit, le promène et le caresse, il ne résistera pas, il n'échappera pas. Il sera voué. C'est le philtre de Tristan.

Et ce chien-là pourra toujours vieillir, se décrépiter, n'importe, ce sera toujours lui, et sa mort marquera une date. Des gens acceptent ainsi de se préparer un malheur tous les dix ou quinze ans, de pleurer périodiquement la mort d'une bête, comme s'il ne leur suffisait pas de savoir que leur mère mourra. Ils acceptent de payer le prix.

Je ne voulais pas de chien, surtout pas à Paris. Qu'on pense à tout ce qui peut enchanter le nez d'un chien à la campagne : odeurs de lapins et de perdrix, odeurs de toutes les herbes, odeurs de champignons, de racines, de charognes. Mais de l'asphalte de Paris monte une densité d'odeur de pisse vraiment obsessionnelle. La curiosité, le plaisir de la chasse, la joie de vivre par le nez, ça consiste pour le chien parisien à se concentrer sur des petites flaques, des petits ruissellements ou leur souvenir ; sur un tout petit côté d'érotisme. Imaginez un homme qui passerait ses jours et ses nuits dans des salles

de strip-tease. C'est anormal. Tous les chiens de Paris doivent être névrosés.

D'ailleurs, les gens à chiens m'agaçaient (excepté Jacqueline, cela faisait partie des choses que je lui passe). Je décelais dans leur attachement au chien une complaisance envers eux-mêmes qui n'est pas excusable. Ils se voient adorés dans les yeux du chien. Ils n'auraient peut-être pas osé en demander tant, mais il leur fallait au moins ça. Ils s'attendrissent. Toi au moins tu sais m'aimer, les autres sont durs ; on est bien seul. Ils s'étonnent un peu de leur propre humilité, de n'avoir pas su qu'ils avaient droit à cela. Maintenant ils sont tranquilles, ils ont trouvé un asile plus secret et encore plus sûr que le cœur de leur mère ; d'où ils peuvent rejeter les autres hommes car ils ont enfin un être à leur préférer. Une source intarissable de tendresse jaillie à leur intention. Ces richesses profondes que les autres n'avaient pas su découvrir, la bête, dans son innocence, les a reconnues du premier coup, elle s'y est vouée jusqu'à sa mort, elle a choisi d'en être le gardien et le fidèle. Et les petites laideurs, le chien ne les voit même pas. S'il en souffre, si on est dur avec lui, il les aime avec le reste. C'est moi qu'il aime, tel que je suis, moi seul, il ne me changerait pas pour un autre.

C'est leur revanche, le chien. La peur qu'il inspire surtout. Pour eux seuls ces grondements s'apaisent, cette colère fond. Sur leurs seules mains ces crocs ne peuvent pas se refermer. Par leur chien ils peuvent menacer autrui, le terroriser, et, d'un mot, lever la menace. Il n'est pas permis de montrer le poing à quelqu'un, mais qu'y puis-je si votre tête ne revient pas à mon chien (entre nous, il doit avoir ses raisons, ça a de l'instinct, ça devine beaucoup). Soyez tranquille, je l'appelle, il ne vous touchera pas.

Je m'étais arrêtée dans un routier du côté de Saulieu, j'avais besoin d'un café pour me réveiller. Au comptoir un consommateur s'est retourné et n'a plus cessé de regarder Douchka. Il a fini par abandonner son groupe pour venir à nous. Elle était couchée à mes pieds, sous la table. Elle a grogné. « J'en ai eu un comme ça, a dit l'homme. Il aurait pas fallu qu'on me touche. »

Il avait l'air d'un journalier. Les ouvriers sont toujours prêts à rigoler des caniches ou des bassets, et de leurs mémères, mais pas des loups. Ils résistent rarement aux loups. Des gars du bâtiment en train de casser la croûte sur le trottoir m'arrêtaient souvent. « J'ai le pareil, un peu plus jaune... On m'en avait donné un comme celui-là, il est mort de la maladie à dix-huit mois. Y a rien eu à faire... Quel âge a le vôtre ? »

Elle grognait toujours, mais il connaissait les chiens, c'était vrai. Il lui a fait sentir sa main en la passant sous son museau, et elle s'est tue.

Il l'a caressée.

— On pouvait pas m'approcher quand il était là. Et personne pouvait entrer chez nous, il aurait fait un malheur.

— Oui, ai-je répondu poliment. Ils sont comme ça.

Il continuait à caresser Douchka, puis il a commencé à la taquiner, à toucher ses crocs, à lui tirer les moustaches. Elle s'est remise à gronder. J'ai dit : sage, Douchka, en lui flattant l'épaule. Elle s'est calmée. Il m'a regardée d'un air provocant. Il avait bu.

— Y a que moi qui pouvais le toucher. Aurait pas fallu qu'on vienne l'asticoter, personne.

Et il a encore touché Douchka. Pour me montrer. Il me méprisait. Je ne méritais pas mon chien. Je gâchais le métier. Un berger allemand, d'abord, c'est un chien d'homme. Mon indifférence l'excédait. Il s'est mis à crier :

— Un chien comme ça ne connaît qu'un maître. Vous auriez vu le mien, il était pas question de m'approcher.

— On le sait, on a compris, tu nous emmerdes, a dit un des copains au comptoir.

C'était ce que j'aurais dit. Juste les mots à dire. Mais dits par qui de droit. Je me suis levée pour partir. L'homme s'était recroquevillé.

— Ben quoi, c'est la vérité, il était comme ça, vous auriez dû le voir...

Il bafouillait un peu.

— Tu l'as déjà dit, trancha l'autre.

Oui, les gens à chiens aiment ça : écraser les autres avec leur bête à eux, et montrer comment ils peuvent être aimés. Comme ils peuvent aimer aussi, comme ils savent reconnaître l'amour. On les croit égoïstes, fermés, c'est bien la bêtise et la méchanceté des gens, toujours à penser à mal. On les croit durs et ils ont un cœur. Toujours prêt à saigner, ce cœur, et si nu qu'ils sont bien obligés de le cacher pour ne pas se le faire croquer. S'il laissait passer seulement le bout de son nez, ce cœur, il serait mis à mort tout de suite ; une corrida avant d'avoir eu le temps de se retourner. Leur cœur, ils le gardent pour leur chien. Quelle tendresse ! Voilà de quoi j'étais capable, vous ne saviez pas ? Qui dit mieux ? Mais il n'est pas pour vous, mon cœur, je l'ai mis en sûreté, soyez tranquille. C'est ainsi qu'ils vont dans la vie, avec leur cœur et leur chien, et tous les autres, des salauds. Les autres, c'est aussi bien une femme, un mari, des enfants, tout ce qui vous piétine et vous ronge à longueur de journée. Une bonne vengeance quotidienne, le chien. Sans compter qu'à lui donner son cœur, on ne s'engage quand même pas trop, que pourrait-il exiger ? C'est une façon de le garder pour soi tout seul, son cœur, chaud, fondant, fauché de douceur, bien entretenu sous une rude écorce. Tant de S.S. ont dû

pleurer sur la mort de leur chien !

Je sais que ça n'épuise pas la question ; qu'il existe des gens qui aiment la nature animale, chats, chiens, tortues, canaris, écureuils, cochons d'Inde, comme on aime la mer, et vont à elle et y reviennent, se sentent accordés à elle. Recueilleurs de bêtes perdues promises à la fourrière, de nouveau-nés portés au ruisseau, de tous les éborgnés et pattes cassées, ils ressemblent eux-mêmes à des chiens perdus. Ils sont veufs ou veuves, vieilles filles ou vieux garçons, mais solitaires de race ; parfois pas même perdus du tout. Solides et taciturnes. Et souvent plus étonnants que pitoyables. Ils abritent d'ordinaire une bande hétéroclite à laquelle viennent se joindre épisodiquement les mal nourris des voisins et les vagabonds par goût. Sur l'appui de la fenêtre, une soucoupe de lait, un reste de riz, des croûtons attendent en permanence. Le visiteur familial ou de hasard vient laper sa part, se glisse par l'embrasure, fait un somme près du poêle et disparaît. Les bienfaiteurs vivent du spectacle de ces vies préservées par eux. Ils épient l'arrivée de l'hôte furtif, savourent la confiance de ces libertés muettes, entretenant ainsi en marge du monde humain une communauté privée, inassimilable, toujours ouverte à l'inconnu, mais bien à eux, à eux seuls. D'autres se complaisent à lire des petites publications romanesques et historiques et poursuivent des rêves de gloire ou d'amour. Eux, ils inventent des romans, le roman de chaque animal, et ils en vivent. Ils tissent une intimité avec tout nouveau venu dont ils attendent le retour comme un rendez-vous. Ils parlent pour deux, comme des fous ; l'interlocuteur se tait. Leur existence est dramatisée de coups de foudre, de silencieuses liaisons, de ruptures sans explications, de reprises, de deuils. Ils connaissent des échanges de regards, des subtilités de langage dont nous n'avons pas idée. Certains arrivent à communiquer avec les espèces les plus décourageantes : les poules par exemple. Ils en obtiennent des réponses, des « signes de vie ». À force de patience, d'une patience extra-humaine : patience d'animal à l'affût. Celle qui fait les dresseurs (mais non les dompteurs) et les charmeurs de serpents.

Pourtant eux aussi, trop souvent, paraissent prendre une revanche sur les hommes. Comme s'ils s'agrippaient moins d'être négligés par les autres que de ne pas pouvoir les aimer. Ne comptez pas sur moi pour aller voter, pour soutenir votre grève, pour défendre vos fellagas. J'ai d'autres fellagas à fouetter, d'autres chats à sauver. Vous pouvez bien crever, tous tant que vous êtes, vous autres. Les animaux, ils n'ont pas inventé la bombe atomique, eux.

Quand Stendhal glisse dans une lettre de Civita-Vecchia : « J'ai acheté deux chiens pour avoir quelque chose à aimer », il me semble que je me retrouve mieux. Cette phrase lue il y a quinze ans, je ne l'ai pas oubliée. Mais c'est Stendhal qui me touche : sa façon tranquille

d'avouer le manque et la misère et de ne pas aller imaginer que les bêtes valent mieux que les hommes, justement parce qu'il se rabat sur les bêtes. Et aussi de présenter comme une mesure de précaution cette concession à la tendresse. Je vois l'homme de conversation réduit au silence et se prenant à des affections muettes. Moi, dans un passage de solitude, aurais-je pensé à aller chercher un chien avant d'avoir connu – par hasard – Douchka ?

Ça peut aller beaucoup plus loin, ça peut dépasser toutes les bornes imaginables :

Le commander (lieutenant-colonel) Robert Alexander Kilroy, cinquante-six ans, s'est tranché les veines d'un poignet pour suivre son fidèle chien Dopey dans la tombe. Ex-as de la Royal Air Force, héros de la bataille d'Angleterre, ce vaillant soldat s'est éteint, entouré d'une bouteille de whisky, d'un somnifère et d'une pile de lettres dont la première, adressée à son jardinier, s'excusait de « lui causer ce dérangement après l'aide si gentille que vous m'avez donnée pour le chien ».

(Les journaux.)

Quand cet entrefilet m'est tombé sous les yeux il y a quelques mois, j'étais devenue capable d'y comprendre quelque chose. Accomplir méthodiquement un acte aussi exorbitant, défier l'humanité entière, sans manquer cependant à la reconnaissance et à la courtoisie envers le jardinier, c'est preuve tout de même qu'on a su tirer quelque chose de la vie. N'empêche qu'il m'est difficile de savoir ce que j'aurais pensé si le commander R.A. Kilroy s'était tué huit ans plus tôt. Je crois que je n'aurais pas haussé les épaules ; mais enfin je n'avais pas pris le chemin des bêtes.

Aujourd'hui encore, j'observe les chats de mes amis avec un certain intérêt poli qui doit assez mal déguiser ma froideur. Ce qu'on raconte sur l'indépendance des chats n'a pas grand sens pour moi. Au fond ils me déplaisent. Est-ce pour avoir couru, à huit ou neuf ans, dans le jardin de Privas, après un chat qui emportait un moineau piaillant dont les ailes ouvertes lui faisaient une grande paire de moustaches, et avoir crevé de rage impuissante et d'essoufflement ? Je trouve plus d'intérêt aux oiseaux quoiqu'ils m'étonnent un peu – même les plus mignons – par la pure cruauté de leurs petits yeux bouchés, de leur bec de pierre. Mais j'ai bien aimé une perruche qu'une amie de Maman nous avait rapportée d'Afrique. J'avais été la première à l'apprivoiser : elle monta un jour de mon index tendu jusqu'à mon épaule en basculant d'une patte sur l'autre comme un toton ; je m'amusais à la voir se balancer la tête en bas aux barreaux de sa cage pour obtenir un bout de sucre ; à voir ses pupilles noires se rétrécir

jusqu'à la dimension d'une tête d'épingle quand elle était contente. Sa mort assombrit la salle à manger où je faisais mes devoirs.

Et j'ai toujours aimé regarder les hirondelles, encore plus les mouettes, et même les cormorans, qui me répugnent un peu, serpents-oiseaux. Et même les moineaux pour leurs mouvements de cou si fins. J'en ai observé un l'autre jour sur le trottoir, en train de circonvenir une femelle. Il tournait autour à petits sauts martelés, et ses ailes, écartées et retombantes, rappelaient, inversées, les pinces d'un scorpion prêt à l'attaque. Je me sens amollie quand je vois, côte à côte, deux gros chevaux au pâturage dont l'un repose son cou sur la nuque de l'autre. Immobiles tous les deux, sauf les queues qui éloignent paresseusement les mouches. On en pleurerait d'impuissance : ils s'appuient l'un à l'autre et on dirait que le monde soupire. Je fais halte, je regarde de loin et je passe. Après tout, ce ne sont pas mes bêtes. Ce sont des images vivantes de choses qu'on a ressenties. Comme des regrets ou des souvenirs qui seraient des êtres vivants.

Une année, un couple de moineaux a fait son nid dans la gouttière éventrée qui se coude au bout de mon balcon. Des petits sont nés, tous les matins leurs ébrouements me réveillaient. L'orage, une nuit, les a noyés et les parents ont voleté tout le jour suivant autour du désastre. Je suis restée quelque temps sans remettre les pieds sur le balcon. Et à Noyers je n'ai pas pu coucher dans la chambre du Terrier où nous avions trouvé morte par terre une hirondelle enfermée par mégarde. La vie perçante de l'oiseau qui s'abolit en une pincée de plumes collées, deux pattes raides, des ongles recroquevillés, est un méchant spectacle. Je me souviens d'un cadavre de mouette que chaque vague venait à son tour déplier comme un éventail jeté au rebut. Mais enfin, je n'ai jamais entretenu de rapports personnels avec des oiseaux. À Rouen j'ai gardé deux ans une tourterelle – cadeau d'élève – dans une cage d'osier. Dès que les jours grandissaient, je l'enfermais la nuit dans la penderie pour pouvoir dormir le matin. Elle était lisse comme du sable quand la mer se retire et j'aimais la regarder manger. Je n'ai jamais essayé de faire sa connaissance.

Les chiens, je n'en voulais pas, je ne voulais pas être pervertie. Un beau matin vous vous réveillez dans la peau d'un féodal, et c'est un chien qui a fait cela de vous. Je prenais plaisir, pour me convaincre, à me figurer un seigneur campagnard, ça m'inspirait. Chez lui, ce n'est pas *un* chien mais *les* chiens, avec un préféré sans doute, dont le privilège se marque par un surcroît de rigueur dans le dressage. Ils n'ont pas le droit de dépasser telle porte de la demeure. Et le matin, quand paraît le maître sur le perron, toute la meute est là qui s'affole de le voir seulement et de se demander lequel va être choisi pour la promenade. C'est à peine s'ils osent aboyer. Seulement hoqueter et

japper en tournant sur eux-mêmes. Prêts à s'ébranler à la voix, au signe, au regard de l'Unique.

Ils s'y font très bien. On obtient tout d'eux par patience, fermeté, et surtout conviction qu'il en doit être ainsi (la conviction m'a beaucoup manqué). Au Bois, je voyais des hommes, d'un petit coup de laisse sur le museau, repousser le chien qui les dépassait – ou d'un simple tss-tss-tss. À la botte, à la botte. Et certains désapprouvaient d'un haussement de sourcils la licence de Douchka. Bon pour les caniches le caprice et la fantaisie, mais un loup est un vassal. Et on doit le marquer comme on devrait marquer une femme.

Chiens, chevaux, épouse, enfants, serviteurs, quelle épaisseur de possession, quelle variété de jeu, que de nuances et que d'unité ! Les bêtes servaient de modèle, leur mutisme et leur fidélité traçaient aux humains leur conduite. Ils formaient avec tout le reste une insensible hiérarchie dont les individus les plus proches du sommet ne risquaient pas de lever trop haut la tête, puisque toutes les unités participaient les unes des autres et que toutes participaient des chiens. Au-dessus de tous, le maître, seul responsable, qui promenait ses regards sur cette richesse de chair à lui, sur ces membres nombreux et soumis, sur cette gamme de prunelles plus ou moins ouvertes au monde. Et la jument avait la flexibilité d'une épouse, le chien son abandon, les serviteurs le silence des chiens, les enfants la turbulence des chiots. Et forcément on aimait sa femme un peu comme sa jument ou son chien. Derrière le chien, je haïssais le patriarche.

Mais les chiens aiment ces rapports. Pour eux c'est une sécurité. Et la folie de Douchka n'était peut-être que l'envers de son angoisse devant la liberté que je lui laissais, une fébrilité de boussole détraquée, devant les efforts idiots que je faisais depuis qu'on me l'avait mise entre les mains – auxquels je n'ai jamais pu renoncer – *pour l'obliger à comprendre*. Pauvre petite liberté, mais trop grande encore pour un chien.

Il vient un moment où c'est trop tard. Ils sont encore capables de contracter, dans des lieux nouveaux, des habitudes nouvelles, de se faire à des jeux ou des objets nouveaux, mais il ne faut pas compter accroître son pouvoir sur eux. Elle acceptait bien de se coucher, de s'asseoir à mon commandement, mais pour se relever aussitôt. Elle ne pouvait pas se taire en auto, puisque j'avais été incapable de la contenir par le dressage. Je répugnais à la dresser, même quand j'avais le temps. Ce n'est pas que je croyais pouvoir faire mieux, obtenir d'elle, sans dressage, quelque chose de plus rare, je n'étais quand même pas bête à ce point, je n'espérais tout de même pas faire d'un chien un homme libre. Seulement, je n'aimais pas me voir en dresseur de chien, m'entendre donner des ordres à un chien. Cela même était déjà assez bête. En pareil cas, on ne se charge pas d'un chien.

Mais au fond, elle me plaisait ainsi, telle que je l'avais reçue, telle qu'elle s'était faite avec moi, telle que je l'avais faite et mal faite (pas si mal, pas si mal). C'était un chien magnifique. Il y a deux bonheurs, écrivit un jour Alain : avoir un bon chien ou être un bon chien. La phrase m'a porté un coup : ainsi sont les *hommes*. Les honnêtes vendent la mèche. Eh bien, j'ai eu un bon chien. Elle était bonne en dépit de ses vices. Je ne sais si j'y ai trouvé du bonheur, mais j'ai été de ceux qui ont un bon chien. Toute l'histoire a duré un peu plus de six ans, et je ne serai plus jamais comme si cela n'avait jamais été. Qu'est-ce qui a été ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Ce qu'elle était, elle, je ne le saurai pas, comment savoir ce qu'est un chien ? Mais comment était-ce entre nous ? Car enfin, nous étions tout le temps en communication toutes deux. Qu'est-ce que nous sommes devenues ensemble ? Qu'est-ce que j'ai bien pu tirer d'elle et mettre en elle pour me retrouver aujourd'hui si amputée ? Je ne me le demandais pas. Je pensais sans cesse un tas de choses sur elle, tantôt ceci, tantôt cela ; et je me contredisais et me corrigeais et remettais les choses au point, mais ce n'en était pas moins des pensées sans pensée. Elle était là, et, sans rien savoir, sans rien comprendre, j'étais sûre, sûre d'elle.

CHAPITRE IV

Les petits boxers ne m'avaient pas eue. Cet été-là, en 54, on m'en avait montré toute une portée dans un grand parc. Je pouvais en emmener un le jour même, n'importe lequel, je n'avais qu'à choisir. Ils se bousculaient et trébuchaient comme tous les petits chiens, l'air plein de souci, comme tous les boxers. Je n'ai pas eu de mal à me défendre. Qu'aurais-je fait d'un chien avec la vie que je menais ? Et j'avais bien dit toujours que je n'en voulais pas. D'ailleurs j'ai toujours préféré les chiens à museau long. Ça ne se discute pas. Quand j'avais vingt et un ans on m'avait donné un petit groëndal, je l'ai gardé huit jours. À ce moment-là j'avais envie d'un chien, et un groëndal était juste le genre de chien qui me plaisait. On aime le noir à vingt ans. Mes parents ne s'y opposèrent pas, mais dès que je l'eus amené à la maison, ils déclarèrent qu'il n'était pas question de le garder. Un animal qui allait devenir si gros, dans notre appartement, est-ce que je me rendais compte des ennuis ?

Qu'est-ce qui m'avait prise en effet ? Je fis coucher le petit chien dans mon cabinet de toilette, il remua toute la nuit et m'empêcha de dormir. J'étais en plein oral d'agrégation, ce n'était pas une chose à se permettre.

Le lendemain je dus essuyer les flaques de pipi sur le carrelage. Arraché aux siens, apeuré, dépaycé, déjà il se collait à moi. Il me faisait pitié – et honte de ma sécheresse. J'aurais dû lui trouver un nom, je n'en trouvais pas, je ne le sentais pas à moi. Toutes mes pensées tournaient autour de la salle de lycée en sous-sol où l'on m'enfermait pour la préparation des exposés, dans la moiteur d'un juillet blanchâtre avec, pour tout horizon, les grosses poires mûrissantes du verger du Luxembourg, protégées d'une espèce de tarlatane, autour de la grande salle de classe où, derrière une longue table, cinq personnes silencieuses m'attendaient. Il fallait d'abord en finir avec tout cela. Il fallait aller jusqu'au bout. On verrait plus tard. Je me battrais plus tard pour ce chien. J'échouai. Encore un an à passer à la maison. Un an avant d'être libre, de gagner mon argent à moi, ma vie à moi.

J'avais décidé une fois pour toutes de mépriser l'échec comme la réussite. Refusée ou reçue, ne serais-je pas toujours moi ? Par malheur je ne savais pas ce que c'était que moi. Et j'apprenais qu'il m'avait manqué l'énergie, ou l'esprit (ou les deux) d'emporter ce succès négligeable. Quoi que vaille une agrégation, c'est quand même une épreuve, et l'épreuve avait mal tourné. Devant Marianne qui était

venue passer quelques jours chez nous, je m'efforçais de refouler mon inquiétude pour ne pas la décevoir sur moi. Je m'efforçais de croire que je n'étais pas atteinte. Je refusais le désespoir pour de fausses raisons. Mensonge et confusion ajoutaient à la fatigue. C'était mon premier échec. Aucune raison de penser qu'il serait le seul. On voit des gens se présenter, trois, quatre, six fois. Un beau jour ils sont reçus. Ou bien ils abandonnent. Mais année après année, trois, quatre, six fois de suite, par un matin d'été, ils sont arrivés, le cœur barbouillé, devant une petite liste clouée sur une porte. Ils ont vu du premier regard que leur nom n'y figurait pas ; ils l'ont lue et relue quand même. Cela marque dans une existence.

Tout m'écrasait et me rebutait. Qu'est-ce que j'allais faire de ce chien ? Je n'avais plus envie de me battre, plus envie de m'imposer – de quel droit puisque je ne m'appartenais pas encore ? Même pas envie de l'aimer. Le descendre ? Le promener ? Le faire manger ? Le dresser patiemment ? Moi qui ne supportais seulement pas de faire mon lit et qui me retournais, prête à mordre, quand on me tirait de mes livres ? Nous avons décidé de l'envoyer à Aigues-Vives pour un temps indéterminé. Je le reprendrais plus tard. Je l'ai emmené en taxi à la gare de Lyon. Je l'ai vu entrer, terrorisé, dans le fourgon avec le sentiment d'accomplir un mauvais coup. Quand je l'ai retrouvé en septembre, il avait incroyablement grandi. C'était devenu un très bel animal, bien qu'il souffrît un peu de la chaleur. Mais il m'avait oubliée. Il aimait le vieux Vincent, rien que lui. Heureux l'un de l'autre, ils se ressemblaient : doux et silencieux tous deux, le chien morose, l'homme placide et méditatif. Quand Vincent allait cultiver le jardin, le chien ne quittait pas ses talons. Il fuyait tout autre que Vincent, bête ou homme, et même Émilie qui lui donnait sa pâtée. Quand arrivait un visiteur, il filait dans l'arrière-cour sans même aboyer, et jamais, je crois, on ne l'a vu monter une chienne. C'était devenu un chien bizarre, une sorte d'innocent, fermé à tout. Pas très intelligent au départ, sans doute, mais il faut aider un chien à devenir intelligent. Vincent ne lui en demandait pas tant : il avait le chien qu'il voulait. Il avait su le nommer, lui. Pour cette bête de race au fin museau, noire et soyeuse, il avait trouvé un nom ahurissant : il l'appelait Boule. Je renonçai à me faire connaître de Boule, mais je me sens encore coupable de ce destin avorté. Je n'ai plus jamais désiré de grøendal.

De retour à Paris, à l'automne 54, j'ai repensé de temps en temps aux petits boxers. Sans regret. Sournoisement étonnée de cette absence de regret. J'aurais pu avoir un chien turbulent et affectueux à moi (d'ailleurs les boxers ne sont pas turbulents, je l'ignorais). Et j'avais dit non. Seulement à cause de ce museau épaté, peut-être, mais j'avais bien fait. Et chaque fois que je m'approuvais ainsi moi-même, je

songeais quel beau cadeau c'était qu'un chiot de quelques semaines. Pas un chien adulte, un animal tout fait : un petit gigotant qu'on vous met entre les mains, qui cherche vos pieds pour jouer dès qu'on le pose à terre, qui apprend vos pieds en jouant, qui les connaît déjà, qui les aime. Et qui ne demande qu'à vous appartenir, à être reconnu de vous, adopté par vous. Forcené dans son exigence comme le bébé qui jette vingt fois son hochet pour qu'on le lui ramasse et n'en aura jamais assez. Dont on n'épuiserait pas l'avidité, du moins le croit-on parce qu'on n'a jamais la patience d'aller jusqu'au bout. Mais enfin toutes ces petites songeries auraient aussi bien pu ne mener à rien.

Le 29 novembre, quand j'ai sonné chez les H..., l'abolement sourd de Barbara m'a répondu derrière la porte. J'ai trouvé Jacques seul, Jeanne ayant dû partir en voyage à l'improviste. Barbara s'était tue et se tenait à distance. Elle se dérobait à toute caresse étrangère et ne manifestait pas de curiosité pour l'arrivant. Une bête pure, assez maigre ; triste pour un berger allemand, et presque anxieuse. Elle paraissait toujours attendre le départ des intrus qui lui rendrait l'intimité de l'amour. Jacques m'a tout de suite entraînée dans la cuisine qui était livrée à trois petits chiens, deux gris et un noir, les enfants de Barbara qu'on venait de sevrer. Le vétérinaire avait dû en tuer trois ou quatre pour ne pas épuiser la mère. Déjà celle-ci les dédaignait, revenue aux hommes. Ils l'excédaient. Le noir et l'un des gris étaient des chiennes, Douce et Dorothée ; le mâle s'appelait Darius : l'année était aux D.

— Je vous en donne un si vous voulez, m'a dit Jacques. Pas le mâle, il est promis, mais vous pouvez choisir entre les filles ; des cousins devaient en prendre une, ils se sont dégonflés au dernier moment.

Le coup des boxers recommençait : un peu plus difficile puisque les H... étaient des amis. Je regrettais de leur compliquer la vie en leur laissant un chien sur les bras, mais qu'y faire ? La noire avait le poil un peu ras, les gris étaient touffus comme des houppes, d'un gris uniforme de petit-gris.

— J'aurais préféré sans doute une chienne, ai-je dit. Elle se serait bien entendue avec Jean-François.

Je raffinais sur les conditionnels pour ne pas lui laisser d'illusion. Jacques comprend le français, nous sommes retournés dans la salle à manger. Il suffisait de ne plus soulever la question. Entre gens comme nous, un refus ne se formule pas. Nous ne manquons pas de sujets de conversation. J'ai parlé d'autre chose, et, tout en parlant d'autre chose, je rassemblais mes raisons de n'avoir pas de chien comme des poussins égarés. Je n'étais pas totalement ignorante, j'avais vu élever les deux premiers chiens de ma sœur : flaque de pipi dans

l'appartement, dressage à la propreté, promenades du chien, viande crue à tripoter pour la soupe, livres déchiquetés, maladies, séances chez le vétérinaire, piqûres, médicaments, mort du chien. Non, non, non, non. Pendant ce temps défilaient livres, amis communs, disques, événements. Chaque fois je coupais le fil pour poser une question sur les chiens. Jacques me répondait honnêtement – négligemment. Mais il était circonstancié. À ce régime-là, nous avons eu assez vite réglé son compte à une conversation du genre intelligent. Restaient seuls en piste les chiens. Ils étaient nés d'un accident, Barbara avait fauté avec son frère, et ce n'était pas recommandé. Mais on sait si peu de choses. Lui n'avait pas d'opinion. Moi encore moins. Frères et sœurs avaient été rapportés d'Allemagne par un ami de Jacques qui avait malheureusement oublié de réclamer le pedigree. On aurait pu l'avoir ; Jacques avait laissé tomber. Il avait peut-être eu tort ; on a plus de mal à placer les petits. Mais je le comprenais. Au surplus, les enfants d'un chien de cinq semaines qui ne serait jamais le mien, ne m'intéressaient pas beaucoup. Jamais je n'avais posé tant de questions à ma sœur. Sans doute parce que les caniches ne m'apparaissaient pas comme de vrais chiens. Plutôt une espèce intermédiaire entre le chien et le mouton, le chien et l'écureuil, le chien et l'ouistiti. Joueurs, coquets, fantasques. Jacques connaissait peut-être d'autres chiens que les bergers allemands ; on ne l'aurait pas dit. De temps en temps, il regardait Barbara à ses pieds. Certes, ils n'étaient pas faits pour Paris, ces chiens. Mais ce sont des bêtes sentimentales : la présence humaine leur suffit, elles renoncent à tout le reste pour demeurer là, couchées, à vous attendre. Là je n'étais pas d'accord, je n'aurais pas voulu dénaturer un chien ; pourtant je me taisais : c'était l'affaire de Jacques. J'étais en train de m'instruire sur Jacques autant que sur les chiens. Il ne fallait pas l'effaroucher.

Les oreilles des petits allaient bientôt se redresser. Pendant le temps où elles sont encore molles, on doit prendre garde à ne pas les toucher, elles casseraient. J'aurais pu assister à une foule de transformations amusantes. Ces trois-là risquaient d'avoir la queue en trompette comme leur mère. C'est un « port de queue » défectueux, très mal considéré, mais on peut les faire opérer. Jacques n'avait pas eu le courage. Plus tard, ayant appris davantage, j'en suis venue à penser que le pedigree oublié devait prêter à discussion. Un vétérinaire m'avait fait remarquer qu'on lui avait coupé les ergots. De la lecture d'une description, j'avais tiré que la rangée de ses dents n'aurait pas dû présenter de vides, ni son palais, noir de fumée, de marbrures roses. Cette queue surtout, bien que certains prétendent que ça peut arriver aux plus purs. Même pour les éleveurs il semble qu'il n'y ait pas d'absolu. Personnellement je n'avais rien contre les bâtards à cette époque. Je lui dois à elle d'avoir un peu vacillé. Car si

une bête a jamais proclamé sa race, c'était bien elle, par toute sa beauté dressée et campée. Race et pureté doivent faire deux.

Après le dîner nous sommes retournés à la cuisine. Ça se dessinait. « Je ne vous conseille pas Dorothée, disait Jacques, vous auriez du mal avec elle. Mais Douce sera bien. » Je trouvais Dorothée un peu chiffonnée. Douce était la plus drue. Elle devait bien peser deux cents grammes de plus que les autres. Il a demandé à la petite bonne de leur donner une soupe afin que je les voie manger. Tous trois ont couru au plat en secouant leurs oreilles. Douce s'était carrée entre les autres et les bousculait de son large petit ventre, sans perdre un coup de langue. Elle y allait si fort qu'ils ne pouvaient pas la suivre. Elle a dû engloutir à elle seule les deux tiers de la soupe. Je me sentais fière d'elle. Je ne me rappelle plus à quel moment j'ai dit : je la veux bien, oui, donnez-la-moi, ou si j'ai même eu à le dire.

Nous avons écouté quelques disques au salon, le temps que la bonne monte se coucher, pour lui épargner le chagrin de la séparation. Elle savait bien qu'ils finiraient par s'en aller l'un après l'autre, mais ne s'y résignait pas. Et elle n'avait pas compris que ce serait pour ce soir. Elle est partie vers onze heures. Nous sommes allés voler Douce. Jacques l'a enfermée dans un panier pour qu'elle n'ait pas froid, a-t-il dit. Je crois qu'elle aurait pu pisser sur moi, il préférerait ne pas me brusquer. Étais-je assez mûre ? Puis il nous a raccompagnées en auto.

J'ai réveillé Jean-François pour assister à sa surprise, je ne pouvais attendre le lendemain. Il ne m'a pas donné grand-chose à voir. Il se tenait debout, ensommeillé, un peu chancelant, dans l'embrasure de sa porte et il regardait. « Un chien ? a-t-il dit. Il est à nous ? » Il ne s'est même pas baissé quand elle a flairé ses pieds nus avec une application de myope. Je me suis dit que Jacques devait être déçu. On attend un peu d'exubérance de la part d'un garçon de treize ans à qui on apporte un chien. Mais Jean-François se méfiait, il croyait à une blague. Ce n'était pas possible, cette bête dans le couloir, il n'y comprenait rien, mais ce ne pouvait être qu'un transit, elle aurait disparu le lendemain. Elle, inspectait déjà les lieux en ballottant des oreilles. Jacques lui faisait ses adieux : « Je te laisse ici, Douce, je peux. Tu seras heureuse. »

J'ai disposé une couverture sous la petite table de la cuisine ; je venais d'apprendre qu'il faut un lieu couvert aux chiens, un semblant de niche qu'ils s'approprient, même à l'intérieur des maisons, – leur « querencia » à eux – pour y dormir ou s'y réfugier, pour surveiller à l'abri toutes les allées et venues. Je crois me rappeler qu'elle y passa deux ou trois nuits, mais j'avais dû mal choisir. Elle préféra bientôt – quoique toujours occasionnellement – le dessous de l'autre table, plus grande. Dès qu'elle fut un peu habituée, elle commença par se conduire comme si l'appartement tout entier lui était confié,

représentait son domaine, et elle abandonna définitivement ce coin. Pendant une brève période elle manifesta l'envie obstinée de me suivre dans ma chambre, le soir. Mais, devant la défense qui lui était faite, elle finit par jeter son dévolu sur le divan du bureau. Jusque-là j'avais eu l'habitude d'y laisser traîner des piles de journaux, mon manteau, ma robe de chambre, des livres, des paquets de copies. De temps en temps on repoussait tout en bloc pour faire asseoir quelqu'un. Quelquefois je procédais à un nettoyage radical, je suspendais les vêtements, je jetais au panier sans les regarder les journaux dont j'avais cru ne plus pouvoir me passer, et dont le temps avait comme effacé l'importance à la gomme. Ensuite tout recommençait. Il fallut donc débarrasser le divan. À partir de ce moment on dut même renoncer à s'y asseoir, de peur d'y attraper des poils. L'été, durant les chaleurs, elle retournait quelquefois coucher sur le carreau de la cuisine. Et dans la journée, il lui arrivait de s'étendre à mes pieds, sous ma table de travail. Mais son vrai lieu de repos fut toujours le divan. Et son refuge obscur le boyau entre le mur et la baignoire.

Je me suis couchée avec une petite angoisse, comme lorsqu'on vient d'engager sur un coup de passion et sans nécessité une dépense dont on était persuadé l'instant d'avant qu'on ne saurait se la permettre. Il faut tirer des plans pour finir le mois, ou même pour passer tout le mois suivant. Un tapis, un manteau valent-ils tant de semaines de calcul ? L'angoisse augmentait du fait que je redoutais d'avoir engagé cette fois bien plus que je n'imaginais. J'eus un peu de mal à m'endormir : angoisse et désir d'être au lendemain pour la retrouver.

Elle était bien là, ronde et agitée, courant partout, ni effrayée, ni languissante comme j'avais craint. La gloutonnerie avec laquelle elle avala sa soupe de lait me rassura. Ce doit être par là qu'elle m'a d'abord attachée à elle. Elle m'a tenue par là. Refuser ce que je lui donnais, c'eût été me refuser moi, me préférer la mort comme font les oiseaux sauvages tombés du nid – et je sais bien qu'ils ne *préfèrent pas* la mort puisqu'ils l'ignorent absolument – ils ne *peuvent pas* vivre comme on les fait vivre, c'est tout. N'empêche que sa mort eût été plus forte que moi, plus forte que son besoin de vivre et d'aimer. Il n'y avait aucun danger, je le savais, mais c'était mon premier chien et j'attendais ce « oui » qu'elle allait me dire. Peut-être se sentait-elle réellement mal à l'aise et dépaysée ce matin-là et accepta-t-elle le lait pour se consoler, parce que le lait au moins lui était familier. Mais elle s'est jetée sur la consolation avec un tel vouloir-vivre que je n'aurais pas su comment la remercier. Elle disait : oui, oui, encore oui. C'est peu de dire que les enfants et les bêtes aiment qui les nourrit. Et celui qui nourrit donc ? Est-ce qu'il peut s'empêcher d'aimer l'être qui

mange ? Peut-il s'empêcher de répondre à l'appel ? La nourriture est un lien d'amour réciproque. Je n'ai jamais posé son plat devant elle dans la cuisine sans en éprouver du plaisir. Même quand j'étais pressée, déjà en retard : même quand j'avais dû me détourner de ma route et ne rentrer que pour la faire manger, et repartir à toute vitesse avant qu'elle eût fini. Quand les choses se passaient ainsi, elle s'interrompait pour me regarder m'éloigner, puis elle revenait à sa soupe et cela signifiait pour moi : tu peux disparaître, je continue. J'aimerais mieux que tu restes mais je continue comme si tu étais là. Tout est en ordre.

Mais ce premier matin nous étions encore bien loin de pouvoir former tant d'échanges muets. Sans doute étais-je émue aussi de la voir manger parce que c'était encore tout ce que je pouvais comprendre d'elle. Je n'imaginai rien. Il n'y avait pas grand-chose à imaginer. Un mois et douze jours d'âge, c'était un bébé. Plus amusant qu'un bébé humain, plus dégourdi, plus joli, plus formé, moins sérieux. Sa turbulence et son avidité m'enchantèrent, sans plus. J'en ai joui pendant une brève période comme d'un jouet à transformation. Je me souviens de notre rire étonné quand un coup de sonnette provoqua son premier aboiement de gardien. Cette importance qu'elle se donnait soudain, cette façon de se prendre pour un vrai chien. Le duvet s'était dressé sur sa petite échine.

Je n'ai pas le souvenir de l'avoir beaucoup caressée et tripotée pendant les premières semaines, alors que l'enfance d'un chien, de n'importe quel chien, éveille l'irrésistible envie de toucher, de prendre, de serrer, de manier. Ce dont je suis sûre c'est qu'elle me paraissait exactement telle qu'elle devait être, je n'aurais pas pu me souhaiter un autre chien. Je fus stupéfaite de l'exclamation désolée de Jacqueline au téléphone quand je lui appris qu'on m'avait donné un « policier ». Comme s'il y avait une nature policière au fond des bergers allemands. Ou comme si un chien de chasse valait mieux. Pour Jacqueline, je pense qu'un chien a toujours été autre chose qu'un chien. Pour moi aussi probablement, et pour tout le monde. Et c'est aussi cela : être un chien. Mais moi je cherchais toujours le chien – que je ne pouvais pas trouver.

Sa petite queue en trompette ne me faisait pas de souci. J'espérais qu'elle se corrigerait un jour toute seule. Ce jour n'est jamais venu. Jean-François n'aimait pas lui voir montrer comme ça son trou du cul. Je n'ai pas eu le courage de la faire opérer, bien que je ne me sois jamais complètement résignée à un défaut qui avait quelque chose de dérisoire. « Ça fait plus gai », disait-on pour me consoler. Je ne sentais pas le besoin de cette gaieté, et toutes les fois que l'inquiétude ou une extrême attention provoquait la queue à s'abaisser, je m'émerveillais de cette fugitive perfection canine : une échine nette que prolonge et

achève la retombée soutenue de la queue.

Il lui fallait une laisse et un collier ; Jacqueline m'a introduite dans une boutique de la rue Mademoiselle qui porte encore à son front les mots : « Cuirs et crépins ». Ça sent bon. Toutes ces lanières font envie, comme des ceintures ou de belles sandales. J'ai choisi une laisse tressée, cirée. Au bout d'un mois il m'en fallait déjà une autre, plus épaisse et plus longue. Ensuite un collier de force. Je suis devenue une cliente. J'étais contente de connaître ce magasin. De temps en temps il me prenait goût de la parer, je courais acheter une nouvelle laisse.

Une évidence m'est tout de suite apparue : je ne pouvais pas lui garder le nom de Douce. Une Douce n'est pas turbulente et goulue. Plus profond que sa turbulence, je la devinais violente, frénétique, je ne pouvais pas croire qu'elle grandirait aussi simple et bon enfant que l'avait dépeinte Jacques. Pourtant il me l'avait donnée Douce. Ce nom antérieur à moi dans sa vie la constituait déjà pour moi. Je l'ai appelée Douchka. Le mot me plaisait : plus fort, plus claquant que l'autre dont il conservait néanmoins le départ. Car j'étais sûre aussi de sa douceur. Et il est vrai qu'elle allait être douce comme ce qu'il peut exister de plus doux. Le soir, quand elle dormirait et que je lui caresserais le dessous des yeux en passant ; quand je prendrais sa patte tout abandonnée comme au jeu de la main morte ; quand elle viendrait poser le museau sur mon genou et me regarder. Et le sens du mot me plaisait aussi : « petite âme ». Il répondait à sa mobilité de feu follet, à ce qu'il resterait toujours d'irréductible en elle. Elle accepta immédiatement le nom. C'est au ton qu'elle reconnaissait alors l'appel. Plus tard elle distinguerait aussi le mot, celui-là et bien d'autres. Elle dresserait l'oreille lorsque nous parlerions d'elle entre nous, lorsque nous parlerions « du chien », même sans la regarder. Pour la déjouer il a fallu dire : la bête, l'animal, le cador. Nous n'y pensions pas toujours.

En ce temps-là nous déjeunions presque tous les jours chez les parents, boulevard Exelmans. Au début je l'ai emportée dans mon plus grand sac à provisions. La quatrième fois, le receveur m'a refusé l'accès de l'autobus : la queue et le museau dépassaient des deux côtés du sac, et il n'avait plus le droit de la prendre. Car elle grandissait à toute vitesse. Le troisième jour, une de ses oreilles avait commencé à se dresser ; la seconde, moins précocement, eut encore besoin de deux jours. Les pointes pendillaient et voltigeaient, chaque matin plus réduites. Nous avions peur d'y toucher. À la fin de la semaine les deux oreilles jaillissaient droit, elle avait pris sa figure définitive, son beau petit visage de loup bien coiffé. Son ventre, quand elle s'asseyait, ne l'entraînait plus à droite ou à gauche, elle se tenait en parfait aplomb, les pattes de devant verticales comme un bronze égyptien.

Il fallait essuyer ses traces sept ou huit fois par jour ou davantage, je ne pouvais remettre encore l'entreprise du dressage. Serais-je

capable de la mener à bien ? Je n'étais pas rassurée. Comment prévoir qu'elle allait y mettre tant du sien ? J'ai commencé par la sortir sur le balcon, d'abord à tout bout de champ, puis à intervalles réguliers. Elle avait si souvent envie de faire pipi que le résultat ne se faisait presque jamais attendre et je n'avais pas besoin de jouer la comédie de l'émerveillement, tant était sincère ma satisfaction. Je tenais aussi un bout de sucre ou de biscuit tout prêt ; le sucre à lui seul aurait suffi, mais, en la circonstance, il ne saurait rendre compte de tout. Elle adorait le sucre et elle adorait me faire plaisir. Je me souviens comme, un peu plus tard, alors que je la descendais déjà dans la rue car les flaques qu'elle émettait avaient pris de l'importance et les voisins du dessous commençaient à se plaindre, elle me regardait avant de s'arrêter : « Qu'est-ce que tu veux ? Que je fasse pipi ? Bon, je le fais. » Je ne peux pas décrire autrement ce regard interrogateur levé vers moi, ce front plissé, cet appel à mon attention suivi de l'acte que je souhaitais d'elle, qui répondait à mon attente. Qu'elle accomplissait comme si elle me l'avait offert et qui s'achevait en un frétillement de la queue et quelques gambades. Je ne peux pas croire que cette mimique se ramène à une chaîne de petites réactions et de petits mouvements organiques. J'ignore ce qui se passait, mais je sais qu'elle vivait chaque fois une aventure intéressante et un instant de bonheur renouvelé. Plus tard, elle allait se mettre à baver quand je poserais les biftecks sur le gril, ou quand je toucherais seulement à la boîte de biscuits : ce ne serait pas du tout la même chose, elle demeurerait alors réduite à elle-même. Mais pour apprendre à pisser en chien propre, elle a passé par l'amour. Ensuite, l'acte de pisser est devenu une routine ; néanmoins il a toujours risqué d'être troublé, retenu ou simplement modifié par ses rapports du moment avec moi. Quand nous partions pour une vraie promenade, elle savait qu'elle avait tout son temps, elle ne se pressait pas. Elle descendait la rue avec un air de liberté et de contentement : ça viendrait tout seul, comme ça, pour le plaisir. Mais quand je la descendais précipitamment le matin avant de partir pour le lycée, une contrainte pesait sur nous. Toute son attitude témoignait du fait qu'elle n'avait pas une minute à perdre. Alors, quand tout allait bien entre nous, c'est elle-même qui se mettait en demeure de pisser. À peine arrivée en bas, elle tirait sur la laisse en flairant durement le sol, ralentissait progressivement sa marche sans se laisser distraire par rien, s'immobilisait. Voilà, et nous remontions. C'était rapide et sans bavure. D'autres fois, les choses s'engageaient mal ; il apparaissait tout de suite qu'elle refusait de se concentrer : du plus loin qu'elle les apercevait, elle s'intéressait aux passants ou suivait de l'œil un pigeon. Allons, allons, disais-je. Elle paraissait revenir à l'essentiel, rapprochait du sol son museau, prenait son air préoccupé, en un mot donnait le change (à qui ?) mais je la sentais

molle et incertaine au bout de la laisse ; et soudain, le passage d'une auto la faisait se redresser. Je la ramenaï à l'objectif, le court-circuit se répétait, elle devenait de plus en plus nerveuse – moi aussi, – sursautait au moindre bruit, tirait sur ma patience à n'en plus finir. Il arrivait que je renonçasse, par peur d'être en retard ; je la ramenaï en grondant. Il arrivait qu'elle s'arrêtât quand j'avais perdu l'espoir.

Tout le scénario dépendait d'une certaine disposition de son humeur à mon égard. Ou n'était-ce pas plutôt de la mienne à l'égard de ma vie et du monde – l'humeur qui bouclait le collier, qui tenait la laisse, qui refermait la porte de l'ascenseur, et qu'elle seule connaissait, pas moi ? Quelquefois je lui trouvais une raison : elle avait reçu une tape sur le museau pour un morceau de pain chipé sur la table, ou autre chose. Je pensais : elle se venge parce que... comme ils disent tous, les maîtres des chiens. Alors je me reprenais, je rectifiais : ça ne peut pas se passer ainsi. Mais rectifier ne mène pas loin, quand on n'a rien à mettre à la place de l'erreur. Et j'étais toujours prête à retomber dans cette erreur puisqu'elle n'était pas jugement, mais sentiment ; c'est ainsi que je *ressentais* les choses : elle n'en veut pas, elle boude, elle a décidé de m'embêter. J'étais un être humain devant un semblable. L'homme est toujours devant des semblables : hommes, chiens, pierres ou tables, tout est homme pour lui. Toutes les bêtes sont des hommes changés en bêtes.

Pendant quelque temps, je fis un effort : je m'habituai à l'observer à la dérobée en me retenant de penser des choses sur elle et de réfléchir. Tout le temps que l'ascenseur descendait, j'essayais de me laisser pénétrer par sa disposition du moment : tranquille et simplement joyeuse – ou simplement rétive. Je lui parlais, je lui disais n'importe quoi, non pour lui dire des choses, mais pour qu'elle entende le son de ma voix. Ce son étant à lui seul une façon de la toucher, une manifestation de moi, une forme de ma présence. Si elle se montrait spécialement agitée ou inquiète au départ, je me retenais même de parler, je la flattais de la main, je l'enveloppais de silence et de caresses très douces. Je constatais alors qu'elle arrivait plus calme en bas et que la sortie se déroulait normalement. Et peu à peu ces sortes de caprices s'espacèrent. Avec moi du moins, non avec Madeleine, Pierre ou Jean-François qui n'étaient pas dans le secret, auxquels il me semblait que je ne pouvais même pas expliquer ces choses. Ainsi elle me transformait, elle m'apprenait des rapports nouveaux qui ne jouaient qu'avec elle et que rien n'a remplacés.

Mais à mesure que se perfectionnait notre contact et que je devenais avec elle celle qu'elle paraissait attendre – il vaudrait mieux dire : celle qui se trouvait suscitée par toute sa manière d'être – je me sentais plus proche d'elle, et, à ma manière à moi d'être humain, je me mettais à imaginer d'elle mille autres mouvements humains plus

déliçats. Tout en sachant bien que c'était non pas tout à fait faux, non pas absurde, mais à *côté*. Et de nouveau j'avais à me défendre contre mes intentions. Mais je résolu de ne me défendre qu'à moitié car cette subtilité nouvelle était le fruit d'un progrès entre nous. Sous peine de me paralyser je ne pouvais pas me refuser toute pensée, il fallait bien que je continue à fonctionner à ma façon. L'essentiel était de ne pas en venir à fausser sa conduite à elle par des jugements trop grossiers et de ne pas me laisser emprisonner par mes nouveaux jugements plus fins, d'être toujours prête à en changer, de les laisser se jouer entre deux eaux sans leur attacher trop d'importance. C'était mon régime à moi.

Sans cesse toute une écume d'explications humaines s'enroulait autour de nous et nous embrouillait. C'était chaque jour un peu plus compliqué, un peu plus touffu entre nous, mais nous nous en accommodions. Et plus je me pliais à elle, et plus en même temps je continuais à l'humaniser en imagination, et plus nous nous compliquions l'une l'autre, plus je m'attachais, je suppose.

Me plier à elle, laisser suinter en moi son humeur, ce n'était pas me rendre semblable à elle. Les moments où, sans doute, je lui ressemblais, c'était quand je sursautais à ses cris, quand la colère me brûlait les yeux de ne pouvoir la faire taire, ou encore (mais déjà moins) quand je jouais avec elle en tirant sur le bâton qu'elle tenait entre ses dents, ou sur sa laisse après laquelle elle sautait. Alors elle grondait et piétinait avec délices : « Aaaah ». Je lui répondais « Aaaah ». Nous nous rapprochions – en nous opposant – dans la violence du jeu (encore que moi je ne pusse pas rager de joie ni jouer avec ma rage comme elle) et surtout dans la colère : alors je me laissais aller comme elle et c'est alors que je devenais animale. Alors aussi je perdais de mon pouvoir sur elle. Mais quand je me retenais, soit de m'emporter contre elle, soit aussi de me l'expliquer, pour me rendre plus sensible à elle, je ne lui ressemblais plus du tout. J'adoptais une conduite en apparence déshumanisée, faite de distraction et d'accueil, mais pas du tout animale ; la seule possible avec un être privé de langage : reconnaître son humeur en silence, en plein détachement, afin de l'adoucir, de la faire fondre et d'en triompher pour deux. Elle, quand elle ressentait mes humeurs dangereuses, colère ou inquiétude, instantanément, irrésistiblement, elle les reproduisait à l'envers : elle s'exaspérait, elle s'aplatissait de peur, elle perdait la tête.

Je n'aime pas leur façon à tous et à toutes de raconter les histoires de leurs bêtes. Neuf fois sur dix ça consiste à commenter drôlement avec des mots ce qui se passe dans un intérieur inimaginable, ce qu'exprime un regard qui n'a jamais été, ne sera jamais soutenu de mots. Et ce qui se passe, pour eux, ce sont des sentiments d'homme

chez quelqu'un qui n'est pas un homme et qui se prendrait pour un homme : toute la drôlerie est là. Pas un homme ? Quoi donc alors ? Sentir comme un homme et se prendre pour un homme quelle différence avec être un homme ? Homme – pas homme – homme, l'écrivain animalier n'arrête pas de monter et descendre ces arpeges. Le plus fort est que ça fait ressemblant. D'une certaine manière, ça colle. Et dans la vie ça tombe assez régulièrement juste. Parce qu'il est certain qu'un homme est aussi une bête, et que la plupart des explications qu'on donne à la conduite des hommes – qu'ils se donnent à eux-mêmes de la meilleure foi du monde – tombent à côté du vrai, comme toutes les histoires de Toby-Chien. L'homme ne peut pas se connaître comme bête puisqu'il est homme en même temps, de fond en comble. Et Freud et Pavlov et toutes les espèces de psychophysiologies modernes lui donnent quelques lueurs, mais ces lueurs s'oublient dès que le livre est refermé ; dès qu'il s'arrête d'y rêver, il retrouve son assurance et il continue de tout expliquer, lui et son chien, comme d'habitude.

Quand Douchka voulait obtenir un biscuit, elle s'asseyait devant moi. Ostensiblement. En langage humain, elle me disait : « Vois comme je suis sage, remercie-moi. » Elle m'adressait une demande mimée destinée non pas à exprimer carrément son désir, mais à me mettre en disposition de la satisfaire. Ça donnait un effet de rouerie irrésistible. Mais son vrai langage, le langage-chien, était sûrement autre chose. D'un côté ce n'était pas du tout un langage : elle se mettait simplement dans la situation d'avoir un biscuit parce qu'être assise devant moi, dans la cuisine, et avoir le biscuit formait un tout. Elle ne s'asseyait pas dans ma chambre, elle ne s'asseyait pas – j'en jurerais – dans la cuisine en mon absence. Mais, les autres circonstances étant données (la cuisine et ma présence), s'asseoir produisait le biscuit. En s'asseyant elle croyait au biscuit, il était comme déjà là. Pourtant c'était bien aussi un langage qu'elle me tenait, car si je tournais le dos elle n'aurait pas le biscuit : il fallait attirer mon attention. Mon regard posé sur elle, accroché par elle, formait un des éléments de ce tout qu'elle collaborait à créer. C'est pourquoi elle s'asseyait, devant moi, et, si je n'avais pas l'air de la remarquer, elle mettait tous ses muscles en mouvement : queue agitée, oreilles frémissantes, échine vibrante : elle soulevait la patte sans bouger de place, sans quitter la pose. De toute sa force muette elle s'adressait à moi.

Il y a ceci encore que les chiens finissent par devenir ce que l'homme attend d'eux, autrement dit ce qu'on croit qu'ils sont, il ne s'agit pas ici de dressage. Et ce que l'homme attend d'eux, ils le perçoivent sur l'homme, à des détails imperceptibles pour l'homme. Et il est vrai enfin que les chiens éprouvent des sentiments forts et confus

qui n'ont rien à voir avec le besoin. Le rire humain leur est désagréable, ils y répondent par un mouvement fuyant de la tête, un assombrissement du regard que nous appelons aussitôt bouderie, ou par des aboiements coléreux. Et tout ce qui déplaît au chien dans son maître, il en viendra peu à peu – par une répétition naturelle – à l'accueillir en ayant l'air de boudier. Et ce sera bien comme s'il boudait.

N'empêche, je n'aime pas les histoires de Toby-Chien. Je ne voudrais pas tomber là-dedans. Je voudrais reproduire ce que je voyais d'elle, tout ce qui m'apparaissait, sans jamais le mêler aux explications et aux inventions que formait en moi la petite mécanique humaine infatigable. Écarter certains mots: elle pensait, elle s'imaginait, *pour*. Tenir les deux systèmes séparés. Dire: elle faisait ceci, elle se montrait ainsi – et moi je pensais ceci, je croyais cela. Je sais déjà que c'est impossible, je ne pourrai pas la décrire sans l'humaniser.

Il y avait ce qu'elle était, que je n'atteignais jamais, que j'étais toujours plus ou moins en train d'interroger, que j'arrivais à frôler et parfois à contrôler à force de patience.

Il y avait ce que je croyais, imaginais, expliquais et fabriquais, sorte de traduction spontanée à mon usage d'une langue inconnue.

Il y avait nos rapports, les habitudes prises ensemble, les efforts de l'une vers l'autre, mes paroles qui arrivaient jusqu'à elle, qui la touchaient, qu'elle comprenait à sa façon et auxquelles elle répondait, mon humeur qu'elle réfléchissait, tout un énorme écheveau bien embrouillé.

Mon intérêt, mon amour pour elle vivaient du va-et-vient permanent d'un inconnu à un faux connu, de ma résistance épisodique (quand j'avais le temps de m'arrêter un peu sérieusement sur elle) à l'humanisation que je sécrétais et dont je l'enveloppais, à cette humanisation dans laquelle je finissais toujours par retomber. Qu'était-elle d'autre que justement cet être si mal compris de moi et que je pratiquais si naturellement, que je prévoyais sans me tromper à l'aide de raisonnements toujours inexacts; ce problème dont je trouvais les réponses sans y penser par de mauvaises solutions.

C'est impossible. Il faut pourtant que je continue.

CHAPITRE V

Le receveur n'en voulait plus ; je n'avais pas encore d'auto, je pris donc l'habitude d'aller à pied déjeuner porte d'Auteuil. En ce temps-là c'était presque tous les jours. J'aurais pu la faire manger chez moi avant de partir comme j'ai fait plus tard. Je me croyais obligée de lui donner de l'exercice, je n'avais peut-être pas envie de me séparer d'elle. Ce n'était pas en tout cas de son fait à elle car dès le début elle accepta mes absences. Évidemment elle n'aimait pas me voir sortir, elle pleurnichait pendant que j'achevais de me préparer ; des fois elle gloussait plus fort, tristement, quand j'avais refermé la porte et tant qu'elle entendait l'ascenseur, tant qu'elle entendait ma présence (faut-il dire tant que j'étais à sa portée ?). Mais dès que j'arrivais en bas, elle se taisait et s'arrangeait de sa solitude. Chez moi elle devait se sentir chez elle, à sa place. Je la trouvais derrière ma porte au retour, en train de s'étirer de son sommeil.

Elle ne pleura vraiment, paraît-il, qu'au lendemain de mon départ pour l'Espagne, quand elle s'éveilla le matin sans me retrouver et qu'elle dut avoir l'impression que c'était fini, que jamais je ne reviendrais. Enfin, ce qui correspond pour nous à jamais : une rupture insupportable de l'habitude, un vide énorme qui vous dégringole dessus et dont on ne peut plus sortir. Les années suivantes il lui arrivait encore de gémir longuement aux heures où elle se trouvait seule dans l'appartement, mais seulement si j'étais en voyage, et bien qu'il y eût toujours quelqu'un de connu pour coucher, faire le ménage, lui donner à manger. Je suppose que, moi disparue avec les valises, elle revivait confusément ces jours et ces nuits d'abandon qui l'avaient marquée. Je dis confusément parce que je n'ai aucune idée de la façon dont elle les revivait, mais il est sûr qu'elle ne pleurerait ainsi que lorsque j'étais hors de Paris.

Donc je l'emmenais, puis la ramenais chaque jour à l'heure du déjeuner. Elle n'avait pas huit semaines ; pour un animal si petit, ce n'était pas mal. Pour moi c'était pénible de l'habituer à la laisse. Presque aussi ennuyeux que de manœuvrer une voiture d'enfant. Elle poussait, à droite, à gauche, droit devant sans que je puisse prévoir, me laissant dans l'alternative, soit de changer chaque fois de main, ce qui était ridicule, exaspérant, et jamais elle ne saurait aller correctement – soit de tenir la laisse très courte ou de la ramener sèchement du côté de la main, et je souffrais de lui couper le souffle, de la fatiguer. Mon allure de marche était perpétuellement rompue, je ne pouvais penser à rien d'autre. Elle, de son côté, faisait ce qu'elle

pouvait sans en avoir l'air. À force de bévues, elle apprenait à ne pas enrouler la laisse autour de mes jambes, à reconnaître les réverbères pour se glisser entre eux et moi au lieu de s'étrangler au bout de sa laisse en se jetant du mauvais côté, à ne pas foncer dans les pieds des gens qui nous croisaient. Elle voulait tout goûter par terre, les épiluchures, les papiers, les flaques d'eau sale ; attraper les oiseaux. Et jouer avec tout, essayer ses dents sur tout. Une fois – elle avait déjà fait des progrès et je pouvais commencer à l'oublier en marchant – elle a sauté sur une dame. Avant que j'aie eu le temps de comprendre, il y avait eu un craquement, le cri de la dame, et le choc sur le pavé de la poignée de bambou du beau parapluie, cassée net. Quinze cents francs de réparation. Je pris une assurance en prévision des dégâts futurs.

Dès qu'elle a su aller droit, je me suis estimée heureuse. Pas eu le courage de fignoler, la patience de l'amener à marcher un peu en arrière de moi. Elle pouvait bien tirer si elle voulait. Elle ne s'en privait pas. J'ai acheté un collier de force pour pouvoir tout de même la maîtriser ; il n'y réussissait qu'à demi, elle durcissait son cou sous les pointes. Mais je ne détestais pas la tenir à bout de bras, en avoir plein les bras. Il y a toujours eu dans sa vigueur quelque chose qui convenait à la mienne, qui donnait à la mienne une occasion de s'exercer en retour. À la fin de la promenade, moins fatiguée que calmée, soulagée de ses nerfs, elle me précédait encore, mais de peu, enfin accordée à mon pas. De toute façon je n'avais pas le goût de la mener impeccablement, de me donner et de donner l'image de mon pouvoir sur elle. J'avais envie au contraire de la voir aller à sa guise, c'est cela qui pouvait m'intéresser. Une après-midi de décembre, assez douce et dégagée, Jacqueline et moi l'avons conduite au Bois. Il avait plu toute la matinée. Elle s'est lancée à fond de train dans les odeurs mouillées, trébuchant, roulant dans les feuilles mortes, affairée comme une taupe, comique de passion comme elle devait toujours le rester un peu. Éperdue d'aise. Elle était faite pour ça, la terre, l'herbe, les cailloux, la furie de la course. « Quel âge a ce chien ? a demandé une dame... Deux mois ! Si vous ne voulez pas la perdre, je vous conseille de rentrer chez vous et de la sécher. » Nous nous sommes regardées, consternées. Je l'ai ramassée, elle avait le ventre trempé. Nous nous sommes précipitées dans l'auto. Je l'ai couchée sur la petite table de la cuisine, près du radiateur, frottée, bouchonnée jusqu'à ce qu'elle fût sèche. Plus je frictionnais, plus elle avait l'air content. Il n'y eut pas de suite mais je n'osai de quelque temps la laisser courir.

Soudain sa couleur vira. Je l'avais depuis un peu plus d'une semaine, et ses oreilles étaient tout juste droites, quand je lui trouvai un matin une tache noire sur les reins ; on aurait dit du charbon, mais il n'entre pas de charbon chez nous. Où avait-elle pu se frotter ? Je l'essuyai, ça résistait. Je la passai à l'alcool, rien à faire, c'était dans le

poil. Fini son gris fin de petit-gris, d'aile de mouette. La tache s'est étendue, ce n'était déjà plus un duvet, mais de vraies soies noires un peu dures. Elle gagnait tout le dos. Pendant ce temps, ventre, poitrail et derrière s'éclaircissaient jusqu'au blanc d'ivoire. Les zones de passage tendaient vers le bis ou se fixaient à un gris plus sombre que le premier. Noire, grise, bise et blanche, à peine un reflet jaune par endroits, ce fut sa robe. De beaux tons froids mais moelleux. Le granit breton fourré de petites algues et de minuscules berniques a de ces teintes. Je pensais aussi au tronc des frênes plaqués de mousse noire, à la houppe pâle des ronces dans les buissons d'hiver, aux roches de montagne tachées de lichen noir et de neige à la fin de mars. Au plus fort de l'été, dans mon appartement elle était un morceau d'Alpe ou de sous-bois d'hiver. Touffue, rude et douce, aux couleurs amorties et profondes. Bientôt il ne lui resta guère de duvet qu'invisible. À l'endroit où se rejoignaient les deux vagues blanches, lisses comme des plumes, qui descendaient des épaules, une arête dessinait l'axe de la poitrine. Et de chaque côté du cou le pelage gonflait doucement. J'aimais souffler dessus.

Sans le balcon je n'aurais pas pu suivre sa croissance. Elle aimait bien s'y tenir pour regarder passer les moineaux et les pigeons. Et quand il n'y avait pas d'oiseaux elle continuait à tout regarder. Je ne sais ce qui pouvait l'intéresser dans ces deux grands blocs de maisons blanches de l'autre côté d'une pelouse et de deux acacias médiocres. Peut-être le petit guignol des silhouettes humaines sur les balcons d'en face ou derrière les vitres. Debout, les pattes de devant appuyées aux barreaux, elle ne se lassait pas de tout examiner. Et à mesure qu'elle grandissait, elle montait d'un barreau. C'était irrésistible de la voir ainsi. Dressée sur ses jambes de derrière, elle prenait tout à coup un air avisé, curieux, compétent, important, qu'elle n'avait pas l'instant d'avant, à quatre pattes. L'air de se prendre pour un être humain. Encore des idées. Elle ne se prenait pour rien du tout : elle voulait voir et manœuvrait en conséquence, tout simplement. Pourtant je ne pouvais pas croire qu'elle ne fût pas un peu fière. Elle devait quand même ressentir une satisfaction particulière à voir les choses de plus haut et à rapprocher sa tête des nôtres. Quand je la promenai plus tard sur le quai de Passy, elle s'appuyait au parapet pour considérer la Seine et les bateaux. Mais c'est à la fenêtre de la cuisine qu'elle allait se montrer le plus drôle, devenue grande : dès que je l'ouvrais, elle s'y accoudait longuement, observait nos voisins américains d'en face et aboyait pour attirer leur attention ; alors ils lui jetaient un bout de viande par-dessus l'étroite cour. Quand la fenêtre était fermée elle suivait leurs ombres sur le carreau dépoli, mais n'aboyait pas.

Quand elle eut atteint toute sa taille, son nez fut au ras de la table de la cuisine. Ça lui suffisait pour surveiller les bouts de pain qui

traînaient près des assiettes : elle n'avait qu'à se soulever un peu pour les happer, la tête de côté, le museau sur la toile cirée. Il m'est arrivé de m'accroupir, les yeux à peine au-dessus du niveau de la table, pour voir comment elle voyait les choses – plus du tout en surface, mais comme soulevées. Mais ça, je l'avais déjà fait quand Jean-François était petit.

Dans la maison, elle devenait une calamité. Je ne savais jamais ce qui m'attendait en rentrant. Je retrouvais déchiquetés dans le couloir des livres enlevés au rayon inférieur de l'étagère et je lui en voulais furieusement. Des objets sur lesquels on comptait pour longtemps encore exigèrent tout à coup d'être renouvelés avant l'heure. Jean-François réclamait d'autres chaussettes, un autre tricot. L'appartement devenait un tonneau des Danaïdes. Je lui sacrifiai une paire de pantoufles qui pouvait encore servir. Elle l'apprécia beaucoup et en fit son jouet de fond, la traîna partout. La secouait, tirait dessus comme un lionceau sur un quartier de viande, mais il arrivait toujours un moment où, excédée de cet objet rompu, veule et trop connu, elle partait en quête de neuf. Il fallait tout enfermer, tout mettre hors de sa portée, et sans cesse *y penser*. Je ne pouvais plus vivre machinalement comme j'avais toujours fait, en pensant à autre chose qu'à ce que je tenais entre les mains, et c'était pour moi une contrainte affreuse. Elle était pire qu'un enfant. La petite corbeille à papiers de la salle de bains dut être accrochée au mur : elle allait y chercher les bouts de coton sale et j'avais peur de la retrouver étouffée. Je lui apportais de gros os de bœuf pour distraire ses gencives agacées par la poussée des crocs. Elle les rongait des heures entières, puis s'interrompait tout à coup pour essayer la résistance d'une autre matière : le bois d'un fauteuil, la laine tissée main de mon joli coussin grec.

De plus en plus gloutonne, elle avalait tout ce que je lui présentais à manger, des choses déplaisantes recommandées pour sa santé : morceaux de rate que je découpais aux ciseaux avec dégoût, porridge arrosé d'huile de foie de morue.

Je lui trouvai un drôle d'air un jour en rentrant : la démarche ralentie et quelque chose comme de la perplexité dans le regard. À première vue tout paraissait en ordre, mais je finis par aviser dans un coin de la cuisine quelques morceaux de papier criblés de petits trous. Des papiers ni écrits, ni imprimés, il n'y avait pas lieu de s'émouvoir. Ce n'est qu'en les ramassant que je fus alertée : aucun doute, des papiers alimentaires. Où donc ? C'est alors que j'aperçus béante la porte du garde-manger encastré sous la fenêtre : elle avait dévoré tous les fromages achetés le matin même au marché. Il y a toujours plusieurs sortes de fromages à la maison, Jean-François dit que c'est ma manière de varier la cuisine. C'était son premier larcin grave, elle était chez nous depuis quelques jours à peine, elle n'avait pas encore

pris sa figure de coupable ; pourtant dans ce regard et ces mouvements incertains, il y avait bien l'appréhension d'une faute : c'est-à-dire d'un acte un peu spécial dont elle se savait l'auteur, dont j'allais avoir, moi, à juger, et auquel elle prévoyait d'insolites conséquences.

Une autre fois ce fut le sac de sucre en poudre qu'elle dut saisir à pleine gueule dans le buffet. De nouveau il ne restait que le papier – et des plaques de sirop sur le carrelage, qui collaient aux semelles.

En partant je vérifiais tout. Qu'est-ce que je peux oublier ? On ne savait jamais à cette époque où s'arrêterait sa rage de manger et de jouer. Dans le couloir, lorsque je circulais le matin, encore endormie, elle se précipitait sur mes pieds nus pour accrocher ma pantoufle, un peu plus tard elle tirait sur mon bas. Ses petits crocs étaient comme des aiguilles. Elle s'acharnait. Je la chassais d'une tape, elle reculait en grondant, se hérissait et repartait à l'attaque, furieuse, heureuse, tout mêlé. Je commençai à trouver qu'elle n'était drôle qu'en apparence. Ça n'irait pas tout seul la vie avec elle.

Le jour où, passant le long d'un enfant de trois ans aux bras nus, je n'eus que le temps de tirer sur sa laisse – et j'entendis le claquement à vide de ses mâchoires – je m'inquiétai sérieusement. Est-ce que cette férocité n'allait pas devenir irrépressible ? Si elle grognait déjà sous une taloche, que serait-ce quand elle serait en possession de toute sa force ? Elle *pouvait* mordre, ça la travaillait comme l'envie de courir, elle était faite pour ça. Comment saurais-je m'y prendre avec une bête féroce ? Est-ce qu'elle finirait pas mutiler un gosse, par me trouer la main ? Est-ce qu'il faudrait un jour l'abattre ? Dès qu'un enfant apparaissait à l'horizon, je lui prodiguais les avertissements : « Attention Douchka, tu vas être sage. Tiens-toi tranquille. » Elle comprit très, très vite. À mesure que nous nous rapprochions, il me semblait que c'était mon attention concentrée sur elle, plus encore que la laisse tenue court, qui la refrénait. Elle tournait la tête vers moi pour voir si je continuais à la surveiller et je la sentais toute tendue quand nous arrivions à la hauteur du gibier. Au bout de quelque temps je n'avais plus à parler. Seulement à tirer à petits coups sur la laisse : elle croisait ou dépassait l'enfant, l'échine un peu basse, d'un air cafard. Plus tard encore elle parut ne pas les voir. Mais je n'osai jamais la quitter de l'œil.

J'eus toujours peur d'eux. Ceux qui venaient à la maison la jetaient dans des crises de jalousie furieuse. Il fallait l'enfermer à la cuisine où elle aboyait jusqu'au départ des visiteurs. Devant les inconnus, ceux que nous rencontrions dans la rue, je devinais en elle une convoitise qui n'attendait que l'occasion. Elle avait vite découvert qu'elle pouvait les terrifier. C'était une tentation irrésistible. Pour le chien un peu sauvage, la peur de l'autre doit être aussi délicieuse que les palpitations de la souris sous la patte du chat. Une force lancée qui

sent la faiblesse se débattre à l'avance, qui goûte déjà son triomphe. Elle flairait la peur comme une piste et les adultes même ne pouvaient la tromper. Ils avaient beau rester tranquilles et lui parler d'un ton bravache ou protecteur, ils ne trompaient que moi (de moins en moins, elle m'a appris à déceler la peur cachée.) Elle s'enchantait de les harceler d'aboiements – et s'en contentait. Avec les enfants, elle risquait d'aller jusqu'au bout, surtout lorsqu'ils la provoquaient. Comment en aurais-je douté : moi aussi il m'arrivait bien, tout en tirant sur sa laisse à pleines mains, de brûler d'envie de tout lâcher, de la lancer sur le petit garçon haïssable et grotesque qui nous croisait en faisant « oua-oua ». Aussi agressif qu'elle à sa façon, satisfait de lui. Plus bête. Comme j'étais contente quand elle se mettait à lui aboyer à la figure, lui à fuir et à crier ! Comme j'en profitais pour me moquer de lui tout haut ! Alors ? Qu'est-ce que je pouvais attendre d'elle ? Je comprenais même son envie des petits bras nus, des petites jambes rondes.

Non, la Douce que m'avait donnée Jacques ne serait pas de tout repos. Mais je compris bien vite que je ne risquais rien. Bientôt elle accepta mes claques sans gronder, elle se laissa prendre par ma main un os dans la gueule. Elle ne pourrait pas me mordre, jamais. Dans ce bloc de turbulence et d'appétit qui me bousculait dans le couloir, dans l'ascenseur, entre les portes, qui me sautait après, griffait et salissait mes vêtements sans égards, qui tirait tout le temps sur ma patience, dans ce tourbillon d'égoïsme, il y avait l'amour de moi, une dépendance aveugle et une espèce de crainte, comme la crainte d'ébranler ces rapports, d'être projetée en dehors, rejetée. Elle ne pouvait pas aller contre. Crainte, pas peur. Elle n'a jamais eu vraiment peur de moi : ou je n'ai pas su m'y prendre, ou c'était que je suis une femme. De Jean-François, oui, elle finit par avoir peur quand il fut devenu grand, qu'il eut oublié sa jalousie d'elle et que, tout à coup, il lui fit entendre un ton nouveau, tout en lui faisant sentir sa force. Il la brandissait comme un petit chat, l'immobilisait. Alors il se fit obéir mieux que moi. C'est alors qu'elle cessa, elle aussi, d'être jalouse quand il m'embrassait. Nous devions former, lui et moi, un assez bon ersatz de couple parental. Elle m'aimait, moi, d'abord, et me redoutait un peu. Lui, elle le redoutait, se pliait à ses ordres – et l'aimait en second. Moins que moi puisque, perdant la tête et oubliant sa peur, il lui arriva de le mordre. Avec moi elle ne faisait que semblant. Elle a toujours joué de ses dents comme elle voulait. Quand je lui ai acheté une tête de chat en caoutchouc qui couinait sous la pression, elle l'a traitée avec une délicatesse ravissante. Un drôle de jouet, inventé par les Japonais, paraît-il. D'une naïveté bien humaine, et d'un sadisme roublard : imaginé pour amuser la haine des chiens contre les chats. Mais il faudrait que le chien sache reconnaître un chat en cette boule

élastique et gémissante, rouge vif, jaune ou verte. Les yeux peints, les moustaches peintes, les petites oreilles pointues ne sont moustaches, yeux et oreilles de chat que pour les hommes. En somme, un jouet de chien fait pour donner des idées drôles aux hommes. Pour Douchka, que la vue d'un chat rendait folle, cette tête de chat ne ressemblait sûrement à rien, n'évoquait rien d'autre qu'elle-même. Pas un simple objet à maltraiter toutefois, comme les pantoufles ou les morceaux de bois qu'elle ramassait à la campagne, car il éveillait des choses au fond d'elle-même par ses gémissements. Elle s'y est attachée, elle le léchait à petits coups de langue, le mordillait de manière à le faire tout juste soupirer (alors que le chien de Jacqueline nous cassait les oreilles avec le sien). Une présence. Et je ne crois pas que ces cris légers qu'elle obtenait aient jamais résonné en plaintes à ses oreilles. Plutôt comme des réponses à ses caresses, des signes de vie. Ce chat était un peu son petit. Un à peu près à tripoter et à choyer. Il lui avait appris à jouer à la poupée.

CHAPITRE VI

À présent nous étions faits à elle, elle s'était taillé une place en plein milieu de nous et de notre espace étroit, encombré, en désordre. Avec entêtement elle se rappelait à notre attention de distraits solitaires et souvent taciturnes – ou alors qui n'en finissent pas de discuter – qui ne se disent pas bonjour le matin, ne pensent pas à s'embrasser le soir, lisant quelquefois à table, s'enfermant chacun dans sa pièce en rentrant. Elle nous saluait toujours, elle, nous sautait après, courait à la porte dès que l'ascenseur dépassait le palier du cinquième, circulait de la chambre de Jean-François à mon bureau, assurait entre nous une bruyante communication. Descendre Douchka trois fois par jour, faire chauffer sa soupe deux fois, prendre sa viande et ses légumes au marché, faire un détour pour aller acheter son riz – du riz à poules – tout cela était entré dans ma vie. Aussi ennuyeux que de se brosser les dents. Aussi indiscutable. Nous étions devenus trois.

Elle a commencé par avoir des choses à elle : le petit plat d'émail jaune que j'avais acheté pour la faire manger, les pantoufles sacrifiées, un vieux peigne, une vieille brosse, une balle ; plus tard la tête de chat baptisé « chacha » par Jean-François.

Son moment préféré était l'heure de nos repas. Non des siens. Les siens, c'était la pâtée uniforme sur laquelle elle se jetait et qui avait déjà disparu. Nos repas à nous, si peu variés qu'ils fussent, s'épalaient dans le temps, se détaillaient en petites surprises attendues – jamais sûres. C'étaient, avec la promenade, les moments aventureux de sa journée. Elle se tenait entre nous, toujours à l'affût : du gras de côtelettes, d'une pomme de terre, d'une croûte de fromage, d'une assiette à lécher. Nous lui avons vite fait passer l'habitude de rafler le pain de Jean-François ou mes biscottes pendant que nous mangions. Elle attendait que nous ayons fini. Si j'avais su, pendant qu'elle était en pleine période de dressage, j'aurais tout obtenu d'elle à ces heures. Je savais un peu, mais même à table je n'avais jamais le temps. Pour apprendre quelque chose à un chien, serait-ce en trois minutes, il faut se tenir aussi tranquille que si on avait la vie devant soi. Le travail va vite alors. Mais avec elle j'étais avare même des secondes. Je me croyais dévalisée du temps que je lui consacrais. On peut penser que ce n'aurait pas été mauvais pour moi, pour nous, de lui en laisser prendre un peu. Je n'en suis pas sûre, je ne vois même pas comment c'eût été possible, avec, par-dessus le marché, ces coups de téléphone qui transforment nos repas en points de suspension. Et puis, je n'ai compris que trop tard que ça ne lui déplaisait pas d'être dressée : ça

aurait nourri son activité, meublé son existence, prolongé et encore aiguisé son intérêt aux choses. Un chien dressé intelligemment est ferme et plein comme une statue de bronze. On aurait dit que la violence de ses désirs aspirait à se couler dans des gestes bien réglés. Je n'ai pas su l'aider à donner sa mesure.

Tout ça, sans doute, par dégoût de voir traiter les hommes et les enfants comme des chiens. Ou par peur d'y prendre goût ? Alors, même un chien on n'ose plus le traiter en chien. Je la traitais en espèce d'être humain. J'aurais pu m'aviser que traiter un chien en chien n'est pas du tout la même chose que traiter un homme en chien (ce qui est d'ailleurs le traiter comme on ne traiterait pas un chien, et donc une façon encore de le traiter en homme). Mais c'est encore plus compliqué. Est-il seulement possible de traiter un chien en chien puisqu'on ne sait pas ce qu'est un chien ? On le dresse selon l'idée qu'on se fait du chien. Il faut toujours en revenir au point de départ. Ce n'est pas comme une puce ou une souris blanche desquelles il ne s'agit d'obtenir qu'un certain maximum de possibilités animales bien définies, et, somme toute, très limitées. Même pas comme un cheval. On dresse un cheval à être monté. On dresse aussi un chien de berger à garder les moutons. On n'a pas besoin de se demander ce qu'ils sont. Seulement ce qu'ils peuvent. Il peut demeurer un noyau obscur de complicité, d'amitié entre le cavalier ou le berger et sa bête, cela vient par surcroît, c'est le bonheur qui s'installe entre eux, au fond de leurs simples rapports. Mais avoir un chien pour rien, même pas pour être gardé par lui, c'est le bordel des sentiments. Si c'était à recommencer, je ne saurais pas beaucoup mieux.

Enfin, trois ou quatre injonctions suffirent à l'amener à s'asseoir quand je prenais la boîte de biscuits. Ensuite, il suffisait de regarder la boîte et de la regarder, elle : elle s'asseyait superbement, prête à sauter. Ensuite elle a essayé de nous rouler, faisant mine de s'asseoir mais s'accroupissant à peine, le derrière à distance du sol : « Mieux que ça, Douchka. » Elle posait son derrière. Je dis nous rouler, qu'était-ce au juste ? La paresse bien sûr, une tentative pour avoir son biscuit à meilleur compte : c'est dur de s'asseoir quand on est au bord d'un saut, quand on sent déjà le biscuit au bout de son saut. C'était une lutte contre le dressage, dressage qu'elle aimait malgré tout. Mais tant pis pour nous si nous le rations, son dressage, si nous manquions de fermeté, ça ne pouvait pas la concerner. Elle était elle, à nous de savoir ce que nous voulions être, et de tenir bon. Pourtant elle devait bien savoir qu'elle ne s'asseyait pas vraiment, qu'elle faisait comme si, qu'elle n'allait pas jusqu'au bout, que nous ne nous en apercevions peut-être pas. Avec moi qui n'y regardais pas toujours de près, elle a continué de risquer le coup. Avec Jean-François, elle a fini par ne plus oser.

À je ne sais quel signe imperceptible pour moi, elle avait appris à deviner si le morceau de viande ou de pomme de terre que je découpais dans mon assiette allait être pour elle, et elle s'asseyait pour le recevoir. À deviner, quand je me préparais à sortir, si j'allais l'emmener. Ce coup-là je compris : c'est à l'instant où je prenais mon bâton de rouge dans mon sac ou mes filets à provisions dans la cuisine qu'elle était sûre de rester au logis. Mais elle ne pleurait qu'au bâton de rouge, il annonçait une solitude d'une durée imprévisible. Le sac à provisions, au contraire, me ramènerait bientôt, il reviendrait gonflé de choses désirables qu'elle me regarderait ranger ; il y aurait un sucre, un biscuit ou une tranche d'orange à la clef, nous passerions un moment ensemble, je lui parlerais.

À mon retour de Cortina, je la retrouvai avec une croûte sur le museau, à mi-chemin de l'œil et de la narine ; c'était la boxer de Pierre, Caroline, qui, folle de jalousie de la voir en possession de mon neveu qu'elle aimait bien, lui avait sauté au museau avant qu'on ait eu le temps de les séparer. La cicatrice – un trait noir oblique de deux centimètres qui ne devait jamais s'effacer – lui donna sa figure personnelle et définitive. Elle avait l'air de porter la trace d'une rixe d'étudiants. Jacqueline l'appela Doudou-la-balafrée. Elle ne montrait pourtant à cette époque aucune méchanceté envers les autres bêtes et n'en voulait qu'aux enfants. Pour le reste, elle courait vers tout ce qui bougeait. Elle aurait sans doute mis à mal les pigeons et les moineaux si elle avait pu les saisir, mais c'était l'envie de jouer avec du vivant qui la poussait, pas de dévorer ou de tuer. Quand elle tirait sur sa laisse ou se dressait contre l'appui d'une fenêtre pour rejoindre un chat qui l'intéressait, elle paraissait stupéfaite de voir l'autre lui cracher à la figure. Mais lorsque je la ramenai de ses vacances concentrationnaires, je trouvai la haine des chats enracinée en elle. Au sortir de quels drames, je ne pouvais le savoir ni même l'imaginer. J'ai toujours regretté de n'avoir pas assisté à ce tournant de son expérience. Depuis lors, elle a pourchassé les chats du plus loin qu'elle les apercevait ; elle ne tolérait plus leur présence dans le champ de sa vision. Aux Combes, elle s'est installée un jour au pied de l'arbre où elle avait contraint un chat à se réfugier. De temps en temps elle sautait le long du tronc dans l'espoir d'atteindre la fourche, retombait et reprenait sa faction immobile. On ne peut pas dire qu'elle avait *décidé d'attendre* que le chat redescendît. Elle se sentait plutôt rivée à lui – si proche et insaisissable – dans l'incapacité d'abandonner la partie tant qu'elle le tiendrait ainsi sous son regard et presque à sa portée. Toute son attention ensorcelée.

Avec certains chiens elle devint peu à peu hargneuse, mais je n'ai jamais pu découvrir ce qui la hérissait en eux, pourquoi elle acceptait les avances d'un chien paysan vieillissant et épais, alors qu'elle

repoussait, les crocs en avant, avec une affreuse grimace de ses babines écartées, de son museau froncé, un alerte mâle de sa race. D'une façon générale, elle avait l'air de jouer la féminité sans en être jamais tout à fait la proie. Elle provoquait, fuyait pour mieux se laisser rattraper, se roulait par terre avec des petits cris, mais tout ça vif et gai. Elle ne se laissait pas submerger. Une féminité de vierge vivace. Elle ne se jetait d'ailleurs pas sur les chiennes, ne paraissait pas leur en vouloir particulièrement.

Au mois de février, Jean-François eut une crise d'appendicite et resta couché à la maison car on ne devait l'opérer que plus tard. Le seul bénéfice qu'il espéra un moment tirer de cette maladie était de la voir s'allonger au pied de son lit pour s'y laisser mourir de faim. Il dut y renoncer, elle ne perdit pas un coup de dent, ne manifesta ni anxiété, ni affliction, ni même cette horreur de la maladie qui s'empare de certains chiens, comme la peur de l'orage. Peut-être n'était-ce pas un mal assez grave. Je me souviens d'un début d'après-midi de dimanche humide et gris où j'aurais voulu rester terrée dans ma chambre avec des livres et où je m'imposai d'aller marcher un peu parce qu'elle n'avait pas pris beaucoup d'exercice cette semaine-là. C'est la première fois que je l'ai menée sur l'île des Cygnes. Mais nous n'avons pas pu aller jusqu'au bout : la Seine était si haute depuis deux jours que l'île ne formait plus qu'une chaussée à ras de l'eau, submergée en partie. Déjà les caves des bords de Seine s'inondaient. Alertés par les journaux et les communiqués de la radio, les gens étaient venus voir ça. Leur procession noire s'étirait au milieu du fleuve élargi qui emplissait ses berges et battait les tas de briques et de charbon, les grues et les péniches immobilisées. Douchka trotta joyeusement, s'élançait de droite et de gauche, et je la sentais lourde comme un boulet au bout de sa laisse, dans cette Westphalie pâle et populeuse aux eaux café au lait où elle m'avait traînée. Je ne lui en voulais pas, je n'étais pas irritée, mais je me sentais rivée à elle par une longue chaîne de minutes perdues, et si j'arrivais à l'oublier, c'était pour retrouver la pensée de Jean-François dans son lit et de l'opération en perspective. Le reste m'échappait, tout se refermait sur moi. J'étais bouclée.

Un peu plus tard c'est elle qui fut malade, elle refusa sa soupe, événement sans précédent, et répandit une diarrhée rose et mousseuse. Elle avait attrapé le typhus des chiens. Je la conduisis pour la deuxième fois chez le vétérinaire, la première avait été pour la faire piquer contre la maladie. Elle reconnut l'endroit et se mit à trembler ; on lui fit d'autres piqûres et le vétérinaire ordonna une diète absolue pendant quarante-huit heures. Ce fut affreux de manger devant elle ces deux jours, car elle allait mieux dès le lendemain, elle avait retrouvé l'appétit, s'asseyait ostensiblement entre nous en jappant et

ne recevait aucune récompense de sa sagesse. Et je ne pouvais rien lui expliquer. Je n'ai jamais autant souffert de l'impossibilité de communiquer avec elle par la parole. J'avais connu la même impuissance avec Jean-François quand il était tout petit. Moins pénible pourtant car un bébé de quelques mois paraît manifestement en deçà de toute expérience organisée : l'impuissance vient de lui ; c'est lui qui ne peut pas comprendre. Tandis qu'un jeune chien éveillé, dégourdi, presque adulte déjà, il semble qu'il *pourrait* comprendre si on savait l'atteindre.

J'appris à lui faire absorber des médicaments, c'était toute une affaire. Elle avait mâchonné et avalé la première pilule par habitude comme tout ce qui entrait dans sa bouche, mais à la deuxième elle fuyait déjà sous la table. Il fallait l'y chercher, la ramener d'une main, l'autre serrant la pilule. Alors elle baissait la tête et dérobaît son museau ; il fallait la tenir par le museau – d'une main toujours – en appuyant sur la commissure des lèvres pour l'obliger à desserrer les dents ; enfoncer de l'autre main le comprimé le plus loin possible ; refermer enfin le museau et le maintenir bien fort pour l'obliger à avaler. Sans cette précaution, elle crachait la pilule, la considérait, la léchait un peu, puis l'abandonnait, et tout était à recommencer. Au bout de quelque temps, elle a trouvé moyen de me rouler : quand je lui avais enfoncé la pilule dans la gorge, elle arrivait à la faire remonter et à la glisser entre mâchoire et babine pour aller la recracher un instant plus tard dans un coin dès que j'avais le dos tourné. J'étais toujours enchantée par ses ruses.

J'avais beaucoup de travail cette année-là. Comme je manquais d'argent il m'avait fallu accepter des traductions, des besognes qui m'obligeaient à relire des livres entiers et à rédiger des études à jour fixe. Il ne me restait plus de répit dans la journée, le soir je ne dételais pas. Jean-François et elle n'aimaient pas me voir sans cesse à ma table, et sans cesse être ignorés ou repoussés. Ils se rabattaient l'un sur l'autre. C'était une distraction de choix et un moyen plus sûr encore d'attirer mon attention. Jean-François avait découvert qu'il pouvait l'exaspérer en lâchant sur elle ses petites autos mécaniques, ou en la fascinant avec des objets pointus et brillants ; ou simplement en lui faisant les cornes ou kss-kss. Des autos elle avait un peu peur, comme de l'aspirateur, comme de tout ce qui produisait des cliquetis ou des ronflements ininterrompus. Je pense qu'elle avait peur aussi des mimiques de provocation : elle voyait bien qu'elles s'adressaient à elle et la visaient, elle y percevait une obscure menace, d'autant plus affolante qu'elle ne pouvait pas la comprendre, mais sans doute aussi une véritable agression morale comme dans le rire. Elle se sentait bravée et bafouée et perdait la tête. C'étaient des aboiements, des glapissements et des cavalcades par toute la maison. Je suis

accoutumée à travailler dans le bruit, mais la marge supportable était toujours dépassée si largement que je ne pouvais pas espérer m'accoutumer un jour à cet excès. Le silence imaginaire dont je m'enveloppe éclatait, je me sentais exposée de toutes parts. Alors la rage m'aveuglait, je me mettais à crier plus fort que tout le monde et j'obtenais un moment de paix. Mais Jean-François finissait toujours par recommencer. Ces crises à trois le vengeaient de moi. Il aimait fracasser mon silence, franchir d'un bond la distance où je le tenais en travaillant. C'est peut-être une angoisse à la longue insoutenable qu'il fracassait. Je m'aperçois que j'en sais plutôt moins sur lui là-dessus que sur elle. Car pour elle c'étaient d'extraordinaires parties de plaisir auxquelles elle se donnait tout entière. La fureur faisait partie du plaisir du jeu. La mienne aussi, qu'elle sentait dirigée au premier chef contre son persécuteur. Quand j'avais renvoyé pour un temps Jean-François dans sa chambre, c'est elle qui retournait l'appeler en reniflant obstinément sous sa porte. « Tu vois, elle me cherche, moi je n'ai rien fait. » Je la traitais alors de masochiste et lui de sadique, ce qui ne faisait pas progresser la question.

Elle en vint à inventer des raffinements. Dès que Jean-François commençait à la taquiner ou même dès qu'il passait à sa portée sans intention particulière, elle se mettait à pousser des cris lamentables et suraigus, pour provoquer mon intervention. C'était à lui d'être furieux. Elle le cafardait.

C'est ainsi sans doute qu'elle prit l'habitude de se joindre au concert des adultes dès qu'ils élevaient la voix contre un enfant. Il semble bien que ce n'était pas à lui seul le ton des voix qui déclenchait son agitation : jamais elle n'intervenait dans une dispute entre Jacqueline et moi. Il fallait que jouât aussi un certain rapport d'inférieur à supérieur. C'est ainsi qu'elle sauta un jour sur Pascal, qui avait alors douze ans, et le mordit un peu à la poitrine, quoiqu'elle l'aimât bien. Après quoi Henriette et moi n'avons plus osé le gronder devant elle. Peut-être aurait-elle fini par m'éduquer, par me contraindre à rabattre une certaine fureur de riposte dont je n'ai jamais su (ou voulu) me défaire. En tout cas, ces expéditions punitives auxquelles elle se livrait ne pouvaient avoir leur origine dans « l'instinct » du chien de garde qui la faisait gronder et se hérissier dès que se dessinait une menace. Les enfants n'étaient pas dangereux, elle le savait, et jamais elle n'en eut peur. Ça relevait plutôt de l'instinct du chien de berger : pourchasser, harceler, terroriser la bête que le maître prend à partie. Le chien de S.S. n'était pas loin. Pourtant il y avait autre chose dans ces atroces parties de plaisir avec Jean-François : tout cela était aussi et avant tout un jeu qui s'était construit et enjolivé peu à peu, qui avait son évolution et ses traditions propres comme tous les jeux qu'on invente : il commençait par une persécution contre elle,

une persécution-jeu, au cours de laquelle elle était perpétuellement retenue par l'interdiction de le mordre – de *nous* mordre – implantée en elle. Un jeu excessif qui avait sa dure règle, où elle ne pouvait faire bois de tout. Il s'achevait par son triomphe quand intervenait en ma personne le défenseur. Lorsqu'elle entendait gronder un enfant, elle croyait probablement reconnaître une variante du jeu. On peut entrer dans un jeu à n'importe quel moment : dans ce dernier cas il n'y avait pas de persécution préalable, elle sautait tout de suite dans la deuxième partie. Je n'ai pas dit que ces jeux fussent bons pour ses nerfs, ni pour ceux de personne.

Mes rapports avec Jean-François traversaient une passe difficile et, contrairement à ce que j'avais escompté, l'existence de Douchka paraissait aggraver les choses. Si j'avais été seule, je n'aurais peut-être pas résisté non plus à la prendre des mains de Jacques, mais toujours est-il que c'est la pensée de Jean-François qui m'avait délestée de mes dernières hésitations le premier soir où je l'avais vue. Je m'étais persuadée qu'un chien peut rendre heureux un enfant unique. Or il refusait d'être heureux par elle et s'ingéniait à la faire servir à notre malheur commun. On eût dit qu'il avait résolu de récuser tous mes efforts. Jamais je ne pourrais me reposer sur l'idée que je l'avais, ne fût-ce qu'une fois, comblé. Tout était toujours retourné contre moi. Et comme je ne pouvais décider s'il était jaloux d'elle, ou s'il prenait sur elle sa revanche d'avoir à rester quelque temps encore un enfant, ou s'il était seulement obstiné à ne se laisser corrompre par aucune de mes tentatives, je ne savais quelle conduite adopter. D'une façon générale, le point de vue de Jean-François était que je l'avais voué à la solitude et que sa vie se trouvait gâchée d'avance parce qu'il était le fils de parents divorcés.

Donc il la taquinait indéfiniment, et, pour le reste, m'en laissait toute la charge. Parfois cependant, à des moments toujours imprévisibles, il acceptait de la descendre, restait une heure dehors avec elle, lui apprenait à le suivre et à ne pas traverser sans son ordre. C'est lui qui a osé le premier la lâcher dans les rues, le soir d'abord, quand Passy est presque désert et que les enfants sont couchés. Dès le début elle a suivi. Pour elle, c'étaient des promenades passionnantes. Naturellement elle s'offrait de temps à autre un caprice, quittait par exemple le trottoir, ou s'immobilisait à trente mètres, refusait de répondre aux appels et faisait mine de filer plus loin s'il essayait de courir vers elle. Et les choses se compliquaient aussi quand un autre chien entraînait en scène. Mais elle finissait toujours par revenir. Le jour où nous avons compris qu'au lieu d'essayer de la rattraper il fallait au contraire lui tourner le dos et avoir l'air de fuir dans la direction opposée, quand nous avons su briser son caprice par la crainte qui lui prenait de nous perdre, c'est nous qui n'avons plus guère eu peur de la

perdre. Mais naturellement aussi ce dressage de sa liberté a été aussi inconscient et distrait que les autres. Jamais donc nous n'avons atteint à une parfaite sécurité, faute d'avoir su planter en elle une fois pour toutes l'impossibilité de faire autrement que de nous obéir. « L'impossibilité de faire autrement » ne gouvernait que ses dents. Elle ne pouvait pas les refermer sur moi. Et je n'avais même pas besoin de parler, je n'avais pas eu à le lui enseigner. C'était le contraire d'un dressage car, ou bien elle l'avait appris toute seule, l'avait extrait de son immense amour pour moi, ou bien je le lui avais appris sans m'en rendre compte, sans savoir seulement ce que je faisais. En promenade, elle a fini par m'attendre assez régulièrement au bord du trottoir quand j'avais pris soin de l'avertir d'avance, mais je demeurais toujours à la merci d'une lubie ou d'un accès de révolte de sa part. Car elle désobéissait à la façon des enfants, tantôt par incapacité de résister à une brusque tentation, tantôt délibérément, en passant outre après avoir pris son temps, et comme pour me braver. Deux ou trois fois elle a été au bord de se faire écraser et j'ai dû essuyer de la part des chauffeurs d'infectes injures dont je ne me suis même pas souciée – alors que je hais les injures – tant j'avais eu peur pour elle.

Un soir d'avril ou au début de mai, Jean-François sortit avec elle. Par contraste avec ce qui allait suivre, le moment où je restai seule m'a laissé un souvenir délicieux. Je ne sais plus à quoi je travaillais, rien de très intéressant il me semble, je corrigeais peut-être des copies. En levant la tête j'apercevais dans la vitre mon reflet auprès de la lampe sur le fond de la nuit et des grands blocs d'immeubles noirs ajourés de lumières légères, tout cela qui vacillait et miroitait. J'ai toujours aimé poser le regard – sans regarder – sur ces épaisseurs d'échos obscurs des glaces de chemins de fer, des fenêtres nocturnes, des puits, avec mon visage en surimpression, flatté par l'ombre ou seulement deviné. Tout à coup on lève la tête et on se pressent devant soi, seul compagnon. C'est imperceptiblement triste, on est confiné là dans un coin du monde, on reçoit un instant la visite de son visage flottant sur ce monde, et nul jamais ne connaîtra cette image-là. Et pourquoi serait-elle connue ? Elle n'intéresse personne d'autre que soi – un instant. Jean-François n'avait fait aucune difficulté pour emmener le chien, je crois même qu'il l'avait proposé ; la vie était en ordre, et comme il serait si simple, si allant de soi, croirait-on, qu'elle se déroule toujours ainsi, selon la pente la plus facile et la plus naturelle. Pourtant ce sont de tels moments qui paraissent des chances, on n'apprend jamais à les provoquer ; vivrait-on mille ans qu'on n'en trouverait pas la recette.

La clef tourna dans la serrure. Jean-François entra dans le bureau et s'abattit de tout son long sur le divan. Je n'avais jamais rien vu de pareil venant de lui. « J'ai perdu Douchka, elle s'est sauvée », dit-il, et

il éclata en sanglots.

Il l'avait lâchée en bas de la maison, comme d'habitude ; elle était partie en avant sur la chaussée et, arrivée au coin, effrayée par une auto qui l'évitait de justesse, elle avait enfilé d'un trait la rue Raynouard sans écouter aucun appel. Il l'avait perdue de vue et il avait eu beau courir, siffler, crier son nom, impossible de la retrouver.

Le chagrin de Jean-François m'étonnait tant qu'il ne laissait presque pas de place à l'inquiétude. Je n'imaginais pas que Douchka pût être perdue. D'une façon ou d'une autre, elle serait de nouveau là tout à l'heure. « Allons-y vite, dis-je, tu m'aideras », plus pour le consoler que parce que je sentais le temps presser. « Pas moi, je ne veux pas, dit-il avec fureur », et il s'est mis à pleurer de plus belle. À nous deux nous aurions cerné les pâtés de maisons, nous aurions pu la rabattre. Tant pis. Je le laissai à plat ventre sur le divan avec son désespoir.

En descendant je croyais la trouver déjà devant la porte. Elle n'y était pas. J'ai remonté jusqu'à la rue Raynouard – déserte – et j'ai pris à gauche, dans la direction qu'il m'avait indiquée. Pas encore anxieuse, trop occupée à scruter la nuit afin de ne pas manquer l'instant où je la verrais surgir. Arrivée au carrefour Boulainvilliers, j'ai hésité devant ce vide. Elle avait disparu par là. De quel côté ? Elle avait eu le temps de revenir, de prendre des voies transversales, de tourner en rond. De découvrir qu'elle ne savait plus où elle était ; je pensai à son désarroi pour la première fois. Elle ne connaissait pas toutes les rues du quartier, il en est de très proches que nous n'empruntons jamais. On dit que les chiens savent se retrouver, mais comment ? Par les odeurs seulement ? Les odeurs du sol ou les odeurs plus lointaines qu'apporte le vent ? Et s'il n'y a pas de vent ? S'ils tombent sur un chemin dont ils ne reconnaissent pas l'odeur ? Je m'étonnais d'avoir attendu l'événement pour me poser ces problèmes : on prend un chien en charge et on ne songe même pas à se renseigner sur ce qui les concerne de près.

Je me lançai dans la rue La Fontaine. Nouvelle hésitation au croisement de la rue Gros. Je pris la rue Gros, pensant que Jean-François avait pu oublier de regarder par là et je me reprochai de ne l'avoir pas questionné davantage. Je remontai la rue Théophile-Gautier jusqu'au point où elle s'incurve vers l'église d'Auteuil, afin de la saisir en enfilade. Même si elle avait pris par là, quel chemin n'avait-elle pas parcouru depuis lors ! Je commençai à interroger tous les passants. Les uns n'avaient rien vu, d'autres oui, en effet ; un chien petit ? ou gros ? ça dépendait des gens. Comment il était, ils ne savaient pas, peut-être bien un chien-loup, maintenant que vous me le dites, et, en moins de cinq minutes on avait vu ce chien à tous les coins de rue avoisinants. Je tournai ces coins, je revins sur mes pas, je

me retrouvai à deux ou trois reprises rue La Fontaine, essoufflée, excédée. C'est là que je revenais malgré tout parce que c'était notre chemin habituel vers le boulevard Exelmans. Il y avait déjà quelque temps que je ne l'emmenais plus déjeuner à Auteuil mais elle avait pu être attirée de ce côté. Et tout de même il me semblait que je n'avais pas de raison d'être là plutôt qu'ailleurs et j'avais sans cesse envie de courir ailleurs puisque partout où j'aboutissais rien ne m'apparaissait. Cela devenait de plus en plus pénible. Je me suis demandé pour la forme si je rêvais – je savais que non – parce que c'est ainsi qu'on erre à la recherche de quelqu'un à travers le vide, entre des façades fermées, et que l'angoisse monte, quand on rêve. Et tout en la cherchant (la nuit on ne distingue d'abord un chien que comme un petit mouvement vif au-dessus du sol, là-bas, de sorte que ce qui me frappait d'abord, du plus loin que je pouvais voir, c'était la fixité des trottoirs) je m'étais mise à penser à elle comme à un chien en train de se perdre. Elle aussi devait errer en ce moment à travers un cauchemar incompréhensible. C'était la première fois qu'elle disparaissait, sa fuite à Louveciennes n'eut lieu que deux ou trois mois plus tard. Quand s'ouvrit devant moi la rue Poussin, lisse, pétrifiée sur toute sa longueur, je renonçai. Lentement je revins sur mes pas en essayant d'imaginer d'abord tout le trajet du retour sans la rencontrer, puis le redoublement de chagrin de Jean-François quand je me présenterais seule devant lui, puis les jours que nous allions vivre sans elle. Ce n'était pas encore imaginable, je n'y croyais pas. Déjà je reprenais ma course à l'idée qu'elle devait m'attendre devant la maison. C'est sur Jean-François que je tombai. « Je vais la chercher, dit-il, Mami a téléphoné, elle est allée jusqu'au boulevard Exelmans. » Il avait mis ses lunettes de soleil pour cacher ses yeux gonflés.

Grâce à elle, j'ai appris sur lui ce soir-là des choses que je n'aurais peut-être jamais sues – et que je n'aurais pas osé supposer sans me soupçonner d'inventer un roman.

Elle ne nous faussa plus jamais compagnie, sauf une fois à la fin, tout à fait à la fin. Louveciennes fut tout autre chose : une échappée pour nous retrouver. Elle a peut-être passé un mauvais moment cette nuit-là, elle aussi. Ce n'est pas sûr. Une fois Jean-François perdu de vue – comme elle était perdue de vue pour lui, elle avait dû foncer vers le seul endroit qu'elle connût devant elle. Là-bas elle avait trouvé la porte ouverte et la concierge en train de prendre le frais, qui avait prévenu ma mère.

Mais peut-être n'avait-elle suivi que sa fantaisie : un désir subit de revoir le boulevard Exelmans et mes parents ; peut-être avait-elle choisi d'y aller avant même de fuir et n'avait-elle pas eu un instant d'angoisse.

Nous étions assez fiers de son équipée, somme toute ; elle n'avait

pas sept mois. Pour Jean-François, c'est la dernière fois que je l'ai vu pleurer. Dès le lendemain il recommençait à la taquiner et ça devait durer longtemps encore.

C'est l'été suivant, le premier été de sa vie, qu'elle connut le chenil durant les quelques jours que je passai à Bergame, puis cette mauvaise ferme d'où je la ramenai délabrée. Pour son premier anniversaire, en octobre, Jean-François lui acheta un gâteau et j'y plantai une bougie.

CHAPITRE VII

À partir de l'année suivante, j'eus quelqu'un pour lui tenir compagnie l'été : Pierre d'abord, puis Anne-Marie. Les représentations de ma pièce m'avaient rapporté de l'argent, je pouvais m'offrir les services d'un secrétaire. Plus tard encore, je me suis débrouillée pour l'emmener. J'avais acheté une auto, la question du transport ne se posait plus (je n'aurais pas supporté l'idée du fourgon de chemin de fer et je ne voyais pas comment j'aurais pu la garder plus d'une heure dans un compartiment), mais seulement celui du lieu où je pourrais l'avoir avec moi. Déjà d'ailleurs je commençais à céder du terrain, à soumettre mes sorties à sa présence. Je n'allais presque plus voir Natacha à Chérence parce qu'il y avait un chat ; je refusais certaines invitations. Chaque refus m'était un peu pénible. C'est à moi-même que je refusais ces plaisirs, comme lorsqu'on renonce à un dîner ou à une soirée au théâtre pour achever un travail, mais chaque refus était unique et distinct, j'évitais de les additionner. Ils passaient dans les frais généraux de ma vie, avec tous les autres pour cause de réunions politiques ou d'articles à écrire. Ainsi je m'escroquais moi-même car les limitations qu'elle m'imposait peu à peu n'avaient pas le même sens que les autres. Quand je me mettais à y songer, je savais bien que je ne les avais pas voulues, que je n'aurais pas dû les accepter.

Aux petites vacances, Jean-François quelquefois la gardait. Et, une ou deux fois, Madeleine, ma nouvelle femme de ménage, est venue coucher à la maison. Tout cela tenait à peu près en équilibre : d'un côté elle m'opprimait un peu pour se faire sa place, de l'autre elle subissait, en bien ou en mal, les changements de notre existence. Ils retentissaient sur la sienne et la modifiaient elle-même sans qu'elle pût rien y comprendre. Elle a dû à l'auto l'incroyable bonheur des voyages ; à la politique – à laquelle je revenais à cette époque – puis à mon retour au lycée après un détachement, de longues heures de solitude. Elle se pliait à tout. Elle attendait – petite vie toute faite de dépendance – elle m'attendait interminablement, aménageant comme elle pouvait l'étroit domaine qui lui était laissé, le passant en revue, apprenant à l'utiliser, inventant. Elle avait trouvé moyen d'ouvrir toutes les portes de l'appartement, dans le sens de la poussée ; ce n'était pas si facile car elles ont des poignées de porcelaine, pas de becs-de-cane. Elle se mettait debout et faisait basculer la poignée d'un léger coup de patte ; on ne l'entendait même pas. Dès lors, en notre absence, elle a abandonné son divan pour celui de Jean-François ou le mien, plus moelleux, pleins de notre odeur. Quand elle eut déchiré mon joli dessus-de-lit en cretonne ancienne, un jour que mon absence

avait sans doute trop duré, je fis faire des clefs pour nos deux portes. Chacun, en sortant, fermait sa chambre à clef. Elle dut être bien surprise de rencontrer une résistance invincible. Mais comme il nous arrivait d'oublier de donner ce tour de clef, elle continua à s'escrimer contre les poignées en notre absence – ça pouvait réussir. Il reste la trace de ses griffes sur la peinture de ma porte.

Elle parvint même à ouvrir de l'intérieur la porte du bureau, beaucoup plus difficile, car il fallait la ramener à soi. C'est ainsi qu'elle a détraqué la poignée de la salle de bains (pas encore réparée) à force de la triturer quand nous l'enfermions. Il fallait bien l'enfermer quand un enfant venait nous voir ou quand une réunion se tenait chez moi. Elle aimait voir des têtes nouvelles, et encore plus des amis. Lorsque Michel venait dîner, Jacques et François, plus tard Daniel, déjeuner, elle hurlait de joie. Elle a fini par reconnaître le jour de Jacques et de François, à cause sans doute de l'ampleur et du soin inaccoutumé de mes préparatifs, ou simplement parce que je sortais à l'avance la cafetière du buffet, ou pour toute autre raison que je n'ai pas su isoler : ces matins-là elle guettait l'ascenseur qui les amènerait, courait de la porte d'entrée à la cuisine, s'excitait comme un enfant. Le soir, si Jean-François était en retard, elle se mettait aussi à le guetter en me voyant l'attendre. En pareil cas, je surveille en passant par la fenêtre du couloir le contrepoids de l'ascenseur. S'il remonte jusqu'à notre étage, c'est que l'ascenseur arrive au rez-de-chaussée. Quelqu'un vient de rentrer et l'a appelé pour monter. Dès qu'elle me voyait jeter un coup d'œil à cette fenêtre, elle courait à la porte.

Nos familiers, en général, l'aimaient bien. Avec les nouveaux, j'étais toujours un peu gênée : elle pouvait leur faire peur ou les agacer ; ils devaient être à tout le moins étonnés de me trouver encombrée de cette calamité vivante. Il fallait les rassurer, leur expliquer ce qu'ils avaient à faire : s'asseoir le plus tôt possible et ne plus s'occuper d'elle. Mais au bout de peu de temps elle en avait assez de nous voir parler, elle prétendait entrer dans le jeu, elle allait chercher son chacha et le montrait au visiteur ou bien elle se mettait à gambader bruyamment, posait les pattes sur mes genoux pour faire écran entre l'autre et moi. Si on en venait à parler d'elle, il était à peu près impossible de le lui dissimuler, même en évitant de prononcer son nom ou le mot chien. Son regard allait de l'autre à moi : tant qu'il était question d'elle, elle agitait la queue, et si nous finissions alors par nous tourner vers elle et lui adresser la parole, elle se roulait frénétiquement sur le divan.

Ensuite venait le drame du départ. Elle ne supportait pas de voir les gens s'en aller, elle se mettait à pousser des cris aigus et se serait accrochée à leur manche si je ne l'avais retenue. Ça commençait quand quelqu'un disait « bon » ou « voilà », ou « il faut que je parte » ;

quelques ratés pouvaient évidemment se produire : on pouvait dire « bon ! » au milieu de la conversation, et déclencher les cris. Il m'arrivait de plus en plus souvent de donner des rendez-vous au café ou de proposer aux gens d'aller chez eux pour n'avoir pas à affronter de telles épreuves. Pour ne pas les imposer aux autres surtout. De plus en plus souvent j'ai pris l'habitude de l'enfermer dans la salle de bains, puis (quand la poignée fut détraquée) dans la cuisine dont elle ne put jamais ouvrir la porte de l'intérieur. Elle aboyait un moment, griffait désespérément la serrure, puis finissait par se résigner. Pendant quelque temps je l'ai enfermée dans les cabinets, jusqu'au jour où, en allant la délivrer, il m'a été impossible d'ouvrir : à force de se démener, elle était parvenue à pousser le verrou. J'ai dû faire scier un morceau de la porte.

Tant qu'elle fut petite, je lui donnai à boire dans un grand bol ; un beau jour elle se dressa le long du lavabo pendant que j'étais en train de me laver les mains, but à même le robinet et ne voulut plus jamais boire autrement. Quand elle avait soif elle allait se planter devant le lavabo jusqu'à ce que quelqu'un la remarquât. Elle n'aimait plus que les eaux courantes, et, même assoiffée, refusait les flaques qui l'avaient captivée dans son enfance. C'est ainsi qu'elle affirmait ses goûts et ses manies, et nous pensions que notre chien n'était pas comme les autres. Pourquoi y aurait-il des chiens « comme les autres », dès lors qu'il n'existe pas deux feuilles d'arbres identiques ?

Au petit déjeuner, je lui laissais la casserole de lait à lécher. Elle en prenait le bord entre les dents et l'emportait fièrement sur son divan. « Fièrement » était le fait de son air satisfait et du redressement de son cou pour ne pas renverser les quelques gouttes de lait qui restaient au fond. Elle récurait longtemps le fond avec sa langue et je n'avais jamais à gratter cet insupportable dépôt de lait quand je retrouvais la casserole abandonnée. Un jour je lui demandai de me la rapporter elle-même : « Rapporte la casserole, Douchka. » Il me semblait, quand elle me regardait, qu'il n'y avait qu'à lui dire les choses, qu'elle ne pouvait pas ne pas me comprendre et je ne pouvais pas m'empêcher d'essayer. « Rapporte la casserole à la cuisine. » Naturellement elle ne comprit pas, mais le fait que je m'adressais visiblement à elle, ce ton aussi, qui n'était que pour elle et qui contenait un ordre, parut la préoccuper. Elle remua la queue, puis s'immobilisa en m'interrogeant du regard. Je répétai ma demande en lui désignant la casserole puis la direction de la cuisine. Elle courut au divan, se remit à lécher la casserole, et, ne trouvant plus rien au fond, revint vers moi avec ses yeux questionneurs. Je lui montrai de nouveau la casserole, j'essayai de la lui remettre entre les dents, elle n'en voulait plus, il n'y avait rien de plus nettoyé que cette casserole. Je ne sais pourquoi je recommençai le lendemain, puis le surlendemain, si ce n'est parce que

le petit déjeuner est une halte au début du jour et que je m'arrange pour ne jamais le prendre précipitamment. Ainsi une fois, au moins une fois, j'allais me donner le temps de lui enseigner quelque chose. Parce que j'avais quelques minutes, je pus me laisser prendre au jeu. Ce fut assez long – elle avait déjà plus de deux ans à cette époque – pour que j'en vienne à penser : nous n'y parviendrons pas. Et je m'entêtai. Elle s'était rendu compte dès le lendemain que j'attendais quelque chose d'elle. Quelque chose en rapport avec cette casserole. Elle ne savait quoi, rien ne s'ouvrait devant elle, elle semblait inquiète, s'agitait, mordillait rageusement la casserole. Tout à coup j'eus l'impression qu'elle commençait à comprendre, mais qu'elle ne voulait pas. Dès que je lançais mon ordre, elle regardait la casserole d'un air buté, s'installait sur le divan, l'attrapait solidement et ne bougeait plus. Si je voulais la lui prendre, elle détournait le museau et la dérobait à ma main.

Un matin enfin, elle descendit du divan, elle alla jusqu'à la cuisine et laissa bruyamment retomber son fardeau sur le carrelage. Un ou deux jours plus tard elle me le remit entre les mains. Ce fut mon seul acte de persévérance avec elle. Je ne lui appris jamais à rapporter un caillou. Pour leur faire rapporter, il y a quelque chose à vaincre doucement et obstinément en eux. Quand c'est obtenu, ils sont contents. Moi, le jeu des cailloux ne m'intéressait pas assez. À la campagne, j'aimais la voir dans toute sa liberté. Mais en la dressant à rapporter, je lui aurais fait cadeau d'un plaisir. J'aurais pu lui en donner bien d'autres.

Jean-François, de son côté, lui apprit à lécher son bol au signal, quand il se levait de table. Il frappait un petit coup, elle posait ses pattes sur le bord de la table et léchait délicatement le fond de café au lait, le dépôt de sucre, sans renverser le bol, sans jamais le casser. On voyait se gonfler, s'écarter comme un éventail de plumes la fourrure de sa nuque inclinée.

Quand ses dents furent poussées, ses magnifiques crocs à peine courbés que j'aimais à caresser du doigt, ses petites incisives de bébé, ses molaires en forme de Pyrénées, elle eut moins envie de déchiqueter le bois, il lui fallut des jeux plus subtils, des jeux de précision. Elle s'emparait d'une boule de papier dans la corbeille, puis, couchée en sphinx sur le divan pour la maintenir entre ses pattes, elle l'effilochait interminablement en lamelles, recoupait les lamelles, n'abandonnant son ouvrage que lorsqu'elle était entourée de débris presque aussi légers que ceux qu'on trouve dans un nid de souris. Alors elle allait chercher une autre boule. Mon bureau avait l'air d'un presse-papiers de verre quand s'achève la tombée de neige. Je me prenais en pitié ; depuis des années il fallait se défendre contre les journaux, les lettres, les enveloppes, les catalogues, les textes

ronéotypés, les convocations et les invitations, les prospectus et les tracts ; la corbeille s'emplissait plus vite que la poubelle. Chaque jour je jetais des papiers, j'en sacrifiais une partie un peu au hasard ; d'autres s'entassaient, me cachaient la note ou : l'adresse dont j'avais besoin, m'obligeaient à des recherches fiévreuses pour retrouver un renseignement, répondre in extremis à une question urgente, courir à une réunion. Quand je n'avais plus la place d'étaler mes coudes, que l'acte même d'écrire se trouvait compromis, je procédais à un furieux nettoyage. S'ensuivaient quelques jours de confort délicieux et la paix du regard sur le plan lisse de ma table. Tout à coup il fallait recommencer – toujours plus tôt que je n'aurais pensé. Ce n'était pas troublant, ce n'était intolérable que par moments, mais depuis qu'elle était là mon plancher et mon divan saupoudrés de petits papiers m'obligeaient à *voir*, étalaient en permanence sous mes yeux le désordre dans lequel je vivais. Elle me fabriquait à petits coups de dents le symbole de mon décor. C'était comique et déprimant, c'était minable. Le papier est une matière inconsistante et sans beauté. Je vivais dans le papier, je vivais de papier, j'obligeais à y vivre ceux qui m'entouraient. Elle avait converti cette obligation en jeu, et me donnait à contempler le résultat.

Quand j'attendais quelqu'un, la pensée d'avoir à faire place nette, ou à justifier ce désordre, m'agaçait par avance. Alors que la surveillais, et dès que je la voyais s'approcher de la corbeille, je disais fortement : « Non, Douchka. » Elle baissait la tête et remontait d'un air lamentable sur le divan. Bientôt après elle risquait une autre tentative. « Non » encore. Mais elle savait qu'il viendrait toujours un moment où je l'oublierais, elle et ses papiers, et tout. Elle guettait ce moment, jamais elle ne le manquait. Ainsi, ce n'est pas à respecter la corbeille à papiers que je suis parvenue à la dresser, mais à attendre l'instant propice, à se laisser tomber sans bruit du divan sur le plancher, à se faufiler derrière moi, à saisir une boule de papier sans provoquer un froissement, à regagner en silence le divan, à se livrer en silence à sa minutieuse destruction. Je finissais, exaspérée, par poser la corbeille sur ma table dont elle couronnait l'encombrement. « Tu es bien attrapée », lui disais-je. Tranquille cette fois, je ne pensais plus à elle et m'enfonçais dans le travail.

Elle regagnait le divan avec une sorte de tristesse hautaine qui évoquait un haussement d'épaules, et tâchait de s'endormir. Quelquefois elle partait en quête de son chacha. Je l'ai toujours vue se résigner à ces fins de non-recevoir : boîte de biscuits refermée, corbeille à papiers hors d'atteinte. Alors que d'autres chiens réclament inlassablement le morceau de sucre qu'on leur refuse. Était-ce dû à sa « nature » ou à ma propre fermeté – à la distraction qui me tenait lieu de fermeté ?

Presque toujours aussi elle nous regardait sortir sans protester. Ce qu'elle ne pouvait pas supporter, c'était d'être mise à l'écart, reléguée à la cuisine alors que nous peuplions la maison ; c'était ce refus que nous lui opposions de la laisser participer à notre vie. Elle aboyait d'une façon démentielle. Contre les coups, même légers, contre les taquineries, quand je m'amusais à la plumer aux saisons où elle perdait ses poils, il lui arrivait de se révolter, de grimacer, de me montrer les dents : « Si je voulais, si je voulais... » Jamais toutefois lorsqu'elle avait commis une vraie faute, vol de fromage ou dégradation quelconque. Aboyer en auto ne représentait certainement pas une faute à ses yeux, c'était un besoin si urgent, si irrépressible, si brut, qu'il ne pouvait pas accéder au sentiment – même confus – de la faute. Elle devait se sentir si atrocement comprimée dans l'explosion de son énergie par nos efforts pour la réduire au silence qu'elle devenait insensible à tout. On aurait pu la tuer. Devant cette folie je crois qu'un dresseur consommé aurait dû s'avouer vaincu.

Quant au vol des papiers dans la corbeille, si je la prenais sur le fait, il ne provoquait chez elle aucune attitude de culpabilité. Notre lutte s'était constituée en jeu : le jeu de dérober quelque chose sans se faire remarquer. Tantôt elle perdait la partie, tantôt moi. Quand j'avais perdu, commençait le jeu du déchiquetage sur le divan. À un moment imprévisible je mettais fin au jeu en faisant disparaître la corbeille. Plus de papiers. Car jamais elle n'eut l'audace, même en mon absence, dans les plus longues heures de solitude, de poser les pattes sur ma table pour y prendre une des innombrables feuilles qui la recouvraient. Ces papiers étaient pour elle comme s'ils n'existaient pas. Absolument interdits. Comment j'ai pu sans m'en douter, sans jamais rien faire consciemment dans ce sens, lui inculquer le respect de ces papiers, je me le demande encore. Car tout ce qui traînait, froissé ou non, faisait son affaire. Je dus prier la concierge de ne plus glisser mon courrier sous la porte, après avoir trouvé à plusieurs reprises des lettres rongées dans le couloir. Devant mes seuls papiers de travail elle s'est comportée comme devant l'absence de tout papier.

Que signifiaient-ils pour elle ? Comment pouvait-elle bien les voir ? Comment me voyait-elle, occupée à ma table ? Qu'avions-nous en commun ? Presque rien. J'écrivais un article, je faisais un mot croisé ; quand j'avais parcouru le journal, je plantais en pensée des petits drapeaux de deuil, quelques petits drapeaux d'espoir, parfois un de triomphe sur la carte du monde, notre carte à nous autres, comme nous faisons tous, j'écoutais un disque. Et rien de tout cela, je ne pouvais seulement songer à le lui communiquer. C'était pour elle des moments de moi et des nuances de mon humeur, elle ressentait ma joie ou mon agacement – ou mon absence à elle, qu'elle tentait de rompre en posant son museau sur mon genou. Et moi aussi je les

vivais avec elle. Je la découvrais soudain qui me regardait, je sentais sa compagnie, je m'étonnais toujours qu'elle fût si proche de moi, si attentive à moi et si irrévocablement fermée à ce qui était moi.

C'est ça qu'ils aiment dans leurs femmes, quelques-uns. Et ils aiment alors nous provoquer en vantant leurs petites congaïes, leurs petites servantes-maîtresses, noires ou métisses, enveloppées de silence et vouées à eux. C'est ça qu'ils aiment. Malheureusement les indigènes se font de plus en plus rares sur cette planète. Quand il n'en restera plus, les hommes pourront peut-être aimer les femmes plus proprement, et tout le monde aimer les chiens sans arrière-pensée.

Lorsque j'écrivais un article et que le désordre environnant ne comptait pour rien au prix de ma tranquillité, je la laissais vider la corbeille. Elle comprenait vite et ne se gênait plus. Nous nagions dans le papier. Entourée de mes feuilles étalées, comme elle de ses débris épars, je n'entendais même plus le petit craquement de la boule qui se dépliait.

Mais parfois le bruit – plus léger encore qu'un craquement – se faisait insolite. Il y avait du nouveau. Elle m'opposait un air serein, des yeux roux au centre desquels la pupille n'était qu'un imperceptible rayonnement pulsatile, ses yeux d'innocence et de repos. Je revenais à mon travail. Ça recommençait. J'allais à elle, j'appuyais de deux doigts aux commissures des lèvres, la gueule s'ouvrait. Apparaissait sa langue vivace et nue, il ne restait qu'à trouver. Quand je ne trouvais rien, je faisais mine de me remettre à ma table, puis je bondissais sur elle, recommençais la manœuvre et m'emparais de l'objet qu'elle m'avait dissimulé une première fois je ne sais où, entre les lèvres et le palais ou derrière ses plus profondes molaires et que, rassurée, elle venait de déposer devant elle pour le ressaisir plus commodément entre ses crocs et poursuivre sa mastication. Un menu métal généralement : épingle, punaise, souvent un trombone qu'elle était parvenue à détordre comme les enfants à nouer une queue de cerise avec leur langue. Jeu délicat, corsé par le risque d'être surprise par moi, de se piquer ou d'avaler l'objet.

Le jeu des mouches, je l'encourageais. Elle les attrapait le long de la vitre, d'un coup de patte très chat pour les faire tomber. Ou d'un coup de croc par côté si elles n'étaient pas trop hautes. Grosse ou petite, aucune de celles qui passaient à sa portée ne lui échappait, elle pouvait même la saisir au vol ; elle l'emportait sur le divan pour jouer à la lâcher, à la reprendre, toujours comme un chat. Morte, elle l'abandonnait. En été j'en trouvais souvent trois ou quatre autour d'elle. Aussi avais-je toujours peur, à la campagne, de lui voir chasser abeilles et guêpes. Cela ne se produisit pas, le drame de la piquûre sur la langue ou au fond du gosier me fut épargné.

Il m'est arrivé de remuer les dents, de les projeter en avant, de faire claquer mes mâchoires pour essayer de ressentir « comment c'était pour elle », ce que peut éprouver une créature dont la bouche avec son outillage est aussi une arme d'usage courant et un outil de transformation : une main, un poing, des ongles, des doigts. Naturellement je n'arrivais à rien. Il aurait fallu se mettre aussi des moufles aux mains pour respecter les rapports, s'exercer à peindre ou à écrire avec les dents. Et commencer par sentir toujours ma grande bouche en avant de moi. Il aurait fallu que je me rappelle avoir mordu les autres quand j'étais petite ; avoir envie de les mordre encore à tout propos ; sentir mes dents prêtes perpétuellement, et capables de se mesurer avec les os et le bois. Jacqueline qui croque les os de poulet eût été plus douée. Moi, les mâchoires et les dents n'ont jamais été ma partie forte.

Pourtant il me semblait quelquefois m'imaginer le triomphe de provoquer un craquement – avec les dents, – de forcer à céder un morceau de bois ou d'étoffe, d'écraser un bouton comme une noix, de faire crier un épais papier ; ou la volupté d'étriper un coussin, de tirer longuement, les yeux clos, la tête renversée, sur une lanière. Tout ça n'était guère sérieux, je n'en parle que pour montrer comment elle pouvait occuper mes rêveries, mais ça n'allait jamais bien loin. Jamais l'entraînement ne fut assez convaincant pour ébranler mon indignation quand je découvrais de nouveaux dégâts.

Devenue adulte, elle détruisit moins mais ne fut jamais à l'abri de retours de jeunesse. Outre des livres, des pantoufles, des chaussettes, des torchons, des serviettes, elle a déchiré ma belle robe de chambre de moine blanche que j'aimais tant, mon dessus-de-lit à fleurs, mon imperméable vert, le dessus de lit provençal de la chambre à Peymeinade. Et même un petit coin de l'enveloppe en matière plastique dont j'avais fait entourer le matelas de son divan pour décourager ses dents. Elle l'avait longtemps respectée : la matière ne lui plaisait certainement pas, c'est dur, sec et grenu. Mais un jour je trouvai le coin entamé. Je m'empressai de retourner le matelas pour lui faire oublier la trace de cette première attaque qui l'eût incitée à continuer.

Mes vêtements à moi, mes dessus-de-lit, j'ai toujours pensé qu'elle les lacérait dans une sorte de délire d'imagination. Quand je n'étais plus là, elle devait partir en quête de mon odeur. Elle la trouvait dans ces étoffes. N'était-ce pas moi, cette odeur ? Elle croyait me retrouver en la respirant comme on croit boire dans les rêves, en continuant d'avoir soif : c'était moi et je continuais à lui manquer. Un plaisir clignotant et anxieux. Elle y revenait de plus en plus fiévreusement, elle se roulait dans l'odeur, elle s'en gorgeait pour susciter, pour recréer en elle ma présence. Elle devait sentir que ce n'était pas cela,

jamais tout à fait cela, finir par perdre la tête, si mon absence se prolongeait. Mordre et ruer et griffer alors. Soudain elle s'éveillait, atterrée devant le désastre. Un peu plus tard la clef tournait dans la serrure et, au lieu de se précipiter vers moi pour me retrouver enfin dans ma réalité, elle n'osait même plus se présenter devant mes yeux. On aurait pu croire à une vengeance contre mon abandon – c'est ainsi que les gens expliquent leur chien. Ce n'en était pas une. Et pas davantage elle ne se vengeait quand elle salissait la cuisine durant mes voyages, contraignant ainsi Jean-François ou Pierre à des nettoyages qui leur soulevaient le cœur avant le petit déjeuner. J'y vois plutôt un laisser-aller de malade ou de vieillard, laisser-aller de découragement. Je n'étais plus là, aucun signe ne lui faisait espérer mon retour, dès lors plus rien ne la *retenait* (car les corrections ne lui ont jamais sérieusement fait peur, bien qu'elle ne se gênât pas pour crier à fendre l'âme avant même d'être touchée). À quoi bon tout ? Elle répondait à mon abandon par son propre abandon d'elle-même. Il lui est bien arrivé de se relâcher aussi pendant que j'étais là ; je m'en suis toujours sentie plus ou moins responsable : des journées durant, je n'avais fait que traverser l'appartement pour lui tendre sa pâtée et repartir, la descendre juste au pied de la maison, la remonter et repartir encore ou m'enfermer dans ma chambre jusqu'au lendemain. Je l'avais privée de son minimum vital de ma présence, de mes paroles, de mes caresses. À ce degré-là, ce n'était plus une vie : tous ses ressorts commençaient à lâcher. Ni l'une ni l'autre n'y pouvions pas grand-chose. J'avais coutume de me dire en pareil cas que nous nous rattraperions le dimanche ou aux premières vacances.

Quelquefois je la lavais, autant pour qu'elle se sentît soignée et entourée que parce que je la trouvais sale. Presque toujours un dimanche ou un jeudi matin. Ça n'arrivait pas souvent parce qu'il y avait généralement d'autres choses en souffrance ces jours-là, et parce que son bain était une opération considérable. J'avais besoin, pour m'y mettre, de forces fraîches et d'insouciance. Elle a toujours eu peur de l'eau. Au premier bain elle s'est raidie désespérément et n'a pas cessé de trembler, elle a tenté de m'échapper en inondant la pièce. Mais, dès la seconde fois, quand je l'ai appelée après avoir rempli la baignoire, elle est arrivée lentement, la tête basse et a posé ses deux pattes sur le rebord, comme elle faisait chez le vétérinaire, malgré son appréhension, sur la haute table où on devait l'examiner. Par la suite, elle a toujours su deviner si le bain était pour elle. Je n'avais qu'à la regarder quand il était prêt et elle s'avavançait avec soumission. Avait-elle entendu que je m'étais déjà baignée moi-même, ou, sans le savoir, m'y prenais-je un peu autrement pour préparer ce bain-là ?

Plongée dans l'eau jusqu'au cou elle demeurerait inerte, avec des yeux plaintifs. L'air d'une victime qui se fait dorloter par son

bourreau. Car la chaleur de l'eau, le raclement de la brosse de chiendent, le contact de mes mains, toute ma sollicitude, lui étaient sûrement délicieux, sans pouvoir suffire à la délivrer de son angoisse – qui sait même si ce n'était pas la douceur perfide de cet élément redoutable qui achevait de l'inquiéter, insinuant en elle une nature d'agneau, et, dans toutes ses fibres, une tendresse inconnue qui la rendait méconnaissable à elle-même ? Elle s'abandonnait languissamment à moi.

Je vidais la baignoire, je bouchonnais de mon mieux ma victime, je la lâchais. Elle sautait sur le carreau et se retrouvait toute. Elle commençait par se secouer avec fureur, puis entreprenait une course démente à travers l'appartement, de la salle de bains à la cuisine et retour, inlassablement. Quand elle était bien sèche, je la passais au peigne, un solide peigne de corne dont ses poils vigoureux ont eu peu à peu raison. Je ramenaï des touffes de duvet à n'en plus finir. Elle faisait mine de ne pas aimer ça, grimaçait et mordillait, mais c'était un jeu passionnant comme toutes nos taquineries. Elle était belle à voir, la fourrure toute gonflée sur le poitrail, de ce blanc animal si tendre, beurré, doré, qu'on ne trouve qu'à l'ivoire, à la crème fraîche, au pelage des lynx ou des loups polaires, à la peau de certaines brunes très blanches.

De ses yeux je ne sais rien dire ; la prunelle en était profonde, pas du jaune froid et cruel de celles des dogues danois ou de certains autres loups. Mais fauve, vraiment fauve. Et la pupille s'irradiait au centre, sans contour défini. Ses yeux, c'était son regard, notre contact direct, notre langage.

Elle aimait de plus en plus les garçons, leur voix, leurs bourrades, recevait avec transports les copains de Jean-François, se faisait rabrouer, et, dès qu'ils daignaient la caresser, s'empressait de culbuter en leur offrant son ventre. Et quand Anne-Marie lui flattait les reins d'une main experte aux chiens, elle se mettait à tourner sur elle-même, lentement, la croupe de plus en plus avalée, jusqu'à se coucher en rond et, de nouveau, rouler sur le dos avec des grognements de plaisir. Alors Pierre et Jean-François disaient : « Douchka, je t'en prie... Douchka, ne fais pas ta putain. » Mais tant qu'on restait à s'occuper d'elle, elle continuait à se tortiller, le ventre en l'air, à provoquer frénétiquement. Quoique toujours prête à sauter sur ses pattes si on la plantait là, si quelqu'un sonnait à la porte.

Naturellement, elle n'était pas putain. Elle était chienne, mais tout est tellement brouillé qu'elle n'était pas plus chienne que putain, pour finir. Elle avait du plaisir et elle ne s'ennuyait pas, voilà tout. « Chienne », dit-on dans les films et les romans à la femme qui jette son corps dans la balance. Et sur l'autre plateau il y a le boulot de l'homme, sa mission, son héroïsme. « Chienne ! » dit l'homme ; il gifle

la femme et sort en claquant la porte. La chiennerie du chien, c'est bien connu : le retour au vomissement. C'est vrai qu'elle y retournait. Dès qu'elle avait rendu le pain ou le fromage dévorés en cachette sur le carreau de la cuisine ou de la salle de bains – jamais sur les parquets, il ne fallait pas – elle considérait avec curiosité la laide flaque et se préparait à la lécher, là, sur-le-champ, toute chaude. À vrai dire, elle n'avait pas à y retourner : elle ne s'en était pas éloignée. C'est l'être humain qui a la nostalgie de son vomissement et qui rêve d'y revenir. La nostalgie, la complaisance, c'est à lui, pas au chien. Pour elle, ces déjections n'étaient qu'un objet imprévu et comestible. Et à partir du moment où elle a eu des règles, elle lécha aussi son sang. Pas toujours, elle n'en était pas préoccupée. Elle ne le fit systématiquement qu'après m'avoir vu éponger ses traces. Alors cela devint une espèce de devoir : elle réparait les dégâts qu'elle avait commis. Des horreurs, elle en commettait bien d'autres. En promenade, tout à coup, elle chavirait de côté, se roulait par terre et revenait l'épaule enduite de merde. Et une fois, pendant un séjour aux Combes, d'une pâte de charogne pleine de vers ; et une autre fois, au Bois, d'une huile de vidange d'auto dont je mis huit jours à la débarrasser.

Toute l'abjection de la terre, c'est aux chiens qu'on en fait cadeau, à cause de cette fureur qu'ils ont pour les odeurs organiques – qu'on a tant de mal à faire passer aux petits enfants, et qui persiste en chaque homme, honteusement, pour ses odeurs à lui, et qui tord vertigineusement les couples, la nuit, sur des lits grands ouverts, à l'heure où ils se permettent tout. Il nous faut des boucs émissaires pour nous défendre de nous. La chiennerie en est un. Dans un chien qui renifle l'ordure, nous reconnaissons un de nos plaisirs les plus défendus. Si défendu que le cœur nous lève devant le chien, par peur de l'homme-chien en nous, qui n'est pas du tout un chien. C'est le chien qui endosse tout. Mais la chiennerie suprême, ce n'est même pas dans le chien, c'est dans la chienne que nous l'avons emprisonnée. Une chiennerie-femelle, quoi de plus dégoûtant ? Quel plus magnifiquement horrible mélange de délectation bestiale, d'irrésistible et douce ignominie, de cochonnerie en somme ? J'allais oublier le cochon, c'est vrai, mais le cochon n'est qu'un gros dégoûtant, un obtus. Il ne sait pas savourer l'excrément, il ne peut pas illustrer cette enflure d'amour et de servilité que figure si bien pour nous une chienne couchée sur le dos, les pattes écartées. Il n'est pas *cynique*, le cochon. Les hommes ont trouvé ça ; sont ainsi. Et les mots sont si puissants que lorsque je voulais lui dire des choses tendres, je ne *pouvais pas* l'appeler « ma petite chienne ». Ça ne sortait pas, ça aurait fait sale. Je disais : ma petite chatte, ou même ma petite fille, des mots absurdes – pas ma petite chienne. Et cela me faisait regret d'ailleurs.

Cet interdit marquait la limite de notre intimité. Elle ne me dégoûtait pas plus qu'un nourrisson sa mère, j'avais franchi le dégoût, passé à côté du mépris ; je ne voyais pas d'abjection dans ses frénésies : rien que le tressautement brut et exaspéré de la vie, du sexe. Elle m'amusait, elle m'attendrissait un peu, elle me plaisait, elle n'en finissait pas de m'étonner. Mais je ne l'appelais pas ma petite chienne.

CHAPITRE VIII

Elle s'était fait des amitiés – qu'elle ne devait qu'à elle-même. Les Américains de l'autre côté du palier, un couple âgé déjà ; lui souvent absent pour ses affaires. Elle a un peu peur quand elle reste seule. Elle s'est sentie rassurée en entendant aboyer chaque fois que l'ascenseur approchait du sixième. Ils ont pris l'habitude de déposer par reconnaissance sur mon paillason des restes de pot-au-feu ou des os de gigot bien enveloppés de matière plastique. Elle entendait leur porte s'ouvrir et leur pas, se mettait à flairer, elle savait que c'était pour elle, et d'où venaient ces cadeaux. Alors, au retour de sa promenade, si elle apercevait leur porte entrouverte, aussitôt détachée elle s'engouffrait chez eux au lieu de me suivre et faisait avec intérêt le tour de leur appartement : un endroit où elle se savait reçue et gâtée, sorte de succursale bienveillante et mystérieuse de sa maison à elle : les Américains étaient ravis de son sans-gêne. Ça m'obligeait naturellement à des conversations et politesses diverses, mais rien de trop heureusement, ils ne courent pas après les voisins, n'ont pas l'air de s'ennuyer.

Plus tard, si elle aboyait quand ils sortaient de l'ascenseur, l'homme n'avait qu'à l'appeler doucement – il prononçait Dushka, Dushka – pour qu'elle se taise aussitôt. Quand je lui eus dit qu'elle ne supportait plus les os, il prit l'habitude, tous les matins en partant, de glisser un bout de viande sous ma porte. Elle l'attendait, le nez collé à la fente et battait de la queue au moindre bruit venant d'en face. Elle se mit à les aimer – lui surtout – pour de bon, pour eux. La nuit, quand nous remontions toutes deux, elle ne serait jamais rentrée chez nous sans avoir d'abord inspecté le paillason d'en face et reniflé le dessous de la porte. Une façon de les saluer sans qu'ils s'en doutent. Jusqu'au jour où elle les aperçut dans leur cuisine, par la fenêtre de notre cuisine à nous. Deux mètres à peine séparent les deux fenêtres. Ce fut une révélation, sa vie en fut changée. Elle prit l'habitude de les guetter. Dès qu'ils allumaient l'électricité, elle courait les observer. L'été, quand les fenêtres restent grandes ouvertes, elle posait ses pattes sur l'appui et s'amusait à les héler à petits jappements bien détachés, de plus en plus sonores. Elle y gagnait encore quelques bouts de viande lancés d'une fenêtre à l'autre. La femme, un jour, a essayé de la photographier, mais ça n'a rien donné.

Aux Combes, elle se rendait insupportable. Quand elle jouait avec Pascal, elle devenait hystérique ; elle aboyait après les grand-mères. Elle voulait à tout bout de champ pénétrer dans la grande salle après

avoir couru dans le pré et nous obligeait à lui essuyer chaque fois les pattes pour épargner le parquet vitrifié. Quand nous avions décidé de descendre sans elle à Faverges, elle prévoyait notre départ avant que les préparatifs aient commencé, ne quittait plus nos talons et dépitait toutes nos ruses. Je me faisais du souci ; Henriette tient sa maison propre ; dès qu'il fait mouillé dehors on n'y entre qu'en pantoufles. Les évolutions de Douchka nous empoisonnaient l'existence ; je n'aime pas du tout être à charge à mes amis. Je commençais à me demander si Henriette n'allait pas bientôt faire la grimace chaque fois qu'elle recevrait la nouvelle de mon arrivée. C'est alors que je l'entendis un jour lui dire : « Douchka, tu es assommante, tu es impossible. Je te passe beaucoup de choses. C'est un peu pour Colette, mais c'est aussi pour toi. Parce que c'est toi. » Ce fut un instant de plaisir extrême.

Et l'été dernier, à Peymeinade, elle a gagné Irène aussi. Robert ne s'intéresse pas beaucoup aux animaux, ils ont des mouvements trop imprévus, ils peuvent donner des maladies. Et celui-là était vraiment trop brutal pour lui. Isolde, la jeune Allemande, je n'ai pu démêler si c'était l'horreur ou la terreur qui la faisait s'écarter. Moi j'avais peur pour les deux petites. D'entendre seulement leurs voix dans la pièce à côté, elle entraînait en rage. Je la tenais donc enfermée dans ma chambre et la prenais en laisse pour l'emmener manger à la cuisine. J'étais sûre que rien, ni coups, ni cris, n'aurait pu l'empêcher de se jeter sur elles si je l'avais lâchée un instant. Sur Laurence surtout, la plus effrayée, mais aussi sur Corinne, la plus jeune, la plus fine avec ses petits os de poulet qui finissaient par m'obséder. Irène aurait dû prendre en haine cette bête toujours prête à se déchaîner sur ses gosses. Elle se mit à l'aimer. Douchka dut flairer en elle une fille pour qui les chiens n'étaient pas des inconnus. Ou bien (ou aussi) elle apprécia son silence, la façon glissée qu'elle a de se déplacer. Et sans doute encore son odeur. Le soir, quand Robert et les enfants étaient renfermés dans leur chambre, j'allais la délivrer. Elle se couchait à nos pieds, heureuse, et dès qu'Irène se levait, elle la suivait pas à pas dans la maison.

Autour d'une table pleine d'inconnus, elle savait immédiatement auprès de qui s'asseoir, sur quel genou poser son museau pour avoir du pain frais ou un morceau de bifteck. Quand il se trouvait plus d'un cœur tendre, elle allait de l'un à l'autre ou choisissait selon des critères à elle – peut-être le plus tendre pour elle, en effet. C'est ce choix rapide et assuré, la netteté de sa confiance qui emportaient l'amour. Elle apparaissait comme étant de ces êtres qui savent implorer avec générosité. Tout à coup, devant vous seul, cette bête violente et acharnée aux grands crocs déposait les armes. Non, elle ne les déposait pas, c'était plus généreux encore : elle ne faisait même pas montre de sa bonté ; les armes étaient oubliées, ne pouvaient plus

servir, les mâchoires n'étaient plus pour se refermer – si ce n'est sur le pain ou la viande, – les crocs pour s'enfoncer. Avec vous seul elle avait choisi d'être autre et de vous donner ce qui paraissait alors sa plus profonde vérité. L'élú n'y résistait pas.

Je ne crois pas que les choses se passaient en elle exactement comme je l'écris, mais de l'effet qu'elle produisait, je suis sûre. C'est ainsi qu'elle prenait les hommes et les désarmait à leur tour. C'est bien cela qu'ils voyaient en elle et qui les retournait. De l'homme à elle, aucun doute. D'elle à l'homme, je ne peux rien dire, mais je ne peux pas croire non plus qu'il ne passât pas quelque chose de tout cela. Il y avait des êtres qui la convertissaient à eux d'emblée, dont elle n'avait rien à redouter, ni de leur part à eux, ni de sa part à elle contre eux. Leur premier contact excluait méfiance, crainte et fureur.

Entre Jean-François et moi c'étaient encore des années difficiles, mais à présent il y avait presque chaque jour une trêve, un moment privilégié, sans aucun rapport avec les autres heures de la vie et qui ne pouvait se comparer ou se relier qu'à ses semblables le long d'une mince et fidèle guirlande. Le soir, après avoir pris son bain, il entrait volontiers dans ma chambre pendant que je lisais. Au retour d'une surbournie ou du cinéma, c'est l'odeur de cigarette chaude dans l'entrée, puis la vue de la lumière sous ma porte qui l'avertissaient que je ne dormais pas encore. Il venait s'asseoir en pyjama au pied de mon lit et nous commencions à parler comme on parle entre gens qui ont des choses à se dire et qui ne se soupçonnent pas de tortueuses agressions familiales. Nous parlions des autres, de livres, de projets de vacances, de politique, d'achats de vêtements, d'embellissements – toujours futurs – de la maison. Douchka était entrée sur ses talons. Elle sautait sur mon couvre-pieds vert – tout neuf à l'époque – et s'allongeait le nez dans les pattes, entre moi et le mur. Elle se laissait tomber d'un coup, avec un soupir extraordinaire de bien-être et de bonheur. La plume du couvre-pieds était tendre à son ventre, mais son propre cœur était tendre aussi, fondant comme une plume à se sentir près de nous deux. Elle avait fini d'être jalouse de Jean-François à cause de moi, de moi à cause de Jean-François. Elle n'aboyait plus quand nous nous embrassions. Elle ne se jetait plus entre nous ; nous étions ses deux amours rejoints ces soirs-là, et elle, nichée au creux, offrait le spectacle d'un être qui n'a plus rien à désirer, et qui le sait jusque dans ses rêves.

Mais si l'ascenseur abordait au palier, si la sonnette, par extraordinaire à cette heure, retentissait sous le doigt d'un copain de Jean-François attardé, elle oubliait tout pour se ruer dans l'entrée à son poste de défense. Tout comme elle m'échappait en plein jour, à ces mêmes signaux, quand j'étais en train de la caresser, à l'instant même où je déposais sa pâtée devant elle. « Le devoir », dit-on. Un

devoir capable de vous arracher en un éclair aux suprêmes délices de la vie pose quelques problèmes. « L'instinct du chien de garde », dit-on encore. Être chien de garde, c'est faire son devoir *d'instinct*. Cas unique. Car enfin, il a bien fallu l'apprendre aux premiers de la lignée, ce devoir, le planter dans leurs entrailles. Je n'en finissais pas de me demander comment le devoir imposé de protéger l'homme et le troupeau avait pu se greffer sur le perpétuel qui-vive du loup des bois pour ne plus faire qu'un avec lui. J'aurais voulu savoir comment ils s'y sont pris autrefois, non pour capturer toutes ces bêtes devenues domestiques, orphelins de chasse comme il y a des orphelins de guerre, mais pour les accoutumer et les plier à l'homme, eux et les fils de leurs fils, pour en faire des êtres jamais vus, des bouledogues ou des dindons. Même en disposant de milliers d'années, ça reste impressionnant. Elle m'obligeait à penser à la nuit de l'humanité comme font ces chemins (tracés depuis quand ?) qu'on découvre dans les endroits les plus écartés alors qu'on croyait être le premier à s'aventurer là. Ce sont des pensées piétinantes, le nez au sol, mais il me semblait que j'en avais besoin.

Sa race à elle, du moins, n'a guère changé en apparence : elle n'est pas, comme celle du bouledogue, « un produit », et c'est ce qu'on aime dans ces chiens : la netteté de la ligne primitive, une sécheresse de la fibre qui surprend toujours un peu la main, quelque chose d'indomptable qui a survécu à tout. Mais comment pouvait-elle renoncer ainsi à ce qu'elle préférait, sans que parût l'effleurer l'ombre d'une tentation, pour courir faire l'idiotte derrière la porte ? Rien n'aurait pu la retenir. L'alerte passée, elle revenait au petit trot s'écraser sur mon lit avec un grand soupir, et la veillée sommeillante reprenait pour elle au point précis où elle l'avait interrompue.

Parfois elle commençait un rêve, son visage se fronçait, ses pattes vibraient, son échine était secouée de sursauts et des cris plaintifs s'étouffaient dans sa gorge. Elle se déchaînait en une course immobile, elle subissait on ne sait quelle électrocution. C'était si pénible à voir, elle donnait si fort le spectacle d'une énergie garrottée et torturée que je la réveillais au plus vite en l'appelant à mi-voix ou en posant la main sur son ventre. Elle ouvrait les yeux, me considérait un instant et se rendormait tranquillement. Je ne me lassais pas de m'interroger sur cet être inaccessible et muet, capable de vivre en rêve, comme moi, des terreurs ou des fureurs imaginaires, mais qui ne pouvait se figurer à ma façon ni son passé, ni son avenir.

Quand Jean-François se levait pour regagner sa chambre, elle entrouvrait un œil et s'empressait de le refermer pour se faire croire à elle-même qu'il n'arrivait rien, que le bonheur continuait. Il disait : « Douchka ». Elle redressait la tête d'un air suppliant. Il la regardait en silence. Alors elle s'étirait, se laissait glisser sur le parquet et le suivait

avec résignation pour retrouver son divan solitaire. La porte se refermait, je lisais encore un peu, puis j'éteignais, et il m'arrivait, avant de m'endormir, de l'entendre remuer de l'autre côté du mur ; elle avait quitté sa couche pour faire une ronde dans l'appartement. Avait-elle envie de voir si tout était en ordre, de vérifier une odeur évaporée jusqu'à elle, de dégourdir un peu son corps ? Ses pattes, sur le plancher, faisaient un bruit de grosses gouttes en fin d'averse.

L'été où j'ai eu ma première auto, je l'ai emmenée dans tous mes voyages, dans l'Isère d'abord, puis aux Combes, puis en Bretagne. Elle aboyait déjà un peu trop, mais elle était jeune encore, et relativement facile. Les quatre jours en Bretagne n'avaient pas été prévus, c'était un caprice que je m'offrais. Jean-François n'était pas encore rentré ; après un été pluvieux, septembre devenait chaque matin plus beau. J'ai pris la route avec elle dans l'enthousiasme de la liberté. La solitude, et pas de solitude. Elle ne nous gênait pas du tout, mes souvenirs et moi, sur cette longue plage des Rosaires où j'avais tant aimé m'écarter des autres quand j'avais treize ans, et où j'avais ramassé tant de coquillages ; dans les rues de Tréguier que j'avais parcourues autrefois avec Marianne, un aigre jour de Pâques. C'était un septembre ensoleillé, fin, argenté. Nous avons grimpé dans les rochers autour de Perros ; elle avait peur de l'eau qui bouillonnait au-dessous d'elle. Elle poussait des petits cris suppliants mais elle me suivait. De temps en temps il me fallait la soulever pour l'aider. D'autres fois, c'était elle qui me devançait d'un bond et m'attendait en haut en me regardant, la tête inclinée de côté, me hisser jusqu'à elle. Nous n'avions pas les mêmes moyens d'escalade. Quand j'allais me baigner, elle restait sur le bord, reculait à chaque vague qui l'éclaboussait, puis avançait de nouveau en m'appelant et se lamentant. Sa terreur de l'eau fut toujours plus forte que son amour pour moi, et j'en fus toujours un peu étonnée. Elle m'aurait laissée me noyer.

Un an plus tard nous avons encore passé quinze jours ensemble en Bretagne, après avoir déposé Jean-François aux Glénans. Je me suis arrêtée dans la baie des Trépassés. La pointe du Raz est devenue une foire, mais la pointe du Van reste déserte, c'est par là que nous allions nous promener soir et matin. Elle avait repéré une mare pleine de petites grenouilles dorées qui se chauffaient au soleil. Dès que nous en approchions, elle se lançait à fond de train pour leur faire peur et les précipiter dans l'eau. Ce fut notre plus beau voyage. Pourtant elle m'a donné bien du trac : elle était en chasse, et, dans les villages, les chiens débouchaient de toutes les rues. Je n'avais jamais remarqué qu'il y eût tant de chiens en Bretagne. J'étais obligée de la tenir en laisse tout le temps, j'en perdais le plaisir de marcher. Dès qu'elle était suivie, elle s'arc-boutait et se faisait traîner. Moi je tirais sur la laisse, je me mettais à courir. Alors elle faisait mine de vouloir pisser pour

me contraindre à m'arrêter et donner à son galant le temps de nous rejoindre. On pourrait penser qu'elle pissait d'excitation, tout simplement : n'empêche qu'elle pissait la tête tournée vers lui, et que, la plupart du temps, elle ne pissait pas du tout, elle n'en avait même pas envie. C'était une de ses plus jolies ruses. Mais je n'ai pu passer qu'une nuit à Saint-Guérolé-Penmarch, si beau, si éclatant : il y avait presque autant de chiens que de maisons. Plus que jamais je cherchais les petits hôtels perdus. Ça m'aurait été égal d'être ridicule en tirant sur ma chienne pour la protéger, en chassant son assaillant de la voix et du geste, mais je ne pouvais supporter de ne plus penser qu'à ça dans les rues. Non plus que m'empêcher de la plaindre. J'ai toujours souffert de lui refuser ce dont elle avait envie. Pourtant je ne pouvais pas lui laisser faire des bâtards. Je me consolais en pensant qu'un jour je lui trouverais un beau mâle de sa race. Rien que pour le plaisir de la voir être mère. Elle était si tendre avec son chacha et si passionnée en tout qu'elle eût fait une mère magnifique. Je l'imaginais couchée avec des petits au flanc ou en train de les lécher, de les défendre. Mais ses chasses tombaient toujours mal : en plein hiver, pendant les fêtes, et je n'avais pas le temps de chercher un mâle ; au début des vacances, et je ne me voyais pas ramenant à Paris toute une portée encore aveugle. Bref, ça n'a jamais été le moment.

Un soir, au nord de la pointe Saint-Mathieu, nous nous sommes longtemps promenées à marée basse. Le soleil venait de disparaître, la lumière restait déposée dans de longues flaques entre les barres rocheuses empâtées de goémon violet. Des goémonniers en cirés jaunes surveillaient la cuisson. Des fumées plus pâles que le ciel montaient droit. J'étais ivre de cette odeur ; elle, ivre aussi, de je ne sais quoi. Je suis allée toucher la pierre chaude des fours, éparpillés comme de grands cercueils barbares sur un champ de mort.

Et lorsque j'ai eu une crise de neurasthénie en retrouvant envahi de touristes et de baigneurs le port de Douarnenez où, vingt ans plus tôt, j'avais vu quelques enfants de pêcheurs godiller dans une vieille platte, quelques vieux se chauffer au soleil ; que, subitement vidée de tout désir, je me suis sentie aussi incapable de descendre de voiture que de pousser plus loin, elle est restée l'après-midi entier sur sa banquette sans protester. Je lui ai donné sa viande hachée, j'ai avalé le jambon de mon pique-nique, puis j'ai passé des heures et encore des heures à lire des hebdomadaires et à faire des mots croisés dans la petite 4 CV devenue tout à coup mon seul refuge, mon terrier protecteur ; dégoûtée de mon inertie, dégoûtée de ma mauvaise humeur – est-ce que les gens n'avaient pas droit à leurs vacances ? Qu'est-ce que je faisais d'autre qu'eux ? – Pas totalement abandonnée puisque je n'avais qu'à étendre la main pour rencontrer sa patte, son museau, ou sa grande queue qui s'agitait gaiement sous mes caresses.

Il vient toujours un moment, dans ce genre de voyages solitaires et grisants, où l'on donnerait sa vie pour deux sous. Elle m'a aidée à passer ce moment. Les mots croisés et les journaux épuisés, j'ai pris les cartes routières. Il y avait encore beaucoup de landes et de villages à l'écart. À la tombée du jour j'ai regagné l'hôtel de la baie des Trépassés.

Capable de suivre le vélo de Jean-François des Combes au col de Tamié et retour, quitte à se traîner tout le lendemain, percluse de courbatures et les pattes meurtries ; de somnoler des journées entières auprès de moi au travail ; mangeant tout ce qu'on lui donnait, pas douillette, pas délicate, elle montrait une robustesse, une endurance, et une certaine espèce de patience aussi où je croyais me reconnaître. En dehors de ses points de folie, c'était quelqu'un à ne jamais faire d'histoires, totalement dépourvue des caprices et de la complaisance envers soi des caniches. Turbulente comme je l'avais été, comme je peux l'être encore, violente et – généralement – sans rancune. Elle était un peu mon enfant, un peu mon petit double, et je lui passais beaucoup. Ou alors elle m'exaspérait comme moi-même. Sans m'en apercevoir, je la pensais moi. Quand je m'en apercevais, ça m'irritait. Pendant toutes ces années, je n'ai rêvé d'elle qu'une fois. Je partais par une fin d'après-midi avec une amie anonyme pour un voyage à pied immotivé qui devait durer toute la nuit. L'obscurité commençait à tomber, il traînait une lumière sale et bistrée sur ce paysage de zone. Nous avons entendu des cris : je vois Douchka entraînée par un homme, et qui résiste faiblement. Elle a l'air bien mal en point. Je cours vers eux, l'homme se défile et disparaît. Je décharge ma colère sur la femme qui vient de surgir, une noiraude crasseuse au visage épais ; elle me regarde en mâchonnant quelque chose et je vois que je ne tirerai rien d'elle. Ce sont des persécuteurs. Alors je sens le désespoir m'envahir – non pas une fureur inépuisable, comme il serait advenu sans doute dans la réalité. Mon amie n'apparaît plus. Douchka semble mourante et mangée par la souffrance. Et tout à coup un docteur est là – un docteur, je le sais, pas un vétérinaire. Je lui demande si c'est l'homme qui est allé le prévenir. Il répond : « Non, ce sont nos petits serveurs. »

— Guérissez-la ou achevez-la, lui dis-je.

Au lieu de l'examiner, il s'installe devant une table en plein vent et se met à préparer avec soin des flacons et des instruments. Il y a dans cette application, cette lenteur, quelque chose de prémédité. Je me demande s'il attend que mûrisse encore l'état de Douchka, ou sa clairvoyance à lui ; ou si le traitement, sans que j'en sois avertie, a déjà commencé ; ou s'il escompte simplement l'effet de l'ordre et du silence sur elle et sur moi. Mais il est de fait que je me sens plus calme. Je m'approche d'elle : allongée par terre, elle a cessé d'aboyer

et n'est plus capable que de grimaces de douleur.

Est-ce l'angoisse qui m'a tirée du rêve ou le crépitement de ses pattes sur le parquet du bureau ? À peine éveillée, arrachée au sommeil comme un noyé à l'eau, j'ai reçu ce bruit familier dans la nuit, ce petit ruissellement heureux.

Dix ans plus tôt j'avais eu un cauchemar analogue : encore un autre couple destructeur dans un décor obscur et sordide, mais c'est la femme qui était violente et l'homme hébété. Les victimes, cette fois-là, étaient Jean-François et moi, Jean-François surtout, le plus faible. Séquestrés, asservis, brutalisés, je savais que nous finirions par en mourir, et je me préparais à une lutte à mort, soulevée de rage, mais aussi d'espoir. Il ne restait qu'un espoir bien tremblant dans le second rêve ; il reposait tout sur le docteur. La tonalité était un abattement profond.

Achevez-la ou guérissez-la. Je n'ai pu guérir ni elle de sa folie, ni moi de cette masse de souci qu'elle faisait peser sur ma vie. Et Douchka ? Qui la fera manger, qui la promènera ? Il fallait rentrer pour sortir Douchka. J'avais oublié la viande de Douchka, il fallait ressortir... Douchka, *qu'est-ce qu'on en fera ?*

Jacques et un de ses copains devaient une fois venir me prendre après minuit pour un collage d'affiches. Au dernier moment je me suis rappelé qu'elle connaissait trop bien Jacques. J'ai eu peur de ses hurlements de joie quand il arriverait. Elle allait réveiller toute la maison. Je suis donc allée les attendre en bas. J'avais eu beaucoup de travail ce soir-là, puis j'avais préparé ma colle. Tandis que j'arpentais la rue, dans la nuit fraîche, je me suis avisée que j'avais oublié de la descendre. Je n'ai pas osé aller la chercher tout de suite : ils pouvaient arriver à l'instant où je serais en haut, prendre l'ascenseur, sonner, et déchaîner ces cris que j'avais voulu éviter. J'ai donc attendu qu'ils soient là, je leur ai dit de s'éloigner un peu pour qu'elle ne pût pas les voir et je suis montée la prendre. Mais une fois la porte de la maison franchie, elle a reconnu l'odeur de Jacques sur le trottoir. Elle a éclaté en aboiements, elle s'est mise à le chercher en tirant sur sa laisse de droite et de gauche. J'étais malade d'elle cette nuit-là.

CHAPITRE IX

Elle s'était rudement amusée à Porquerolles. À en être malade pour de bon. Tout le monde avait un chien ou deux dans l'hôtel, même les hôteliers ; les aboiements ne gênaient personne ; sans compter qu'on ne rentrait que pour dormir. Midi et soir on mangeait sous les pins ; au pied de chaque table, on pouvait voir un chien enchaîné à la chaise de son maître.

Elle n'avait jamais senti une telle concentration d'odeurs dans les chemins, et toutes rôties par le soleil. C'est la première fois qu'elle courut volontiers à l'eau ; nous lui avions trouvé sur une plage une écorce de liège qu'elle adorait : nous la jetions à la mer, pas trop loin pour ne pas la décourager, ni trop près, pour qu'elle dût l'atteindre à la nage. Elle marchait dans l'eau tant qu'il lui était possible de marcher ; puis continuait sur la pointe des pattes pour garder le contact avec le fond. Lorsque sa tête seule émergeait, que le sable se dérobaient et qu'elle flottait déjà, elle avait un instant d'hésitation, mais le liège était à deux ou trois mètres, elle n'y résistait pas et se lançait. Dès qu'elle avait attrapé son écorce, elle tournait bride et regagnait la terre. Je n'ai jamais eu le temps de la conduire jusqu'au moment où nager fût devenu une activité naturelle, puis un plaisir. Il me semble qu'elle n'en était pas loin. Notre participation au jeu, la reconquête du liège, les ébrouements du retour, tout cela faisait pour elle un plaisir fou. Quand nous en avions assez, c'est elle qui revenait nous chercher et nous harcelait jusqu'à ce qu'une de nous, se soulevant avec langueur de son rocher brûlant, renvoyât le liège à l'eau. Elle en fit tant le premier jour que le lendemain elle ne pouvait plus se traîner. Elle dormit l'après-midi entier avec Jacqueline qui s'était écorché le pied, pendant que je parcourais l'île. Deux jours plus tard elle était prête à recommencer. Une belle fin de vacances, Porquerolles.

Et puis le retour horrible. Ses aboiements dans la chaleur de l'auto, la halte à C..., la colère de l'hôtelier. Et l'idée qui faisait son chemin. L'idée avait commencé à s'implanter quand je l'avais retrouvée dans ce chenil de l'Isère, son museau noir rouge de sang frais comme l'épaule d'un taureau après le premier coup de pique : « Vous aurez des ennuis avec cette bête, dit la dame, croyez-moi, vous ne pourrez pas la garder. » J'ai suggéré que, peut-être, si elle avait des petits, elle finirait par s'apaiser. La dame a eu l'air atterré. « Surtout pas, ne faites jamais une chose pareille : les petits deviendront comme elle, c'est une tare. Une bête de ce genre ne doit pas avoir de petits. »

Est-ce qu'il n'y avait rien à faire ? Rien du tout. La faire couvrir, on

eût dit que c'était enfreindre un interdit. J'avais l'air de vouloir provoquer le destin. Ç'avait été dur pour moi, l'idée d'avoir un chien taré ; un chien qui avait une faute originelle dans le sang. Ça faisait une menace suspendue au-dessus de nous deux ; quoi que je fisse, la menace, un jour, éclaterait. J'en ressentis une énorme pitié pour elle, si inconsciente de sa malédiction.

J'avais d'abord essayé de penser que la femme avait dit ça par dépit : elle n'avait pas peur des chiens et elle les aimait ; elle ; elle était bonne pour eux, pas comme le paysan-bourreau. Eux aussi l'aimaient tout de suite, ils ne résistaient pas à sa calme bonté. Mais Douchka avait résisté. Rien de féroce comme ces cœurs tendres quand leur charme n'opère pas, quand ils se heurtent à une fin de non-recevoir. Puisque Douchka lui avait résisté, elle la condamnait. Je la défendrais donc puisqu'elle n'avait que moi pour la défendre, puisque son équilibre ne dépendait que de moi seule. Je leur ferais voir. Je me disais tout cela mais je vacillais déjà. Pourquoi se montrait-elle seule irréductible ? Pourquoi ne se conduisait-elle pas comme les autres chiens ? Je voyais bien qu'elle s'énervait de plus en plus contre les inconnus, qu'elle criait de plus en plus fort, de plus en plus continûment en voiture, qu'elle avait tendance à devenir hargneuse avec les autres chiens. Et qu'insensiblement j'en venais à la surveiller de plus près, à redouter l'imprévu, à éviter tout incident qui la sortirait de ses habitudes. Je mesurais l'extension de la menace à cette alerte perpétuelle, à ce « qu'est-ce qu'elle va encore bien pouvoir faire ? » qui ne cessait de m'habiter. Comment la défendre si je ne pouvais pas la guérir, si je la laissais empirer sous mes yeux ?

Pendant le retour de Porquerolles je lançais tout cela à la figure de Jacqueline. Les paroles de la femme étaient en train de prendre leur sens. Il fallait regarder les choses en face et en tirer les conséquences. Tirer les conséquences, c'était me débarrasser d'elle. Je ne pouvais pas la donner... Alors...

Jacqueline se taisait et je la sentais me juger un peu comme elle jugeait Douchka : un être sujet à des crises sauvages, mais au fond pas méchant. Elle écoutait la rumeur de ma sauvagerie logique : il ne fallait que laisser passer le flot. On ne raisonne pas avec ces êtres-là, et d'une façon générale, à quoi bon raisonner : sur ce plan-là je me défendais trop bien, je ne raisonnais que trop, et elle n'était pas de taille. Mais ça passerait. Hommes et bêtes ont chacun leurs défauts, on ne va pas les tuer pour si peu. C'était quand même dommage de gâcher cette journée de retour qui aurait pu être si agréable.

J'enrageais parce que je savais que, d'une certaine façon, elle avait raison. Elle finirait par avoir raison tout en se trompant ; tandis que je finirais, moi, par me mettre dans mon tort tout en ayant raison. Parce que j'oublierais ce que j'étais en train de dire et de penser, et que le

voyage aurait été gâché pour rien. En arrivant à Paris, la vie reprendrait au point où je l'avais laissée deux mois plus tôt. Douchka se réintroduirait dans ses habitudes, il n'y aurait plus de secousses et je ne songerais plus à me défaire d'elle. Et c'est alors que j'aurais tort. Et c'est maintenant que je voyais clair ; maintenant que je tenais la vérité. Quand on tient la vérité, on ne la lâche pas, on ne l'oublie pas, on va jusqu'au bout. Jacqueline avait raison parce qu'elle savait que je n'irais pas jusqu'au bout. J'avais raison parce que je savais que, d'une façon ou d'une autre, ça ne pouvait pas bien finir. J'expliquais, je rabâchais inépuisablement. Jacqueline se taisait. Derrière nous, Douchka aboyait.

Nous sommes arrivées à Paris à la fin de l'après-midi. J'ai laissé Jacqueline avenue de Versailles. Douchka a encore eu un accès de frénésie en reconnaissant sa rue. Elle s'agitait si éperdument que j'ai dû la monter chez moi avant de décharger un seul paquet. Mais dès qu'elle a eu franchi le seuil de l'appartement, elle est redevenue la Douchka de toujours. On rentrait ; le temps de la vitesse, de la passion, le temps de l'aventure et de la nouveauté était passé. Je suis redescendue chercher les valises, j'ai rangé dans les cartons et les armoires les vêtements d'été et elle m'a suivie partout sans bruit. J'avais prévu ce déroulement, mais le silence devenu réel était bon comme une main sur mon front. Je ne pouvais pas ne pas être attendrie de la retrouver si bien encadrée par les choses. Pas soumise – jamais tout à fait soumise – mais accessible, redevenue capable d'entendre mes paroles, en accord avec moi de nouveau. Paisible. Un peu triste aussi. Au retour des vacances, elle passait généralement par un ou deux jours de dépression après la flambée de joie de l'arrivée. Comment alors ne pas la plaindre ? Elle se laissait aller sur le divan à d'interminables somnolences et ne s'éveillait qu'à peine quand je la descendais.

Elle boude, disions-nous, elle nous en veut de l'avoir ramenée. C'est bien de quoi elle avait l'air avec ce regard alourdi qu'on pouvait supposer « chargé de reproche ». D'un enfant boudeur qui détourne les yeux. Sûrement elle ne boudait pas – à moins que toute bouderie ne soit cela : un pesant ennui, un étonnement confus de se découvrir éloigné de tout, indifférent et mou devant des plaisirs naguère excitants, parce qu'on nous a cassé notre élan. Mou et vidé de l'irrésistible énergie qui nous travaillait et nous jetait sur le monde. Mais elle ne boudait pas, car le boudeur se sent d'abord vidé d'amour. Elle, c'était son amour pour nous qui la guérissait. Elle se remettait à nous attendre quand nous sortions et à sauter du divan dès que la clef tournait dans la serrure ; elle revenait poser le museau sur mon genou quand j'écrivais ; elle faisait son nid dans notre accord retrouvé que ne hachaient plus les tempêtes de l'été. Je la regardais traverser

l'épreuve, émerger de son crépuscule, je ne pouvais pas ne pas être attendrie. Je ne pouvais plus lui en vouloir à cause du passé. Elle me gâterait encore bien des jours de vacances, mais je n'irais pas sonner chez le vétérinaire.

Tout se passa donc bien comme Jacqueline l'avait prévu, à ce détail près que je n'oubliai pas que j'avais voulu « aller jusqu'au bout ». Ce n'était pas comme un mauvais rêve qui s'évapore sans laisser d'angoisse, puisque les morts qu'il nous a figurés, nous les retrouvons vivants au réveil. Il s'était bien passé quelque chose ; je savais maintenant d'expérience que j'avais voulu aller jusqu'au bout : qu'aller jusqu'au bout m'était apparu la seule solution raisonnable, la solution qui s'imposait. La *seule* issue à vrai dire. La menace lancée par la maîtresse du chenil avait fait son chemin.

En fait, ce que j'avais redouté était en train de se produire : j'étais convaincue qu'il fallait aller jusqu'au bout et je commençais à sentir que je n'irais pas – jamais. Elle me contraignait à mille allées et venues, précautions et démarches assommantes, elle m'empêchait de faire ce que je voulais, elle m'accablait de soucis, elle m'écrasait, et je prenais mon parti de me laisser écraser. C'était à moi que j'étais en train de renoncer, pas à elle. Parce que je l'aimais. J'étais en train de lui donner ce que j'avais toujours refusé aux hommes, ma liberté de mouvement et de décision. Ce que je n'avais donné à Jean-François qu'à terme, et comptant bien que cela finirait. Si encore je l'avais aimée assez pour accepter la charge et n'y plus penser ! Même pas. Je l'aimais d'un amour chétif et amer. Je grognais et je la gardais. D'un amour qui reprend sans cesse ce qu'il donne, une des plus grandes hontes qui soient.

« Tu ne sais pas à quoi tu as échappé, ma pauvre fille, pauvre innocente, lui disais-je. Tu as frôlé la mort, sais-tu ? » Mais ce n'était drôle que pour Henriette ou Jean-François qui m'écoutaient. Moi je sentais la plaisanterie me rester dans la gorge.

L'hiver se passait toujours à peu près normalement. Il ne se posait pas de problème sérieux. L'hiver, c'est-à-dire le grand bloc de travail, de pluie, de froid, la succession de sonneries de réveil, de petits matins nocturnes, de sorties le soir qui s'étend d'octobre aux vacances de Pâques. Celui-là ne m'a pas laissé de souvenirs particuliers. De souvenirs d'elle. J'avais de plus en plus de travail, de plus en plus de réunions. Je me reprochais de ne pas la sortir assez. Deux ans plus tôt, le docteur m'avait recommandé de marcher tous les jours une heure. Pour elle ç'avait été une belle période. Je l'emmenais faire le tour des Lacs ou celui du champ de courses de Longchamp ; je prenais l'auto pour traverser Auteuil ; je choisissais des jours et des heures où il n'y a pas d'enfants au Bois, pour la lâcher. Restait à surveiller la traversée des allées, à épier l'apparition des cavaliers au détour d'un chemin :

elle adorait aboyer après les chevaux en leur sautant aux jarrets. Le cheval faisait un écart, le cavalier chancelait, c'étaient des histoires pénibles. Viendrait bien un jour où il y aurait un accident. J'avais surtout peur de lui voir attraper un coup de pied. Je l'imaginais volant sous le sabot et retombant inerte, le crâne cassé. Elle, qui fuyait devant certains roquets, ne redoutait aucune autre bête, petite ou grosse. C'était l'instinct du berger qui la poussait, une passion de régenter les autres animaux. Elle ne voulait pas les manger, ni même les mordre ; leur courir aux trousses seulement et leur imposer sa loi. Mais ce besoin héréditaire implanté dans ses ancêtres, restait hagard chez elle, faute d'avoir pu prendre forme. Elle s'enivrait de bousculer vaches et moutons, de les précipiter en avant pour leur couper ensuite la route et les contraindre à faire volte-face. Ne sachant guider un troupeau, sa joie était d'y semer la panique. Le principe d'ordre, à l'état brut, engendrait l'affolement. On assistait à un cauchemar.

Je ne me laissais pas surprendre par les cavaliers, mais au prix d'une attention qui me pesait. D'un autre côté, pourtant, elle animait ces promenades monotones. Je participais à ses aventures : je la voyais foncer au galop sur une pelouse et soudain faire frein des quatre pattes devant je ne savais quoi, oiseau, terrier, odeur. Quelquefois elle sautait en l'air pour mieux s'arrêter, et retombait sur place, les pattes écartées. Si drôle que je riais tout haut. Elle se précipitait sur les canards rangés au bord du lac. Épouvantés, ils prenaient l'eau, pêle-mêle. J'aimais la voir se retourner pour s'assurer que je la suivais, m'attendre à distance, la tête inclinée, ou revenir à moi pour recevoir une caresse. Quand je n'avais pas pu trouver de temps dans la journée, j'en prenais sur mon sommeil. Nous descendions la rue du Ranelagh jusqu'au quai, nous gagnions le pont de Grenelle, nous faisons l'île des Cygnes et nous revenions par le pont de Bir-Hakeim. J'avais commencé par suivre les berges de la Seine jusqu'au viaduc du Point-du-Jour, le long des grosses péniches à quai dont j'enjambais les amarres. Elle y trouvait des tas de feuilles sèches pour se rouler, des tas de sable pour faire ses besoins. Moi je suivais le bord de l'eau, d'une dalle à l'autre, pour éviter les pavés cabossés. Nous passions sous des ponts suintants. Je préférais ces endroits perdus à l'île des Cygnes, trop fraîchement plantée de bancs, de réverbères et de grêles plumeaux, dans les intervalles entre les vieux arbres. Au début de l'automne et à partir du printemps, si la nuit n'était pas trop avancée, les phares des bateaux-mouches nous aveuglaient au passage. Je croisais quelques rôdeurs, elle se rapprochait de moi, je n'avais rien à redouter avec elle. De temps en temps, elle filait en flèche derrière un rat.

Quelqu'un m'apprit un jour que ces rats étaient redoutables ; leur urine peut contenir des germes qui communiquent aux chiens une

terrible maladie, presque toujours mortelle. J'abandonnai le bord de la Seine pour l'île des Cygnes où il y avait moins de rats. Moins seulement. Entre minuit et une heure on n'y croise plus grand monde. Douchka allait inquiéter les amoureux sur leurs bancs. Au mois de mai l'odeur des tilleuls y est à couper au couteau ; presque aussi puissante qu'à Prague.

Mais cet hiver dont je parle, je m'étais lassée des promenades. Je n'allais plus que rarement à l'île des Cygnes, je n'avais plus de temps pour me rendre au Bois, et quand j'avais du temps, j'hésitais à prendre la Voiture et à supporter ses cris ininterrompus jusqu'au moment de la halte sous les arbres. Je m'en voulais de ne pas donner d'emploi à ses muscles secs faits pour la course et le bond. Pas étonnant qu'elle devînt nerveuse. Mais plus elle allait plus elle criait, elle était allergique à la joie de l'auto. Et si je gagnais le Bois à pied, cela faisait plus d'un tiers du trajet à la tenir en laisse dans les rues. Je renonçais souvent. Ainsi je sentais nos possibilités se restreindre – la menace prenait corps.

En compensation nous avions des week-ends au Terrier qui commençait à être installé ; j'y passai aussi une semaine à Noël : c'est alors qu'elle connut le bonheur du feu, le soir, pendant que je lisais sous la grande lampe et que j'eus le bonheur, moi, de la voir dans un cadre fait pour elle, de posséder un chien dont la présence ne se manifestait que par les plaisirs qu'il me donnait, la chaleur dont il emplissait ma solitude. Pour d'autres week-ends, nous allions à la Mare, chez Annie et Madeleine. Pendant que nous sarclions et bêchions, elle s'amusait à courir de l'une à l'autre ou à considérer les canards du voisin à travers le grillage. Elle avait vite compris que le potager lui était interdit et respectait à peu près la consigne car Annie savait se faire entendre d'elle. C'est avec les chèvres et les moutons d'un autre voisin qu'elle nous donnait du trac. Ils étaient au piquet dans le pré attenant et elle sautait par-dessus la barrière endommagée. Au printemps ça devint grave à cause du chevreau : c'est à lui qu'elle en avait surtout, il l'excitait par ses bêlements ; les jambes flageolantes il se réfugiait derrière sa mère, et celle-ci faisait front. Douchka se mettait à tourner follement autour d'eux pour atteindre sa proie, la chèvre tournait sur place, front baissé. Les cris du chevreau devenaient lamentables, je voyais l'instant où Douchka, hors d'elle-même, se ferait encorner. Nous nous mettions à tourner aussi autour du groupe. L'une de nous parvenait à l'attraper par la queue et nous rentrions à bout de souffle à la maison pour y consigner Douchka. On riait, mais pour moi, c'était déjà, un avant-goût des prochaines vacances. En de tels moments, je me trouvais sans aucun pouvoir sur elle ; elle m'avait oubliée, elle n'entendait plus mes appels, sinon peut-être comme une excitation supplémentaire au combat ; dans le tumulte

de son sang, des cris de sa proie et de ses propres aboiements, elle ne sentait plus les coups de laisse, on aurait pu la mettre en pièces sans qu'elle y prît garde.

C'est ce printemps-là que j'évitai C... en me rendant aux Combes pour Pâques. J'ai fait le voyage d'une traite, résignée à son vacarme. Dans la montagne il restait des plaques de neige sur les versants d'ombre. Elle en croquait des morceaux au passage. Elle a eu du bon temps pendant ces quelques jours, et nous pas trop de mal, en somme. Les prés sont encore vides de bêtes à cette époque, et avec les poules et les canards des villages elle ne m'a jamais causé d'ennuis sérieux : elle se contentait de les effrayer par deux ou trois bonds dans leur direction, puis revenait à mon appel d'un air égayé. Ce n'étaient pas ses animaux sans doute, le peuple sur lequel elle se sentait appelée à régner. Son indifférence à leur égard paraissait même croître avec l'âge, tandis que ses passions majeures se déchaînaient. Le seul incident fut celui de la rencontre avec la charogne dont elle me revint toute tartinée et dont l'odeur m'hallucina deux jours durant. J'ai dû la savonner à la pompe, la récurer trois fois à la brosse de chiendent, la rincer à grande eau, expulser avec des aiguilles à tricoter les asticots coincés dans les anneaux de son collier. Toute mouillée, le poil aplati, elle avait l'air triste et offensée.

Mais au mois de juin la situation a empiré. Il y a d'abord eu cette promenade avec Jean-François qui ne m'a laissé d'autre souvenir que celui de notre conversation laconique.

— Je ne peux pourtant pas la perdre sur la route... Je ne supporte pas cette idée.

Et Jean-François :

— C'est exactement ce que je me dis.

Puis ce fut le voyage de la Mare avec Madeleine. Il faisait si chaud et orageux, les routes étaient encombrées. Madeleine était fatiguée, je ne l'avais encore jamais vue ainsi : morne et crispée. Quand j'étais seule dans l'auto, j'arrivais à supporter les hurlements de Douchka ; il ne fallait que prendre son parti, au départ, d'un trajet qui allait être une corvée. Mais dès que j'avais des passagers, l'impossibilité de leur parler dans ce vacarme, et la pensée de l'effet de ces cris sur eux, le voisinage de leur muette désapprobation me rendaient furieuse. Douchka ne nous a laissé aucun répit, et c'est cette fois-là que je l'ai semée, trois kilomètres avant le village. J'ai stoppé sur le bord de la route sans arrêter le moteur, j'ai ouvert la portière, elle s'est ruée dehors comme elle faisait toujours, j'ai claqué la portière et j'ai démarré en serrant les dents. Une bonne leçon qu'elle allait prendre. Cinq minutes plus tard nous débarquions, hébétées. Hébétée de colère, moi. D'une rage épaisse. Mais l'inquiétude de ne pas la voir arriver

tout de suite, puis la vue de ses pattes meurtries m'ont touchée. Les souvenirs du retour de Porquerolles m'étaient revenus dans l'auto. Ils ne me lâchaient plus. J'avais tout raconté à Madeleine : que je ne pourrais bientôt plus garder cette bête, que je n'en pouvais plus, qu'il était exclu de la donner à qui que ce fût... que par conséquent... Madeleine m'avait écoutée en silence : fatigue, ou impossibilité de répondre à mes phrases hachées par les glapissements, ou sentiment qu'il n'y avait rien à répondre, que l'affaire ne concernait que moi, et que moi seule pouvais en décider. Ce n'était pas le silence réprobateur de Jacqueline. J'avais senti que mes paroles s'enfonçaient en elle sans rencontrer de refus, sans éveiller de scandale. Néanmoins elle s'était tue. C'était trop grave. En pareille matière on ne donne pas un « avis ». Il ne s'agissait pas de la couleur d'un rideau, il s'agissait de tuer Douchka.

Douchka passa ces deux journées à se chauffer au soleil et, quand elle se levait, à marcher sur des aiguilles – heureuse. Moi je savais que je ne la sèmerais plus jamais sur une route, même pour lui donner une leçon. Et les grandes vacances n'étaient plus qu'à quelques jours. J'allais me trouver au pied du mur.

Tout au début de juillet, je suis allée passer une journée à Dieppe avec Henriette. Tradition inaugurée l'année précédente : cours et examens terminés, nos fils dans le train, nous avons décidé de nous offrir une journée de garçons. À ce moment-là nous sommes harassées par tous ces mois de métier derrière nous et par les préparatifs de la veille. Pour nous satisfaire, il nous faudrait au moins trois jours de mer, de soleil et de désordre. On n'est pas exigeantes. Nous entrons dans la voiture comme dans un lit, et jusqu'à l'apparition de la mer et du soleil sur la mer nous nous sentons insouciantes et dolentes, comme on se sent dans son lit quand on est bien fatigué et qu'on n'a plus qu'à dormir. À la vue de la mer nous nous réveillons. Du soleil, il n'y en avait pas cette fois-là, mais il ne faut pas trop demander. Nous avons rendez-vous à la porte d'Auteuil. Douchka aboyait depuis la maison. Elle a eu sa crise habituelle de joie en apercevant Henriette. Et elle est restée en état de crise. Elle criait plus fort et plus continûment encore que le jour de Madeleine. J'étais un peu moins agacée qu'avec Madeleine parce que je connais beaucoup mieux Henriette et qu'Henriette connaît mieux Douchka. C'était beaucoup moins reposant que nous n'avions pensé mais nous n'étions pas encore découragées.

Nous nous sommes arrêtées dans la forêt de Lyons pour la faire courir. Ça la calmait toujours un peu d'ordinaire. Elle ne s'est pas calmée et c'est devenu presque intenable. Un peu avant Dieppe il a commencé de pleuvoir. Puisque le bain du matin était fichu, nous avons décidé de nous promener sur la falaise jusqu'au déjeuner ; tant

pis pour la pluie – si fine d'ailleurs, une pluie de Bretagne, une pluie de vacances. À peine un peu plus qu'un brouillard. Mais la pluie s'est faite plus serrée. Le ciel était complètement bouché, ça ne présentait plus beaucoup d'intérêt de pousser jusqu'au bord de la falaise : nous ne verrions rien du tout. Mais au moins nous pouvions parler ; Douchka trottaient en avant. Nous n'avions pas prévu le troupeau de vaches ; tout à coup elle s'est trouvée au beau milieu, courant de l'une à l'autre, et dès lors nous pouvions toujours l'appeler. J'ai fait mine de m'éloigner. D'ordinaire, dès que j'avais pris quelque distance, elle fonçait vers moi. J'ai pris le plus de distance possible tout en demeurant en vue. Mais il aurait fallu qu'elle eût l'idée de me regarder. Elle ne me regardait pas, pas plus qu'elle n'entendait nos appels, elle m'avait oubliée, je n'existais plus. Rien n'eût été plus facile que de la laisser à ses vaches et de disparaître, si j'avais voulu, je n'en aurais plus jamais entendu parler. Pour finir, nous avons quand même dû rentrer dans son champ de vision, un instant où elle reprenait souffle, et de nouveau elle a eu envie de nous. Ce sont les vaches qui ont été oubliées. La fatigue aidant, elle pouvait s'éveiller de sa folie. Épuisées et trempées, nous avons regagné toutes trois l'auto. Il ne restait plus qu'à chercher un restaurant. Les moules et le muscadet nous ont rendu un peu de courage. Quand nous sommes ressorties, la pluie avait cessé, nous avons longtemps marché aux alentours de Varengeville. La rentrée au moins serait tranquille : Douchka avait son compte.

Elle n'avait pas son compte. Elle a crié pendant tout le retour autant qu'à l'aller (peut-être davantage : les comparaisons, quand on en est là...). Cette fois, il me semblait toucher le fond. Ç'a été au tour d'Henriette d'entendre que je tuerais Douchka. Penchée vers elle, forçant la voix au milieu des aboiements, je lui ai répété ce que j'avais dit et redit à Jacqueline, et déjà répété à Madeleine. Henriette comprenait. Elle aimait Douchka et elle comprenait. Elle ne pouvait pas aller jusqu'à dire : « Oui, faites-le », ni même « il n'y a pas d'autre moyen », mais elle savait exactement où j'en étais. Elle m'avait déjà entendue la menacer de mort dans des moments de colère. Elle se taisait, comme Jacqueline au retour de Porquerolles, comme Madeleine quelques jours plus tôt, mais son silence partageait mon tourment.

Après quoi, je suis allée passer une douzaine de jours au Terrier. Je voulais travailler et réfléchir. Elle a dû crier comme d'habitude pendant le trajet, mais je ne m'en souviens pas. Au point où j'en étais... il n'y en avait plus pour longtemps désormais. Je me donnais ces douze jours pour prendre une décision.

« Quand on souhaite la mort de son chien, c'est qu'on ne l'aime pas, ce n'est pas possible qu'on l'aime », m'avait dit Jacqueline. Je

n'avais pas protesté, ce genre de protestation me reste dans la gorge. Crois ce que tu veux.

J'étais sûre d'une chose : si je l'avais aimée moins, j'aurais su m'en débarrasser sans me demander ce qu'il adviendrait d'elle. J'aurais laissé aux autres la peine de la voir dépérir ou devenir féroce, et le souci de prendre une décision. Je ne pouvais pas lui faire ça. Si sa vie devenait une impossibilité, si elle devait mourir, c'était à moi de me charger de sa mort. Ou la garder ou la tuer, il n'y avait pas de milieu.

Pendant douze jours, je l'ai observée : elle était calme et heureuse. Deux ou trois fois elle m'a donné de l'inquiétude en s'enfonçant à toute vitesse dans les blés mûrs à la poursuite d'un lapin. Heureusement il ne s'est trouvé personne pour la voir, car je me promenais en plein midi ou aux dernières heures du jour. Heures choisies en partie pour elle. Les lapins, comme les poules, ne la rendaient pas tout à fait folle : je continuais sans doute à exister en elle pendant la poursuite car elle me revenait sans que j'aie besoin de beaucoup l'appeler. Je la voyais émerger, blanche, bise et noire, curieusement étrangère, d'entre les blés qu'elle ne couchait même pas, où elle ne laissait pas plus de trace que son lapin. Des blés magnifiques, argentés, presque roses. Et une autre espèce plus belle encore : métallique et violacée. Quand elle était hors de vue, la campagne déserte, le chemin filant droit devant moi sans une ombre, les bois immobiles à ma droite, je me disais : ce sera comme en cet instant, tout pareil, la même promenade. Seulement je ne l'attendrai pas, voilà tout. Est-ce si terrible ? Je n'en savais rien. C'était moi qui vivais en sursis, pas elle ; elle ignorait tout. Mais je n'arrivais pas à me croire en sursis, et déjà je pensais à autre chose. J'essayais de ramener ma pensée sur l'obstacle, elle s'élevait de nouveau.

Je travaillais dans le jardin, elle restait couchée au soleil, tout près de moi ; elle haletait. Je la conduisais à l'ombre : le soleil de juillet ne vaut rien à sa race, mais elle ne voulait pas me quitter. Elle venait reprendre sa place à mes pieds et elle me regardait, sa grande langue pendante, ses flancs battants. J'avais commencé d'écrire une nouvelle histoire et je travaillais avec plaisir ; quand je m'arrêtais d'écrire, je continuais à imaginer sans peine et sans ennui ce que j'écrirais le soir ou le lendemain. Tout m'était occasion d'échapper à mon souci d'elle, tout m'était bon, même le plus difficile et le plus dur d'ordinaire. Et, tantôt l'appel du travail, tantôt ces blés violents qui m'obligeaient à ne plus voir qu'eux, à oublier tout le reste, remplissaient à craquer mes journées. Je ne trouvais plus rien à changer dans ma vie. Pas un manque. Rien de trop. Sa présence à elle couronnait mon bonheur, je m'étais placée dans les pires conditions pour prendre un parti. Je n'arrivais plus à former l'idée que j'étais justement venue dans cette maison afin de me résoudre à changer quelque chose. Je ne pouvais

plus former aucune idée la concernant. Les souvenirs de mes tourments et de mes fureurs se décoloraient. Quand j'essayais de les ramener au jour, je ne retrouvais, au lieu de colère, qu'une obstinée pitié dont la présence m'étonnait, comme on s'étonne de retrouver une douleur au réveil, et qui venait aiguïser d'inquiétude mon bonheur.

Je verrais bien ce que dirait le vétérinaire. S'il n'y avait rien à faire, alors bon.

CHAPITRE X

C'était un nouveau vétérinaire. La concierge m'avait assuré qu'il était très bon, pas cher, gentil. Pour moi il avait surtout l'avantage d'habiter à deux pas : nous irions à pied. Pas de séance en auto.

Je vis un homme long aux yeux pâles, aux joues maigres et colorées. La douceur de sa voix surtout m'étonna. Ceux que j'avais connus jusque-là avaient l'air de joueurs de rugby ou d'officiers de cavalerie. J'expliquai l'affaire : j'allais partir en vacances, je ne pouvais plus supporter ces hurlements en voiture, ni les imposer à mes amies, je ne voulais pas risquer un accident. J'appris – ce fut le premier apaisement – que le cas de Douchka n'était pas exceptionnel. Il ne paraissait pas non plus guérissable. On pouvait tout de même essayer de la calmer. Je dis qu'aucune dose de phenergan ni de sédobrol n'y avait encore réussi. Je m'étais astreinte à faire fondre d'innombrables carrés de sédobrol récalcitrants ; le sirop de phenergan, elle l'aimait bien. Le vétérinaire sourit : il parlait de vrais calmants ; et il me fit une ordonnance de largactyl et de noblivon alternés. Je devais donner le premier comprimé la veille du départ, avant de me coucher ; les autres à partir de sept heures du matin, toutes les deux heures. Je pouvais y aller, elle les supporterait, et il était probable qu'elle se tairait. Au cours des vacances, je pourrais continuer à lui en donner régulièrement à plus faible dose. Il y a bien aussi la section des cordes vocales, conclut-il avec un peu de tristesse, mais c'est une opération si mutilante.

Je n'avais pas pensé aux cordes vocales. Ce n'était pas une idée agréable. Priver un chien de sa voix, c'est un peu le châtrer. Néanmoins je fus contente de disposer d'une solution de rechange imprévue. D'une solution intermédiaire – à laquelle la liste de calmants ôtait d'ailleurs toute urgence. L'ordonnance d'abord, l'opération peut-être... plus tard... À la rentrée. On verrait. Il me restait de la marge.

Tout au fond de moi bredouillait une déception. J'étais partie pour en finir, pour le miracle ou le malheur, et rien n'était réglé ; je me retrouvais en pleine incertitude. Encore des tentatives, encore des essais. J'étais arrivée sûre de ma difficile résolution. On venait d'en décharger mes épaules, on m'offrait un autre commencement. Et si tout échouait de nouveau, si je n'étais en train de reculer que pour mieux sauter ? N'aurait-il pas mieux valu, puisque j'étais prête... J'écrasai l'inavouable déception. N'avais-je pas de quoi agir, observer, expérimenter, réfléchir ? Réfléchir à autre chose qu'au meurtre ?

Personne n'avait parlé de piqûre.

Quand Jacqueline m'apprit qu'on donnait du largactyl aux tigresses dans les ménageries, je me sentis en droit d'espérer. Je fis mes valises avec entrain.

Le soir, je donnai à Douchka son premier comprimé. Je recommençai au lever. Pour être calme elle l'était, car elle demeura sur le divan à somnoler pendant tout le temps que je faisais ma toilette et achevais mes préparatifs. Il en était souvent ainsi les jours de classe, dans la nuit des matins d'hiver surtout : elle attendait, pour commencer sa journée, le premier bruit de vaisselle dans la cuisine. Mais le nouveau, cette fois, l'extraordinaire nouveau, c'était son indifférence au spectacle des valises remuées, fermées, rouvertes, transportées dans le couloir. J'en fus imperceptiblement affligée, comme si je la retrouvais autre, comme si on m'avait changé mon chien pendant la nuit. La fureur de joie de Douchka les jours de départ, c'était Douchka. Je la privais de sa joie. Mais je rejetai avec agacement ce scrupule d'une fine sensibilité. De quoi me plaignais-je ? Le soleil du matin inondait tranquillement la cuisine ; on n'entendait pas d'autre bruit dans la maison que le glissement de mes pantoufles sur le parquet, j'écoutais ce bruit avec délices ; le silencieux bien-être de ces derniers préparatifs submergeait tout.

Elle vint à moi d'un air paresseux, l'œil mal ouvert, l'oreille un peu affaissée. Cette fois elle avait son compte. J'étais idiot de l'avoir tant attendu, d'être restée bloquée des semaines devant mon choix tragique. Quand tout était si simple ! Désormais j'allais pouvoir l'emporter avec moi, silencieuse, inoffensive, imperceptible, comme ces grands djinns des Mille et Une Nuits qui s'enferment au commandement dans un flacon d'odeur. À ce moment je découvris qu'elle ne pouvait même plus se tenir debout : ses pattes se dérobaient, elle se rattrapait de justesse. Donc je pouvais diminuer les doses suivantes : les remèdes s'avéraient si efficaces que je n'épuiserais pas les possibilités de ce seul traitement. Qu'il fallait peu de chose en somme !

Pauvre, pauvre ! ai-je pensé. Pauvre petite vie enchaînée ! Je la descendais, la remontais, l'emmenais avec moi ou la laissais enfermée ; à présent je la droguerais à ma convenance, je lui soutirerais sa force, je brouillerais son âme. Je vis s'agiter faiblement le bout de sa queue : elle savait que nous partions, elle était contente tout de même. Une joie lointaine et assoupie l'habitait. Elle allait s'endormir sur la banquette et j'aurais la paix pendant tout le voyage.

Mais elle ne dort pas. Elle refusa même de s'étendre. Alourdie, les jambes flageolantes, elle resta sur ses jambes. Au moindre coup de frein, elle s'écroulait puis se remettait debout. Quand je me retournais,

je rencontrais ses yeux rétrécis et un peu larmoyants, des yeux qui n'étaient plus les siens, mais ouverts quand même, ouverts malgré tout. Auxquels rien n'échappait. Et parfois, quand un cycliste passait trop près de nous, elle faisait encore l'effort d'aboyer : un aboiement rauque, voilé, fatigué, venu d'aussi loin que son regard.

Elle ne me gênait plus du tout. Jusqu'au soir j'allais être maîtresse de la route. Déjà nous entrions dans la forêt de Fontainebleau, dans une belle tranchée pleine de soleil vert. En d'autres temps elle aurait salué les arbres à grands cris : les arbres, c'était la liberté, la course dans les sous-bois, les odeurs de bêtes, les feuilles sèches. Elle regardait les arbres de ses yeux épaissis ; elle ne criait pas.

Un choc tout à coup. Je faillis lâcher le volant : elle venait de s'abattre de tout son poids sur mon dos. Une patte sur chacune de mes épaules, elle m'enlaçait par-derrière. Je la secouai, je voulus me dégager d'une main. Rien à faire. Elle entendait rester ainsi sur moi, reposer ainsi – masse inerte, alourdie par la drogue. Elle paralysait mes bras. Je stoppai avec précaution, me libérai de son étreinte, la repoussai sur la banquette et repartis. Dix minutes plus tard elle recommençait. Et encore, et encore. Je ne pouvais plus croire à un caprice passager ; c'était bien moi qu'il lui fallait. Dans son hébétude elle avait dû distinguer une lueur. Et du fond d'elle-même, aussi lointaine que sa joie ou son étrange aboiement, une seule volonté émergeait, se frayait un chemin en titubant à travers des nappes de brouillard, des vagues de somnolence : rejoindre la lueur – moi. Plonger dans son amour pour moi. Elle tâtonnait jusqu'à moi, m'atteignait, s'abattait sur moi, s'immobilisait. D'ordinaire il suffisait à son amour de me voir et de me sentir proche pour être comblé. Tout à coup il lui fallait davantage. C'était peut-être l'angoisse de se ressentir si nouvelle, si étrangère à elle-même ; ou encore l'angoisse dans l'émoussement de tous ses sens – d'avoir perdu mon odeur. On ne pouvait pas savoir. Elle s'efforçait vers moi, elle abordait lourdement à moi. Elle s'amarrait au port.

Le voyage n'avait plus rien de victorieux, je commençais à me sentir le cœur barbouillé. Et tout ça devenait encore plus dangereux, pour finir, que des hurlements à mes oreilles. Je calculai aussi qu'à m'arrêter toutes les dix minutes, je n'arriverais pas aux Combes avant le lendemain. Il fallait trouver quelque chose. En me servant de sa laisse je l'ai attachée à la poignée de la porte arrière droite – la plus éloignée de moi. Pas trop serré pour qu'elle pût s'étendre si l'envie lui en prenait. Assez serré pour qu'il lui fût impossible de m'atteindre.

Elle est restée encore très longtemps debout, mais je ne risquais plus rien, je pouvais être tranquille. Toutes les fois que je me retournais, je la voyais enchaînée, l'œil noyé, totalement impuissante. J'étais tranquille en effet, mais ce spectacle, la seule pensée de ce

spectacle dans mon dos me coupait ma joie. C'était lourd à porter, j'avais envie de me révolter pour elle. Je l'ai détachée à deux ou trois reprises pour la faire pisser. Elle y a mis le temps, elle trébuchait dans l'herbe, un peu contente tout de même. Je la rattachais et nous repartions.

À partir de deux heures, j'ai cessé de lui donner des comprimés et elle a dû se réveiller progressivement ; je percevais des mouvements plus vifs derrière moi, mais elle n'aboyait toujours pas. Un peu plus tard, je l'ai entendue s'agiter pour de bon et piétiner la banquette. Le jour baissait, je commençais à sentir la fatigue, je ne me suis pas retournée. Soudain elle a eu de véritables soubresauts et elle s'est mise à pousser des cris étouffés. J'ai rangé précipitamment la voiture. Garrottée par sa laisse à force de lutter, une patte tordue et immobilisée, qu'un choc aurait pu casser net, elle était tout près de l'étranglement. Des larmes me sont venues aux yeux. Je l'ai détortillée, détachée, caressée, je l'ai fait descendre. Puis je l'ai rattachée, il le fallait bien. Jamais ce trajet ne m'avait paru aussi long.

Le résultat était atteint tout de même. Il faudrait veiller une autre fois, pour l'empêcher de se suicider dans mon dos ; il faudrait que je prenne mon parti de la voir ainsi humiliée, mais enfin les voyages étaient devenus possibles.

Aux Combes j'ai continué à lui donner un comprimé tous les matins, « pour l'équilibrer », pour qu'elle n'aboie pas trop aux grand-mères et aux enfants. J'ai aussi tressé une très longue corde pour la retenir sur la terrasse et l'empêcher d'aller croquer les balles de ping-pong quand les garçons jouaient en dessous. Elle a été de toutes nos courses, infatigable à la montée, parcourant trois fois le chemin, comme font les chiens. Nous avions toujours un peu peur qu'elle ne vienne s'embarrasser dans nos jambes quand le sentier se rétrécissait. « File, Douchka », elle repartait en avant. Au pied du rocher terminal de la Tournette, nous nous sommes séparés en deux groupes, chacun la gardant à son tour en bas. Il ne semblait pas qu'elle pût escalader les derniers mètres, et, de toute façon, il y avait trop de touristes novices parmi lesquels elle eût semé la panique. Elle était furieuse, non pas tant de ne pouvoir nous suivre, Jean-François et moi – car elle a continué à protester quand nous sommes redescendus pour laisser leur tour aux autres – mais d'avoir à rester là quand on pouvait monter encore. La seule affaire grave fut celle des cochons. Ce matin-là, nous avons laissé la voiture aux Cormets de Roselend pour aller faire la Tête des Fours. Elle est partie en avant tandis que nous bouclions nos sacs et examinions la carte. Ce n'est qu'après quelques minutes que nous avons été alertés par un bruit de fond de plus en plus insistant, un pêle-mêle d'aboiements et de hurlements. Où est Douchka ? Elle avait disparu. Nous avons couru au sommet d'un

mamelon. À nos pieds, de l'autre côté, se déployait un spectacle grotesque et vraiment désagréable : une vingtaine de cochons de toutes tailles en liberté, bousculés par elle, affolés, fonçant à l'aveuglette, s'éparpillant, se regroupant et elle au milieu, en pleine pâte, complètement déchaînée, sourde à ma voix et à toutes nos voix unies, ignorant les coups de laisse que je m'efforçais de lui décocher quand elle passait à ma portée. « Attrapez-la, tapez dessus, criait André naïvement. – Essayez vous-même. » Je me suis arrêtée, suffoquée de colère et d'épuisement. La promenade était finie pour moi, pensais-je. Je n'aurais plus le courage de mettre un pied devant l'autre. Sans compter que ça pouvait durer des heures : partie comme elle était, elle irait jusqu'au forçage. Elle tomberait peut-être morte à nos pieds.

D'un coup, tout s'est arrangé. Pascal l'avait saisie par la queue. Plaqué à terre, il la retenait des deux mains en criant que ça glissait. André est arrivé à la rescousse et j'ai pu l'attacher. On voyait du sang sur sa robe : celui des cochons. Alors seulement nous avons pensé à nous féliciter de l'absence de tout berger, et nous nous sommes mis en route. Je l'ai gardée en laisse un temps qui m'a paru long avant de la lâcher sur un versant désert et raide. Nous avons marché sept heures, nous sommes montés à trois mille et revenus par un sentier de crête sur une longue arête nue. Elle s'est bien amusée et elle était encore fraîche au retour.

Quand j'ai quitté les Combes pour Grasse, j'avais appris à doser le noblivon et le largactyl. Juste de quoi ne pas l'abrutir, tout en lui ôtant l'envie d'aboyer. Et naturellement je l'ai attachée. Jean-François était venu me rejoindre en Savoie. Ce fut un voyage tranquille par une belle chaleur. Nous avons déjeuné à l'ombre d'une haie, puis nous avons fait halte sur la belle petite place de Castellane ; elle a bu à la fontaine et nous avons mangé une glace. Pour finir, nous nous sommes arrêtés pour la faire courir au col des Lèques où soufflait un vent bleu. J'ai déposé Jean-François à Magagnosque et je suis allée m'installer chez Irène et Robert pour travailler pendant dix jours avec eux.

Dès l'arrivée j'ai compris que rien ne serait facile. Pas question de la laisser à proximité des enfants : dès qu'elle les a vus, elle les a détestés. Et pas le moindre espoir d'une accoutumance réciproque : les petites avaient bien trop peur ; pour elle, c'était trop tentant de se jeter sur ces proies fuyantes et hurlantes, de mordre dans ces chairs épouvantées. Le soir même, tandis qu'elle s'endormait au pied de mon lit, heureuse de me garder, j'ai dressé mes plans. Il fallait penser à tout, ne rien laisser au hasard. Elle n'a plus circulé qu'en laisse dans la maison, jusqu'à l'heure où les enfants étaient couchées. Le matin, entre sept et huit, je l'emmenais promener, je la faisais monter dans la pierraille et les oliviers. Le soleil était déjà haut, et déjà il faisait trop

chaud, bien qu'on fût à la fin d'août. Dans les champs de jasmin, des familles faisaient la cueillette. L'air était imprégné de jasmin. Cette odeur légère et suave m'attaquait massivement. Elle laissait une traînée inquiétante comme tant de délices méditerranéennes. Au fond de ce parfum coulait un liquide violet et corrompu semblable au sang qui suinte des blessures d'Ajax. Douchka courait après les sauterelles. Je la fatiguais tant que je pouvais, et moi avec. Au retour, avant d'aller déjeuner et travailler, je l'enfermais à clef dans ma chambre non sans lui avoir administré un comprimé. Je lui en ai donné jusqu'à quatre ou cinq par jour, grâce à quoi elle supportait à peu près la séquestration et l'attente de moi dans la chambre aux volets fermés pour retenir la fraîcheur. Quand les petites passaient dans le couloir, elle se jetait sur la porte et je tremblais d'entendre casser la poignée. Deux fois elle perdit patience : le lendemain de mon arrivée, je retrouvai fendu le dessus-de-lit rouge en cretonne provençale. J'en fus consternée, sachant combien Irène aimait sa maison et le passé. J'étendis alors mon imperméable vert sur le lit, jusqu'au jour où je le trouvai lacéré lui aussi, avec une immense estafilade sur le côté, un bouton arraché, et, de-ci de-là quelques débris d'étoffe et du bouton mordillés. Mais déjà mon temps à Peymeinade s'achevait : après un forfait de ce genre, j'étais sûre d'avoir quelques jours de tranquillité. L'imperméable en loques suffit à protéger le lit jusqu'au départ.

À l'heure de ses repas, c'était au tour des gosses d'être parqués dans leur chambre. Le plus souvent, devinant la répugnance inquiète d'Isolde, la jeune Allemande, je la gardais en laisse tout le temps qu'elle mangeait. Puis je retournais la verrouiller.

Le 30 août je suis repartie pour Oléron où je devais retrouver Jacqueline chez ses amis. Tout s'est bien passé. Pendant notre halte à Aigues-Vives nous l'avons laissée dans l'auto. Elle était calme, elle ne se rappelait pas à moi, je pouvais être tout entière à ce que je revoyais. C'était la première fois qu'il m'arrivait de voir Aigues-Vives dans sa totalité de village, tel qu'il s'offre à ceux qui l'abordent pour la première fois. Jusque-là j'en connaissais tout – sauf le tout. Maintenant il avait pris son dernier visage. Visage de mort tranquille.

Nous sommes remontées par le Vigan et nous avons traversé le Larzac à la nuit sous un grand vent d'orage pour aller coucher à Millau. Là nous avons eu quelque peine à trouver une chambre : les hôtels qui refusent les chiens se multiplient ; sur le guide Michelin, à côté de la baignoire et du bidet, apparaît de plus en plus souvent une tête de chien barrée de rouge. Mon guide étant vieux, il nous a fallu nous promener de porte en porte jusqu'à un petit hôtel près de la gare. « Un chien ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » a dit le patron. Ouf ! Le second jour, elle s'est reprise à aboyer par intervalles. À la fois parce que j'hésitais à l'assommer de comprimés et parce

qu'elle commençait à s'habituer aux calmants. Mon dosage avait besoin d'être revu. Mais, dans l'ensemble, le voyage a été supportable. J'ai déposé Jean-François qui remontait à Paris devant la gare d'Angoulême et j'ai gagné la côte. Dès qu'elle a senti le balancement du bac sous l'auto, elle a paru très inquiète. Elle a un peu aboyé aussi, à cause de tous ces gens qui circulaient autour des voitures ; mais rien d'exceptionnel en somme : juste de quoi faire respecter son domaine. Malgré tout, il me tardait d'arriver. Tout au long de ces deux journées, elle ne s'était pas endormie une minute sur sa banquette arrière, il avait donc fallu la tenir attachée. Je ne pouvais pas m'empêcher de la sentir enchaînée, droguée, mais vigilante, dans mon dos. Je ne pouvais pas me reposer sur son sommeil. Les voyages étaient redevenus possibles, me disais-je sur ce bac, non délicieux. Délicieux, ils ne le seraient plus jamais. Mais encore une fois, il ne fallait pas trop demander. Oléron était devant moi, j'allais connaître Oléron et revoir Jacqueline. Quelques jours de bon temps nous attendaient.

En fait, l'arrivée me réservait de nouveaux tourments : Jacqueline avait amené son chien Gégé – à quoi je ne m'étais pas attendue – et les chasses de Douchka finissaient à peine. Naturellement il a été pris de folie. Pour comble, les E... avaient un petit chat. Les choses se présentaient mal ; nous avons fait une entrée de cataclysme dans cette petite maison tranquille, parmi ces gens que je n'avais jamais vus. Il ne restait pas d'autre ressource que de continuer les sédatifs et de ré-séquestrer Douchka dans ma chambre. Elle avait beau avoir l'habitude, les jappements joyeux de Gégé en liberté lui parvenaient à travers la porte comme une brimade supplémentaire. Mais au bout de deux jours, elle avait perdu son odeur, Gégé la traitait de nouveau en camarade et nous avons pu les sortir ensemble. Sur les plages, je l'attachais dans un coin avec sa longue corde pour qu'elle n'aille pas terroriser les enfants. D'ailleurs il n'y avait plus beaucoup d'enfants, la saison s'achevait. Un matin, Philippe nous a emmenées toutes deux sur son petit voilier. L'insécurité d'une coque sous ses pattes l'a toujours terrorisée et pendant toute la promenade, elle n'a pas cessé de trembler, tantôt écrasée à mes pieds, tantôt bondissant de droite et de gauche. Quand nous avons pris le chemin du retour et qu'elle a vu la côte se rapprocher, je n'ai eu que le temps de lui ôter son collier. Déjà elle sautait par-dessus bord. Elle oubliait sa peur de l'eau profonde. Mieux valait l'eau sans doute, où l'on peut nager et lutter, que ces planches incertaines et nauséuses qui vous réduisent au désespoir ; elle a nagé d'un trait jusqu'au bord pour nous y attendre gaiement, en s'ébrouant. La veille de notre départ une tempête a soufflé, nous nous sommes réveillées dans la lumière blanche et déchirante des jours de suroît. Je l'ai emmenée pour une dernière promenade. Nous avons marché deux heures le long d'une longue

grève. L'océan était tiède et violent, j'y suis entrée cinq ou six fois pour me faire rouer par les vagues. Elle me suivait avec précaution puis reculait en courant.

Somme toute, ces vacances lui avaient fait du bien. Elle avait bien dépensé ses forces en dehors de ses heures d'incarcération. Elle avait dû grossir : ses lignes paraissaient moins anguleuses – effet des calmants peut-être. Elle était belle, drue, luisante comme je ne l'avais jamais vue depuis son enfance. Elle supportait d'être attachée et claustrée après tout, dès lors qu'elle sentait que je ne l'abandonnais pas et qu'elle avait chaque jour sa ration de courses, d'escalades et de fatigue, qu'elle pouvait explorer des chemins nouveaux, poursuivre des bêtes, échapper à mes appels pour revenir sauter tendrement après moi quand ça la prenait. Son corps et son cœur n'exigeaient pas d'autre liberté. Elle avait eu de belles vacances.

Passé la première joie de retrouver sa maison, son lit et son chacha, elle eut son moment de dépression. Le museau entre les pattes, elle m'observait d'un air morne. Je m'obligeai à la sortir tous les soirs un peu longuement pour lui adoucir cette entrée dans l'hiver, si dure à tous. Mais je dus reconnaître que, pour la première fois, les sorties prolongées elles-mêmes ne la consolaient plus, ne la divertissaient plus. Jusque-là sa tristesse avait toujours cédé le temps de la promenade. Le trajet le plus éculé fourmillait d'inconnu ; chaque fois elle redécouvrait avec le même entrain les mêmes tas de sable sur le quai de Passy, les mêmes racines d'arbre, l'entrée si triste de l'entrepôt à charbon, les touffes d'herbe fripées de l'île des Cygnes, les bancs. À présent elle descendait en rechignant ; plus rien ne l'appelait dehors ; une fois dehors, rien ne la détournait plus de sa route. Je ne la voyais plus devant moi, ce n'étaient plus ces allées et venues à gambades, ces pointes poussées à droite et à gauche, ces retours foudroyants. Elle suivait à distance en se traînant. Elle ne se promenait plus comme un chien, mais comme un enfant du dimanche. On eût dit qu'elle avait eu la révélation de la monotonie de ses plaisirs ; que ses yeux s'étaient rassasiés des spectacles trop connus, son nez des odeurs et qu'elle ne pouvait plus se reprendre aux à-peu-près d'autrefois, comme un qui a connu le vrai bonheur. Elle en avait soupé des ombres de sa petite caverne.

Je l'appelais et je l'attendais : c'est à peine si elle pressait le pas pour me rattraper. Distracte un soir, j'oubliai de m'occuper d'elle. Quand je pensai à me retourner, je ne la vis plus derrière moi. C'est petit un chien dans la nuit, ça se confond si facilement avec un autre, ou même – au loin – avec un enfant. C'est à son allure que je finissais par la reconnaître, à sa façon gaie de trotter qui évoquait un poulain. Il y avait une faible brume ce soir-là et, pour commencer, je ne vis rien du tout, j'avais l'impression que la brume était dans mes yeux et

je fixais intensément la pénombre. Je crus la voir arriver, mais c'était un chien inconnu. Elle ne pouvait pas être si loin : un arbre me la cachait sans doute ; je repris ma route en la sifflant. Quand je me retournai de nouveau, je ne vis rien. Je l'appelai. Je rebroussai chemin. Un chien ne peut pas se perdre sur cette longue chaussée de l'île des Cygnes. Il peut tomber à l'eau. Souvent je l'avais vue freiner des quatre pattes sur l'extrême bord du talus abrupt. Elle n'avait jamais perdu l'équilibre. – Il suffit d'une fois. – L'île était déserte, en dehors du chien inconnu et de son maître qui se rapprochaient de moi : elle pouvait être tombée à l'eau en l'absence de tout témoin. Le courant l'avait déjà emportée. Nageait-elle ou avait-elle fini de se débattre ? Le propriétaire de l'autre chien arrivait à ma hauteur.

— Le chien n'a pas suivi, dit-il.

Je le regardai, hébétée. Sa voix paisible faisait irruption dans un tel déchaînement de drames qu'il me fallait le temps de lui trouver un sens. C'est à peine si je savais de quoi il parlait : ces mots simples résonnaient sans aucun rapport avec ce qui se passait en moi.

— Vous ne cherchez pas un berger allemand ? Je vous ai entendue l'appeler : il est parti de l'autre côté, je l'ai vu. Il n'a pas suivi.

— C'est incroyable, dis-je vaguement.

— Oh ! ça arrive. Vous allez le retrouver par là.

Je précipitai le pas. Nous avions fait des centaines de fois le tour de l'île, et jamais rien de pareil ne s'était produit. Bon, elle n'était pas noyée, j'allais la retrouver « par-là ». Pourquoi « par là » plutôt qu'ailleurs, plutôt que pas du tout, puisque toute mon habitude d'elle venait de basculer dans l'imprévu ? Douchka, soudain, n'était plus Douchka. Si loin que portât mon regard, il n'y avait pas de Douchka, et, en moi, Douchka était devenue une tache d'ombre, un mystère. Elle serait peut-être sur l'avenue de Versailles ; peut-être devant ma porte. Elle avait pu descendre sur la berge par le petit escalier qui plonge à l'entrée du pont de Grenelle. Quand nous abordions ce pont, elle le traversait parfois en courant, sans permission, pour dévaler l'escalier, qu'elle remontait aussitôt. Je ne la rappelais jamais : se fiant à ma voix, elle aurait pu se jeter sans regarder sous les roues d'une auto ; mais si je la laissais libre, elle prenait le temps de jeter un coup d'œil à droite et à gauche avant de s'engager sur la chaussée. Cependant je n'étais tranquille que lorsqu'elle avait abordé à mon trottoir. Ce soir-là, est-ce que je n'allais pas trouver son cadavre au milieu du pont ? Aplati comme les hérissons qu'on rencontre sur les routes. Au centre d'une grande étoile de sang. Mais le pont était net et désert. Je traversai pour examiner la berge du haut de l'escalier. Rien encore. Elle pouvait bien avoir couru jusqu'au boulevard Exelmans comme le jour – cinq ans plus tôt – où elle avait échappé à Jean-François. Et

s'être fait écraser dans toutes les rues qui y conduisaient. Je mesurais l'épaisseur de ces cinq ans entre les deux fuites. Je n'étais plus la même que celle qui cherchait son chien dans la nuit cinq ans plus tôt – comme ce soir. Qui était descendue décidée à la retrouver – sûre de la retrouver, ne pouvant imaginer la disparition de ce chien, capable tout au plus d'une stupéfaction croissante devant les perspectives vides qui se succédaient. Je me sentais épaissie, alourdie, empâtée par cinq ans de Douchka, par Douchka qui collait à moi, s'emmêlait à toute ma vie.

Si je ne la retrouvais pas, je n'aurais plus de chien. N'était-ce pas ce que je souhaitais deux mois plus tôt ? N'avais-je pas voulu la tuer ? J'y avais échappé à coups de largactyl. Je l'avais conservée. Nous étions arrivées à ce qu'on appelle un « modus vivendi ». Des mots qui font faire la grimace. Restaient les enfants et les troupes – que j'acceptais – mais aussi l'ensauvagement de son caractère. Combien de temps cela durerait-il ? Jusqu'à quelle catastrophe ?

Eh bien, si je ne la retrouvais pas, je n'aurais pas eu à la tuer en tout cas. Je n'y serais pour rien. Elle serait morte par sa faute, emportée par un coup de tête inexplicable. À la suite de quelles misères, il ne fallait pas y penser. J'allais retrouver l'appartement tel qu'il était avant Douchka ; pour toujours comme avant. Je marchais de plus en plus vite, je courais. Sur l'avenue de Versailles passait un couple avec un gros chien à poil long. Je m'arrêtai pour demander s'ils n'avaient pas vu un berger allemand. Non. Ils auraient dû la voir. J'ai repris ma course, je me suis essoufflée, j'ai ralenti. La rue du Ranelagh fait un faible coude avant de déboucher sur le quai. Trente mètres environ que j'ai franchis en courant de nouveau. Après quoi on la saisit en enfilade jusqu'au sommet de la pente qui traverse la rue Raynouard.

À l'instant où j'atteignais cet angle, j'ai vu de loin quelque chose bouger à hauteur de ma porte.

Je l'appelai, je fis de grands signes de loin, mais elle ne vint pas vers moi et je crus d'abord qu'elle ne m'avait pas vue. Or, en m'approchant, je constatai qu'elle dansait de joie sur place, tournée vers moi. La promenade, elle n'en voulait décidément pas. Ce qu'elle voulait, c'était rentrer chez elle et rien ne l'aurait fait s'éloigner de la porte. Elle m'avait attendue, enfin j'étais là. Savoir si elle s'était inquiétée ? Elle est rentrée gaiement avec moi. En arrivant je l'ai regardée dans les yeux, comme si j'avais pu y trouver une réponse aux questions que je me posais. Elle me rendait mon regard avec cette intensité qui fait dire aux gens que leurs yeux parlent. Ça parlait sans rien dire, ça s'adressait à moi, c'était pour moi, mais ça ne traitait pas du sujet, ça n'entendait pas être une réponse, et c'était horripilant. Elle, elle était sûrement comblée par cet échange de regards et par mes caresses, j'avais besoin de la sentir sous mes doigts, je lui pinçais

la nuque, je la secouais. Elle parlait – sans avoir besoin de parler. Tout ce qu'elle avait à dire passait d'elle à moi ; c'est moi qui ne savais pas ce que je recevais, qui trépignais de ne pouvoir l'interroger. Pourquoi ce refus d'aller plus loin, ce soir-là, cet abandon unique – il n'y en eut plus jamais d'autre –, cette dérobade qui ressemblait à une décision délibérée, comme si elle avait eu soudain la force et la lucidité de se soustraire à ma présence, à ma volonté à moi, à des habitudes invétérées ? C'était ainsi. Elle me réservait peut-être d'autres surprises.

En attendant elle était là, ni noyée, ni écrasée, ni perdue. Je l'avais toujours. C'était bon de la bousculer, d'enfoncer le poing dans sa bouche. Renversée sur le dos, elle mordillait le poing, elle faisait « Aaaaah ! » tandis que je la traitais de garce, de salope, d'andouillarde. Aaaaah ! profond, sauvage, tendre, modulé. Elle croyait peut-être me parler. Elle s'y efforçait sûrement, rompant, broyant, brisant sa voix pour rencontrer le ton de la mienne. On dit que les chiens retournés à l'état sauvage perdent leur aboiement. Ils aboient pour l'homme ; et c'était infiniment plus qu'un aboiement, cette longue réplique murmurante. Elle me répondait dans la note : « Garce – Aaaaah ! – Salope – Aaaaah ! »

CHAPITRE XI

Elle s'était remise. La maussaderie du retour était époncée. Plus encore que le jour de l'arrivée, c'est maintenant qu'on voyait que les vacances lui avaient fait du bien. L'Océan surtout probablement, après ses courses en montagne. Et peut-être aussi le largactyl – sait-on jamais ? – qui empêchait ses nerfs de la râper en dedans. Depuis longtemps je ne lui avais pas vu la robe aussi luisante, ni cette majesté du poitrail quand elle s'étendait sur le côté, la tête redressée. Elle avait repris goût aux promenades. C'est moi qui n'avais pas souvent le temps de la sortir. Je disais : ce soir, entre sept et huit. Mais entre sept et huit les coups de téléphone dégringolaient et il y avait les petites choses en retard. Entre sept et huit est une heure où on fait le ménage dans sa vie quand on se trouve chez soi. Je renvoyais à plus tard : au retour de la réunion du soir, au retour du dîner dehors, au retour du cinéma, ou quand mes copies seraient corrigées, quand j'aurais mis sur pied mon article. Naturellement je rentrais, ou j'avais fini de travailler, toujours un peu plus tard que je n'aurais cru. Et le moment venu de m'exécuter, je me mettais à penser à mon lit, à la lumière sur mon livre, au bien-être de ce coin. La tête du lit et la petite table ont tout juste leur place entre le mur à gauche et la cheminée à droite, qui fait saillie. Je m'enfonce là-dedans, bien épaulée, bien seule. Ce n'est pas tant la douceur d'être allongée que la sauvagerie de la solitude. Je me jette dans ce retrait. Fini tout le reste. Le vent de nuit qui entre par la fenêtre ouverte et soulève les rideaux complète mes défenses, comme un courant infranchissable au large d'une île. Dès que je me mettais à penser à cette île, j'étais perdue pour la promenade. Je me dépêchais de descendre Douchka et je poussais tout juste au coin de la rue Boulainvilliers, ou à l'opposé, jusqu'au quai. Dans le second cas, il lui restait encore quelques chances : la chance de l'enseigne rose et scintillante comme une rivière de feu d'artifice, au-dessus du garage de Bir-Hakeim, la chance d'une pleine lune dérivant au-dessus de la rive gauche, ou des gros phares – quand il n'était pas trop tard – du dernier bateau-mouche qui projette ses paquets de lumière dans la Seine comme des seaux d'eau glacée. Je troquais une demi-heure dans mon île déserte contre tous ces éclats et tous leurs reflets : je ne les avais pas assez bien regardés la dernière fois... demain soir la lune serait déjà aplatie. Mais d'autres fois, j'en avais tellement assez de la journée, du métier, du travail, du téléphone, des conversations politiques, de tout ce qu'ils appellent les liens humains, que je n'avais même pas envie de lever le nez pour voir si la lune était là. La nuit était noire pour moi. Elle le devinait à je ne sais quoi dans mon pas ou

mes gestes. Peut-être l'avait-elle déjà lu sur mes mains à la façon dont j'avais décroché la laisse en sortant ; ou peut-être s'en avisait-elle seulement au bas de la rue, à l'instant précis où elle me jetait un coup d'œil, près de l'angle du trottoir. Toujours est-il qu'elle rebroussait chemin d'elle-même, sans attendre mon ordre.

À ce train, la poussée de force et de beauté que j'admirais en elle est vite retombée. Elle était toujours belle, elle l'est restée jusqu'au bout mais sans plus. Ce sans plus me donnait des remords. Mais les vacances de Noël approchaient, nous retournerions aux Combes, elle mordrait dans la neige, elle dormirait au pied de mon lit. Moi aussi, pour moi, j'attendais ces vacances. J'en avais assez, de plus en plus assez, de cette existence faite d'instant. Je ruminais des changements. L'année précédente, j'avais pensé à m'installer en banlieue. Vendre mon appartement, acheter ou louer quelque chose. Avec de la chance on peut trouver un petit jardin. Dès que les gens savent que vous habitez si loin, ils vous téléphonent moins. À vrai dire, ce n'était pas sérieux ; d'abord, la chance du jardin, il faudrait beaucoup courir après, où aurais-je pris le temps ? Et déménager, me réinstaller, ça n'en finit plus. Les démarches pour les compteurs et le téléphone, je n'en supportais pas l'idée. Et pour la banlieue, n'est-ce pas déjà trop tard ? Ne serait-ce pas s'éloigner de la ville en restant dans la ville ? Je risquais de perdre en allées et venues ce que j'aurais gagné en silence, je risquais de ne rien gagner en silence et de perdre sur toute la ligne. Donc, cette fois, je m'étais mise à rêver d'autre chose. Un poste à l'étranger, dans quelque faculté ou institut. J'allai jusqu'à entreprendre une première démarche. Jean-François continuerait ses études à Paris, je louerais ma chambre à quelqu'un qui tiendrait la maison, et moi, là-bas, j'habiterais l'hôtel. Et Douchka, qu'est-ce que je ferais de Douchka ? Je finissais toujours par buter sur cette interrogation, et je me répondais chaque fois que je trouverais bien un moyen. Mais comme le moyen ne se présentait jamais, je finissais presque toujours par penser à autre chose. Quand ça ne se terminait pas par une crise de lourd désespoir au moment où je pouvais recevoir de Jean-François mon congé, c'était elle qui me confisquait ma liberté.

Impossible de secouer ma vie d'un coup d'épaule comme j'aurais tant voulu. C'était folie d'avoir un chien – moi – avec le métier, la politique, les choses à écrire, Jean-François. Il aurait fallu sabrer dans tout ça. Aller vivre en province, voilà ce qu'il aurait fallu. Un chien exige un style de vie campagnard. Alors : une ville moyenne, un logement écarté, des cheminées à bois. Beaucoup de livres, de grandes promenades en fin d'après-midi, des soirées enfermées, pour écrire, avec Douchka à mes pieds devant le feu. Ici je butais sur un nouvel obstacle : c'était bien une vie que j'aurais aimée, entre d'autres – ce n'était pas la vie que j'avais voulue pour moi. Dans dix ans peut-être,

me disais-je, quand je serais à la retraite – quoique ma vieillesse, je la voyais plutôt vagabonde. Et dans dix ans, Douchka serait morte.

En attendant, il fallait la promener.

Un soir de novembre, après l'avoir longtemps délaissée, je l'ai emmenée faire son tour de l'île. Il faisait couvert et assez doux, les réverbères étaient un peu brouillés. Un soir tout à fait quelconque, où je n'avais pas particulièrement envie de regarder les lumières, et où les bateaux-mouches ne circulaient plus depuis quelques semaines. Ce fut pourtant une bonne promenade, j'avais plaisir à marcher, moi aussi, ce soir-là. À moi non plus ça ne valait rien de rester confinée. C'était si bon de marcher que je me suis attendrie sur elle, je me suis fait mille reproches. Ses bonheurs n'étaient pas en si grand nombre, comment pouvais-je la priver de celui-là ? Pourquoi je me souviens de cette sortie (la dernière d'une si longue série mais que j'ignorais être la dernière), ce ne peut être qu'à cause du panneau. Au milieu du pont de Grenelle, à l'entrée de l'île, je notai pour la première fois la présence d'un panneau de sens interdit qui la garde. Et, comme si j'avais été en auto, j'hésitai à m'engager sur l'île. Ce ne fut qu'un instant, je rectifiai : pas pour nous ce panneau, nous étions piétonnes. Je me demandai s'il avait été posé fraîchement. C'était peu probable, j'avais dû le dépasser souvent sans le remarquer. Qui sait s'il n'était pas déjà là, le jour de notre première promenade ? Une fois de plus je dus reconnaître avec étonnement que l'aspect, la présence même de certains objets m'échappait totalement, tandis qu'il m'arrivait de porter à d'autres une attention maniaque. Qu'est-ce que je remarquais ainsi et dans quelles circonstances ? Qu'est-ce que j'omettais au juste ? Même en m'y appliquant beaucoup – et je n'en avais pas envie – je n'étais pas sûre de trouver une réponse. Naturellement je préfère certains spectacles à d'autres, il en est aussi qui m'intéressent, plaisants ou rebutants. Mais je peux aussi bien être accrochée par ce qui m'ennuie, par ce qui ne compte pas. Ce devait être une question de circonstances en effet. Quelles circonstances ? Ce panneau, par exemple. Il est rare qu'en voiture je prenne par distraction une rue à sens interdit. Je ne suis pas distraite en voiture. Le reste du temps oui, beaucoup. Si je n'avais pas été distraite, j'aurais aperçu depuis longtemps ce disque rouge barré de blanc, simplement parce qu'il était là, et à voir, sur un trajet habituel. Or j'avais été régulièrement distraite en ne le remarquant pas, et distraite d'une autre façon en le remarquant ce soir puisque je venais d'enregistrer son apparition comme une défense de passer alors que je n'étais pas en voiture. J'étais tombée d'une distraction dans une autre. Soudain, sans aucune raison discernable, le panneau jusque-là invisible s'était érigé devant moi comme un gardien sévère. Avertisseur redoutable dans cette nuit trop molle et feutrée. Inutile de chercher, je ne trouverais pas. Je

renonçai. J'étais déjà engagée bien avant sur la longue chaussée, j'allais passer sur le petit pont de l'ancienne ceinture qui enjambe l'île en son milieu. Je me repris à penser qu'il faudrait renouveler régulièrement ces promenades d'hiver. Pas tous les jours sans doute, il ne faut pas exiger trop de soi : quatre fois par semaine. Trois fois même pourrait suffire. Malheureusement, j'allais avoir beaucoup à faire dans les prochains jours. Une conférence à préparer, en suite de quoi une absence de deux jours aux environs de Paris où j'étais invitée à parler. Il ne fallait pas penser emmener Douchka. Les chiens n'ont pas de place dans ces colloques, dialogues et autres entretiens. C'est même le genre d'assemblée où l'on rencontre le moins de chiens. Ou bien les intellectuels n'ont pas de chiens, ou bien ils ont trop de respect humain pour s'en faire accompagner. Elle, de toute façon, n'était pas présentable dans ces milieux. Mais elle pouvait bien attendre un peu de temps encore, puisque ce serait la dernière fois. À mon retour, sans faute, je m'organiserais, je logerais ces promenades dans mon horaire, je m'arrangerais pour les prévoir chaque semaine (les fixer une fois pour toutes sans tenir compte de l'imprévu n'eût abouti qu'à les condamner). Mais il fallait absolument arriver à y croire comme à mes heures de lycée. M'arranger pour y croire, être capable de ça. Puisque ce n'était même pas un sacrifice : c'était bon pour moi aussi, c'était recommandé. Et même délicieux. Elle serait de nouveau contente comme deux ans plus tôt, quand nous partions faire le tour de Longchamp. Puis viendrait la fin du trimestre, et, si nous n'allions pas aux Combes, nous passerions toutes deux les fêtes au Terrier. Nous marcherions par tous les temps ; elle veillerait près du feu dans un des grands fauteuils, moi dans l'autre. Les jours qui suivirent, aux heures où j'étais à ma table, quand elle venait poser sa patte ou son museau sur mon genou pour que je pense à elle et que je l'avais un peu caressée – bien assez pour moi, pas assez pour elle : ça suffit, Douchka, ça suffit – j'ajoutais, la conscience légère : « Un peu de patience, ça va changer, tu verras. »

La veille de mon départ, son entérite la reprit. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas eu de crise que je croyais en être débarrassée. Elle fit un peu de sang. Il me restait des comprimés d'oracilline, je lui en donnai trois dans la journée. Le lendemain elle n'était pas guérie, mais il fallait bien deux jours pour que le remède fit son effet : ce serait pour dimanche, c'était radical. Je fis mes recommandations à Jean-François pour l'oracilline et je partis au début de l'après-midi, sous la pluie. Pas de chance pour ces deux jours de campagne sur lesquels j'avais tant compté. Le début de décembre, c'est déjà l'hiver. Les vraies-saisons sont en avance sur le calendrier. Je m'étais préparée à rendre visite à un hiver tout frais, tout nouvellement dégagé de ses feuilles et net de tons, avec encore de

l'herbe, une rose un peu rongée par-ci par-là (il n'avait pas encore fait froid), et, sous les buissons, des baies ridées et confites mais rouges ou violettes, encore. Rien n'est encore exsangue, rien n'a commencé à s'effriter, à se décolorer. Je connais mal cet instant, n'allant guère à la campagne entre Toussaint et Noël. Et autrefois je ne voulais pas regarder ces choses qui m'annonçaient l'hiver dans sa jeune vigueur, toute l'épaisseur de l'hiver devant moi. J'attendais la neige pour ouvrir les yeux, le givre aux fenêtres, les grandes orgues de l'hiver. Et avant même la fin de la neige, on sentait l'hiver s'épuiser, on pouvait se mettre à guetter le printemps.

J'avais espéré m'échapper entre les débats pour aller marcher dans ces bois dont on m'avait parlé, ces bois rafraîchis par l'hiver naissant. J'avais pensé me lever tôt le dimanche matin. J'aurais pu, mais la pluie me découragea. En arrivant, je rangeai la voiture en bordure de la route sur un talus d'argile où les pneus s'imprimaient. Le lendemain matin je considérai de ma fenêtre la pluie verticale qui s'abattait sur les grandes pelouses rectilignes, sur les allées et les carreaux à angle droit et je renonçai à la promenade. Au moins, je n'aurais pas de regret pour Douchka. Quand je repartis à la nuit, la pluie tombait toujours. Elle ne cessa qu'aux portes de Paris, laissant après elle une vapeur qui épaississait l'air. Il faisait très tiède pour la saison. L'atmosphère pourrissait.

— Elle va pas, la bête, dit Jean-François. Pas voulu manger depuis ton départ. Si ç'avait pas été dimanche, je l'aurais menée au vétérinaire.

Elle me regardait en agitant la queue, mais faiblement. Je lui touchai le nez, il était sec et rugueux.

— Je me demande si elle est pas en train de se paralyser, poursuivait Jean-François, elle traîne les pattes arrière.

— Je ne crois pas, dis-je. Ça lui est arrivé déjà. Elle est malade, voilà tout.

Je n'arrivais pas à me rappeler quand ça lui était arrivé.

Je lui donnai un comprimé d'oracilline, et, quelques minutes plus tard, elle le vomit, au milieu d'une flaque toute liquide, presque transparente et d'un jaune vert où nageait un quartier d'orange.

— Merde, dit Jean-François, elle a pas beaucoup digéré depuis vingt-quatre heures, je le lui ai donné hier soir et c'est la dernière chose qu'elle a avalée.

Je déclarai que c'était un vomissement biliaire et qu'il l'aurait certainement soulagée. À présent elle irait mieux, mais de toute façon je la conduirais le lendemain chez le vétérinaire. Elle n'avait pas l'air de souffrir, elle ne se plaignait pas; on aurait plutôt dit qu'elle se désintéressait des choses.

Un peu plus tard je la descendis, et elle se traîna paresseusement le long du trottoir d'où s'élevait une vapeur molle comme sur le bord d'une piscine. Ce ne pouvait pas être de la paresse. La paresse, ça ne la connaissait pas. Elle est vraiment fatiguée, pensai-je. Elle pissait. J'en fus soulagée comme si je m'étais attendue obscurément à voir toutes ses fonctions arrêtées. Je la remontai. Elle se hissa difficilement sur son divan, il était tout à coup devenu trop haut. Et tout le monde fut couché. Dans mon lit, je me surpris à compter le nombre d'heures qui me séparaient du moment où je prendrais le chemin du vétérinaire : quinze.

Au réveil, je vis tout de suite que ça n'allait pas mieux. Elle avait autant de mal à se glisser à bas du divan qu'à en faire l'ascension. Je la descendis dans la hâte habituelle des matins de semaine, dans la nuit d'un matin d'hiver. Il ne pleuvait plus et le temps avait un peu fraîchi. Tout était humide et froid. Elle pissait sans se faire attendre. L'urine paraissait normale. Je partis pour le lycée, Jean-François aussi. J'avais hâte d'avoir terminé mes cours. À onze heures et demie, en sortant, j'ai fait le marché et préparé le déjeuner ; il me tardait d'aborder l'après-midi. Nous avons mangé. À deux heures moins cinq je suis partie avec elle. À cause de l'humidité, et parce qu'elle marchait de si mauvais gré, j'ai pris la voiture bien que le vétérinaire habite si près. Il faisait franchement aigre dehors. La salle d'attente était vide mais il y avait déjà quelqu'un dans le bureau. Je me suis assise, elle s'est laissée tomber à mes pieds et elle m'a regardée. Il y avait quelque chose dans ce regard que je ne reconnaissais pas. Je ne sais quoi. Cela ne ressemblait pas à ce que j'aurais pu appeler tristesse, ou souffrance, ou honte. On ne pouvait pas dire non plus que ses yeux étaient ternes. Mais je ne m'en préoccupai pas beaucoup : je touchais au port ; dans une demi-heure, je saurais de quoi il s'agissait et j'aurais l'ordonnance. Demain elle irait mieux.

Nous n'avons pas eu beaucoup à attendre ; le vétérinaire est sorti avec le client précédent (ou la cliente) et son chien (ou son chat) : client et bête, je ne les ai même pas aperçus. Pendant que je lui rappelais ma première visite, il a regardé Douchka et Douchka l'a regardé.

« Mais elle a l'air bien malade votre chienne, Madame », a-t-il dit. J'ai été de nouveau frappée par la douceur de cette voix, et moi aussi j'ai regardé Douchka. Alors j'ai vu ce qu'il y avait d'inconnu dans ce regard : il paraissait venir de très loin, avoir parcouru des distances pour arriver jusqu'à nous. C'était un regard usé.

Vite, vite, qu'on la remette à neuf.

Nous sommes entrés dans le bureau. Je l'ai soulevée pour la mettre sur la table. Elle ne tremblait pas comme les autres fois, elle ne

grondait pas. Elle n'avait même plus peur. Elle était au-delà de la peur. La table, l'homme en blanc et ses instruments, est-ce que cela comptait encore ? J'expliquais tout ce que je savais. Il prenait la température : trente-huit huit. Pas beaucoup pour un chien. Ce doit être la leptospirose, a-t-il dit. C'est très grave. J'ai dit qu'elle avait déjà eu le typhus des chiens. C'est à peu près ça, a-t-il dit. Tant mieux, ai-je pensé, elle a si bien guéri la première fois. Pendant qu'il préparait son aiguille il m'a expliqué que c'était une maladie transmise par les rats. J'ai pensé à notre dernière promenade. On trouve moins de rats sur l'île des Cygnes que sur les berges, mais je l'avais vue parfois se lancer dans une poursuite effrénée jusqu'au bord de la pente. Avait-elle ainsi couru ce jour-là ? Je ne m'en souvenais pas. Au reste, il suffisait d'une goutte d'urine séchée. Cette dernière promenade que je m'étais arrachée. Mais il y a aussi des rats dans tout le bas de la rue du Ranelagh, sur tous les abords du fleuve. Comment savoir, et quelle importance ?

Une inquiétude m'est venue tout à coup.

— Est-ce que les gens peuvent l'attraper ?

— Oui, a-t-il dit, mais exceptionnellement.

Je l'ai regardé avec épouvante. Si Jean-François tombe malade, s'il meurt, j'aurai perdu mon fils pour avoir eu un chien.

— C'est gai, ai-je dit.

J'ai senti que l'homme me désapprouvait intensément. Il me trouvait dure, égoïste, bornée ou je ne sais quoi. Il n'était pas obligé de savoir que j'avais un fils. Mais je n'avais aucune raison de le lui apprendre et il me semblait que ça ne pourrait pas sortir. Ça m'était bien égal ce qu'il pouvait penser. Je voyais Douchka guérie, *puisque'il allait la guérir*, et Jean-François mort.

Il lui a fait une piqûre et m'a donné une ordonnance ; m'a expliqué ce qui la menaçait : l'entérite hémorragique ou la néphrite foudroyante. Tout allait se décider en deux ou trois jours. Moi je pensais : avec cette piqûre la maladie sera bloquée ce soir ; on ne verra pas encore qu'elle va mieux, mais déjà elle ira mieux. Et demain matin elle aura repris des forces et je lui ferai la deuxième piqûre.

Sur le seuil, il m'a demandé de lui téléphoner dans l'après-midi du lendemain pour lui donner des nouvelles. Il devait croire qu'elle était perdue, il ne savait pas quelles ressources se cachaient en elle : il le découvrirait quand il apprendrait qu'elle vivait encore et qu'elle allait mieux. Lui me prenait pour une inconsciente : je devinais tout ce qu'il pensait, mais j'étais tranquille. J'avais du chemin à faire.

J'ai laissé Douchka se reposer dans l'auto pendant que j'allais à la pharmacie. Il y avait pour près de cinq mille francs de remèdes. Pas de Sécurité sociale pour les chiens. La veille, en la retrouvant malade, je

m'étais dit : encore des dépenses. Je manquais d'argent depuis quelques mois à cause des traites de l'auto et j'allais en manquer longtemps encore. Mais à présent cela m'était égal : la bataille était engagée, il me fallait ces remèdes, je les voulais.

Avant de remonter, elle a pissé. Au moins, elle n'avait pas les reins bloqués, la néphrite n'était pas déclarée.

Rentrée à la maison j'ai lu et relu l'ordonnance pour l'avoir bien en tête. Après la piqûre associée que venait de faire le vétérinaire, il n'y avait plus rien d'indiqué pour ce jour-là. Je ferais ma première piqûre en me levant, dans le demi-sommeil de l'aube ; je devais être remontée comme une mécanique, ne pas avoir à réfléchir. D'avance j'ai décomposé tous les gestes. Il ne restait plus qu'à attendre ce moment.

J'ai travaillé tout l'après-midi. Elle est restée sur le divan et pas une seule fois n'est venue se faire caresser. De temps en temps je lui donnais à boire. Cela l'empêchera de se déshydrater, avait dit le vétérinaire. Elle descendait lentement du divan, lapait un peu d'eau sucrée et se recouchait avec peine. Elle n'avait même pas l'air d'avoir soif. Je la regardais boire en pensant à cette eau qui l'entretenait, qui l'humectait, qui adoucissait sa sécheresse intérieure pendant que la première piqûre était en train de travailler en elle.

Dans la chambre de Jean-François l'électrophone jouait sans arrêt. Une espèce de fausse mélodie, mince et filée comme une procession de fourmis. Qu'est-ce que c'est ? Modern Jazz Quartet, dit Jean-François. Ça s'appelle *Cortège*. Le disque était neuf, et il n'a cessé de le repasser jusqu'au soir, comme il fait toujours. C'était une musique à bout de souffle et qui montrait la trame, mais pleine de musique. Ça crevait en faibles bulles, s'étirait avec une précision désolée, encore et encore, obstinément. Coupé de vertiges ténus, de trébuchements.

Je me tournais vers elle par intervalles, et je rencontrais son regard usé. Deux fois elle est allée dans la salle de bains ; elle y a laissé chaque fois une petite flaque rouge sombre, un peu mousseuse, presque marron. On ne pouvait quand même pas appeler ça une hémorragie. J'ai tout nettoyé à l'eau de Javel.

J'avais interdit à Jean-François de la toucher.

Vers dix heures du soir je lui ai encore donné à boire. Elle n'a pas bu. Quand Jean-François m'a vue en pyjama il m'a fait remarquer que j'avais oublié de la descendre. Je n'avais pas oublié mais je ne pouvais supporter l'idée de lui imposer une fatigue. Mais c'est dégueulasse, elle va pisser dans la cuisine. Tant pis, ça m'était égal. Tu veux que j'y aille ? a-t-il demandé. Je ne voulais à aucun prix : pour elle ni pour lui. Je nettoierais tout, je passerais la maison à l'eau de Javel, mais on ne la traînerait pas dehors, on ne lui ferait pas ça.

J'ai relu de nouveau l'ordonnance, j'ai fait bouillir la seringue et

ouvert les deux boîtes d'ampoules. J'ai lu les prospectus qu'elles contenaient; on comprenait qu'il s'agissait de médications très énergiques, d'impitoyables agents anti-microbiens. C'était stimulant à lire. Mais pour qu'on eût recours à eux... J'ai tout préparé sur la tablette du lavabo en vue de ne pas perdre un instant au réveil. Il me tardait d'y être et de lui enfoncer dans le corps une seconde dose de ces substances puissantes. L'idée m'a traversée que si je pouvais en arriver là, elle serait sauvée.

Avant de me retirer dans ma chambre, je l'ai caressée. Elle m'a regardée. Elle n'a pas remué la queue. Je me suis couchée et me suis mise à lire. À travers la porte me parvenaient encore des mesures du Modern Jazz Quartet. Si exténuée que je ne savais pas si je les entendais réellement ou si ce n'était qu'un souvenir. J'ai dû éteindre vers minuit, mes yeux se fermaient. J'étais en train de glisser dans le sommeil lorsque je l'ai entendue descendre lentement du divan. Que pouvait-elle bien faire dans la nuit, épuisée comme elle était? Chercher le carreau de la cuisine pour tromper sa fièvre ou pour y laisser un peu de sang? Aller boire à l'écuelle que je lui avais laissée dans la salle de bains? Elle se sentait peut-être mieux, si elle recommençait à avoir des désirs.

Pour la première fois je me suis demandé clairement comment j'allais la retrouver en m'éveillant. J'ai eu envie de la voir. Mais qu'aurais-je vu d'autre que ce que j'avais vu toute la journée? Je ne pouvais rien pour elle, ni en cette minute, ni durant toute la nuit qui suivrait. S'il y avait eu quelque chose à faire, le vétérinaire me l'aurait dit. La nuit était devant moi, il fallait la subir de bout en bout. De l'autre côté de la porte il y avait Douchka. Ce qui se passait à l'intérieur de Douchka – plus noir, plus épais que la nuit – ce qui circulait en elle et qui était à l'œuvre en elle était lié à cette nuit, mesuré par cette nuit. La chose avait une mesure et on n'y pouvait rien changer, pas plus qu'on ne pouvait raccourcir la nuit. Une lutte de vitesse très, très lente s'était engagée: chacun des adversaires avançait à pas de fourmi. Le vétérinaire avait joué une première carte et j'aurais à jouer la deuxième quand mon réveil sonnerait – pas avant.

Alors j'ai vu la réalité en face: la seule carte, la *dernière* était celle du vétérinaire: ou bien, grâce à elle, je pourrais aussi donner ma piqure – c'est que Douchka serait sauvée – ou bien toutes les autres cartes me tomberaient des mains; il ne resterait plus de coup à jouer. J'ai pensé à la mort de Madeleine que m'avait racontée Henri et au dernier espoir des dernières heures. Puis à ma dernière conversation avec Madeleine deux ans avant sa mort, dans une brasserie du boulevard Saint-Michel. Elle allait se marier, elle me parlait de son fiancé, je lui parlais de politique, et comme chacune avait peur

d'ennuyer l'autre et ne voulait pas avoir l'air de s'ennuyer, ç'avait été une rencontre réellement ennuyeuse. Nous nous étions séparées chacune avec le sentiment d'avoir perdu l'autre et de n'avoir rien fait pour ne pas la perdre. Je ne l'avais plus revue.

Je me suis accrochée à cette morte. Elle m'a poussée dans le sommeil.

Dès que le réveil a sonné j'ai sauté du lit, je me suis précipitée hors de ma chambre. J'ai allumé dans le bureau. Le rectangle nu du divan m'a sauté à la figure. Le bureau était incroyablement vide – vide comme si moi-même je ne m'y étais pas trouvée. Elle n'était pas non plus dans la cuisine, ni dans la salle de bains, ni dans le couloir. Je suis revenue au bureau, j'ai regardé sous la table. Elle avait disparu. Couru encore regarder sous les deux tables de la cuisine. Ce n'était pas possible. Sûrement que je n'étais pas encore éveillée. Il me tardait tant de donner cette piqure que j'étais en train de faire une répétition de mon lever en rêve. Le rêve tournait au cauchemar, mais tout à l'heure mon réveil sonnerait pour de bon et... Tout à coup j'ai su, et je me suis ruée dans la salle de bains.

Dépassant de derrière la baignoire et à demi cachée par le tabouret, elle était là, couchée sur le côté, le nez au mur. On ne voyait que la queue et les pattes de derrière. J'avais peur de toucher.

Ce n'était ni froid, ni pas froid. C'était mort.

CHAPITRE XII

En me penchant au-dessus de la tête de la baignoire, j'ai vu son museau pointé contre le mur, ses yeux clos, à peine entrouverts sur une fente couleur de plomb, et un bout de langue. Il y avait sous sa queue une très petite plaque de sang noir. Je me suis mise à répéter tout haut : Douchka, Douchka. Et d'entendre ma propre voix qui chevrotait – c'est bien ça, chevrotait, parce que mes épaules étaient secouées de sanglots secs – m'a fait taire, m'a dégoûtée, comme toutes les fois qu'on se surprend à parler seul (en pire). Et puis j'ai quand même recommencé sans plus écouter ma voix parce qu'il fallait bien que mon malheur sorte de moi de quelque façon et que je ne pouvais pas pleurer.

Il fallait la retirer de là derrière. Penchée au-dessus de la tête de la baignoire, je l'ai saisie par l'échine et soulevée. C'est alors, la tenant ainsi à pleines mains, que j'ai senti qu'elle n'était vraiment plus chaude. Elle pesait si lourd, si inerte que je l'ai laissée retomber. Jamais je n'aurais la force. Je suis allée chercher l'eau de Javel pour laver le sang. Puis j'ai essayé de la faire glisser en tirant sur son arrière-train, mais ses pattes déjà raidies se coinçaient derrière les pieds de la baignoire. On ne la tirerait pas de là. C'est bien d'elle, ai-je pensé. Il aura fallu qu'elle nous emmerde jusqu'après sa mort, jusque dans sa façon de mourir. À cette idée, j'ai recommencé à crier : Douchka, Douchka.

En me relevant, j'ai vu Jean-François debout derrière moi, silencieux. Mes allées et venues l'avaient éveillé et il avait pensé : c'est maintenant qu'on va savoir. Puis il m'avait entendue crier. Nous avons essayé de la tirer à nous deux, sans y parvenir : par en bas les pattes faisaient obstacle, par en haut elle était trop grosse ; impossible de la faire passer entre le bord supérieur de la baignoire et le mur au-dessous de la fenêtre. L'une accroupie, l'autre penché, nous nous escrimions en nous bousculant et nous embarrassant l'un l'autre. Est-ce qu'il allait falloir faire venir des gens pour la couper en morceaux ? C'était abominable.

— Laisse-moi essayer seul, a dit Jean-François, fous le camp.

Il sait s'appliquer quand il l'a décidé – quoi que ce soit qu'il fasse – et ne se laisse troubler par rien. Et il sait tourner et retourner les meubles dans la maison, les valises dans le coffre de l'auto, les étirer, les emboîter comme s'ils étaient en caoutchouc. Je ne sais pas comment il s'y est pris, je ne l'ai pas regardé, je m'habillais. Au bout d'un moment elle a été sortie de ce boyau et il l'a portée dans le

bureau. Un homme mort a un visage ; un chien, on ne peut pas dire. Un chien mort, ce n'est plus rien.

J'ai pris un vieux sac de couchage en calicot dans l'armoire : elle n'entrait pas dedans, toujours à cause des pattes tendues : nous l'avons enveloppée avec comme nous avons pu, et elle est restée là par terre, dans l'angle que forment le divan et l'étagère du téléphone. Nous nous sommes lavé les mains à l'eau de Javel.

Il fallait que je parte pour le lycée. Jean-François n'ayant pas de cours le mardi, je lui ai dit de téléphoner au commissariat pour la faire enlever par la fourrière. Le cimetière à chiens, non. Bien assez de ne pouvoir se dispenser de ces choses pour les hommes.

Il faisait toujours gris, et encore un peu plus froid. Depuis la veille, après ces deux jours de grosse pluie molle, de demi-pourriture, durant lesquels elle avait macéré seule avec sa maladie, le couteau du froid descendait lentement. Le temps de remonter la rue jusqu'au lycée, j'ai à peu près cinq minutes « à moi », cinq minutes où, quoi que je puisse penser ou sentir, il n'y a rien rigoureusement rien d'autre à faire qu'à mettre un pied devant l'autre. Pas question de rattraper quelqu'un au téléphone – ni d'être rattrapée, de vérifier une nouvelle sur le journal, de revoir une date ou un texte de dictée. Il ne me reste qu'à oublier tous mes retards et mes oublis puisque – provisoirement – je n'y peux plus rien ; et à regarder le temps qu'il fait, la figure des ouvriers qui me croisent en se rendant au chantier, les jambes des élèves qui me précèdent sur le chemin de la classe. Quand je m'y prends bien, ce sont quelques minutes de grand repos.

Naturellement c'est l'instant qu'ont choisi les premières larmes, j'ai ressenti leur chaleur. Jusqu'où cela me mènerait-il ? Qu'est-ce qui m'attendait ? Je savais bien que ça ne faisait que commencer. Battre des cils, appuyer deux doigts au coin des yeux... J'étais déjà dans le hall du lycée.

Quand on a dit « Asseyez-vous », et qu'elles sont assises, il se fait toujours un silence dans la classe, le silence se referme comme une porte capitonnée. À moi de donner le coup d'envoi, elles m'attendent. À cause de ce silence, il m'est arrivé de penser les premières années : aujourd'hui je ne parlerai pas, rien ne sortira. Est-il un métier plus cruel que celui qui vous oblige à parler quand vous avez besoin de silence, quand vous êtes déjà enfoncé dans le silence ? Métier qui n'existe que par votre parole, n'a de corps que par elle. Je me suis dit bien des fois que j'allais rester sans rien dire, qu'aucune parole ne sortirait de ma bouche. « Asseyez-vous... » le silence se prolongerait, elles seraient de plus en plus étonnées. En réalité, on finit toujours par *avoir commencé* de parler. C'est comme lorsqu'on pense : aujourd'hui je ne me lèverai pas. Et puis on est debout.

J'ai dit : asseyez-vous. Le silence s'est posé comme une rosée, et j'ai senti les larmes remonter. Mais c'était la classe de première, je ne pouvais rien me permettre. On a beau faire, on est toujours en retard sur son programme. Ce métier, on ne peut pas le faire en pensant à autre chose, et cela est d'un grand secours, une fois qu'on a ouvert la bouche. Il suffit de ne pas laisser de jour dans le tissu des paroles, des miennes ou des leurs. Ce n'est pas une question de vitesse de débit, il importe seulement que tout se tienne. Enchaîner perpétuellement, ne pas se laisser de répit. Je ne sais de quoi il se traitait, ce matin-là. De Montesquieu sans doute, d'après la date.

Les cinquièmes, les pauvres, n'ont pas échappé à une interrogation écrite. Après le petit brouhaha de la mise en train, le silence est revenu : pour moi le repos. Mais se reposer, ç'allait être pleurer. Pour ne pas pleurer j'ai emprunté une feuille de copie à une élève. Ce n'est pas un monde, une vie de chien, il n'y a pas tant de choses. Je ferais le tour des objets qui la concernaient, je les repérerais l'un après l'autre pour les empêcher de me sauter à la gorge à l'improviste ; le tour des gestes que je faisais pour elle : mettre son riz à cuire, mélanger sa pâtée, la lui tendre, lui passer son collier ; ils n'étaient pas inépuisables. Et le tour de ses attitudes à elle, de tous les actes que je lui avais vu faire. Il fallait délimiter les zones douloureuses. Ainsi je serais parée. Avant tout, éviter les surprises ; être prête à tout ce qui me reviendrait d'elle. J'ai donc commencé mon inventaire. Mais j'ai compris tout de suite que je n'en étais pas encore capable. J'étais trop prise dans l'événement. Je revoyais sa queue et son arrière-train tels qu'ils m'étaient apparus dans la salle de bains. Sa queue bien étalée, doucement infléchie, pas du tout en trompette, plus jamais en trompette. Et j'avais compris, avant de la toucher, qu'elle ne bougerait jamais plus. La mort lui avait donné le port de queue parfait.

Mes mains sentaient encore l'eau de Javel, et c'était l'odeur de sa mort. Je ne téléphonerais pas au vétérinaire, il comprendrait. Elle avait repris la figure froncée que je lui avais vue en revenant d'Italie. Ce n'est pas possible. Il n'y a plus rien à faire. Ce n'est pas possible. Il n'y a... C'était donc ça la mort, cette navette affolée entre deux murs sans fissure qui vous renvoient de l'un à l'autre comme une balle. Je ne la descendrais plus (je sais, je sais déjà). Le gardien du chantier de la R.T.F. avait répandu du sable et du gravier devant la palissade. Les chiens aiment ça pour y faire leurs besoins, m'avait-il expliqué. De sa part, ce n'était pas à proprement parler une attention : il ne voulait pas de crottes contre sa palissade. Mais les chiens étaient contents. Ils grattaient un peu avec leurs ongles avant de s'installer ; comme à la campagne, sur un chemin de terre. Ce n'était plus pour elle.

J'étais au lycée comme d'habitude ; à cet égard il n'y avait rien de changé dans les choses : chaque matin je la laissais derrière moi, je la

perdais de vue. Mais à midi il a fallu vivre le premier retour sans elle, la première fois que la porte s'ouvre sur le vide et le silence. Quelle sottise que de vouloir se préparer : jamais je ne pourrais penser à tout, et, au point où j'en étais, tout faisait également mal, le prévu comme l'imprévu. Il fallait se résigner à être assailli de toutes parts. En entrant dans le bureau, j'ai vu la masse enveloppée de blanc d'où dépassaient les pattes.

Jean-François avait eu du mal à joindre la fourrière. Ils ne viendraient que le lendemain, et ils avaient dit de la mettre dans un sac. Je n'avais pas de sac, où trouver un sac assez grand ? Acheter de l'étoffe ? Mais je n'aurais pas le temps d'en faire un. Jean-François a eu l'idée d'aller chercher dans le coffre le grand morceau de vinyle qui servait à recouvrir la banquette arrière quand nous l'emmenions en voiture. J'allais retirer le calicot qui l'entourait, quand il m'a arrêtée. Je ne comprenais pas, on n'avait pas besoin de deux enveloppes. « Laisse-la dedans, a-t-il dit, moins je la verrai, mieux ça vaudra. » Le morceau de vinyle était assez grand mais ses pattes nous gênaient pour bien l'envelopper. Jean-François a ficelé ensemble les deux pattes de derrière avec une de devant. Je lui ai fait remarquer qu'il en oubliait une. « Elle ne gêne pas, celle-là, elle est repliée, fous-lui la paix », a-t-il dit.

Quand elle a été complètement enveloppée, il a encore ficelé le tout.

Maintenant c'était un paquet. À ma table de travail, je lui tournais le dos, mais dès qu'il me fallait téléphoner ou passer dans une autre pièce, je m'efforçais de regarder ailleurs. Je savais bien qu'elle était là ; il n'était pas plus triste que tout le reste, ce paquet. Mais il était révoltant. Douchka, la vie, la fièvre de vivre, la frénésie, réduite en paquet, il me semblait que je lui faisais offense en la regardant.

Et à mesure que les heures passaient, ce paquet commençait à me faire peur. Il dissimulait un être noir et méchant qui n'avait aucune ressemblance avec la Douchka que j'avais connue ; mais qui tenait d'elle, qui émanait d'elle ; qui était elle aussi ; une Douchka nouvelle, amère, rancuneuse dans sa clôture. Et il ne servait à rien de se dire que c'étaient des pensées folles, qu'il n'avait jamais existé qu'une Douchka, et qu'elle n'était plus rien. Je le savais de reste, mais c'était ainsi que je la sentais maintenant, au plus épais de ma peine et de mon remords. Après tout, elle vivante, j'avais vécu avec mille idées d'elle qui n'avaient pas grand-chose à voir avec la réalité, puisque je n'ai jamais pu savoir ce qu'elle était réellement. À présent je commençais à vivre avec elle morte, et d'autres idées se formaient qu'il me fallait bien accueillir. Ce n'était pas la même chose, je sais. La différence, c'est qu'elle était absente désormais. L'être de Douchka tel que je me l'étais toujours figuré, tel que je le voyais la veille encore

était sans doute imaginaire, mais Douchka était bel et bien là tout le temps : aboyant, mangeant, sautant à mon appel, me répondant sans cesse. À présent il n'y avait plus de réponse. Mais je ne pouvais plus la détruire en moi comme la maladie avait détruit son existence : malgré moi je faisais les demandes et les réponses. Le mal que j'avais, c'était encore elle. Et ce n'était pas fini.

Sur la petite table de la salle de bains s'empilaient en désordre, avec la seringue et l'aiguille dans leur casserole, les boîtes de médicaments et d'ampoules. Elles n'avaient pas servi. Elles étaient mon espoir, lui-même anéanti. Je ne pouvais même pas aller les rendre puisqu'elles étaient ouvertes, et je n'imaginai pas de les jeter. Comment avais-je pu être assez obtuse pour décacheter toutes ces boîtes, toutes sans exception ? Il m'avait bien dit que c'était très grave et que tout se déciderait en deux ou trois jours. Je savais pourtant ce que ça signifiait, et j'avais pensé : dans deux ou trois jours elle sera guérie. J'avais souhaité sa mort autrefois, j'avais envisagé de la tuer à coups de piqûres, mais je n'avais jamais cru que ce serait une maladie qui en finirait avec elle. À présent, j'aurais pu me reprocher d'avoir voulu sa mort. Mais non, cela ne me gênait pas, mes colères contre elle avaient fait partie de notre vie ensemble, je n'oubliais pas qu'elle avait été une bête impossible. Mon remords, c'était de n'avoir pas su la voir mourir. Qu'aurais-je fait de plus ? Je serais restée près d'elle, elle ne serait pas allée finir derrière la baignoire.

Nous sommes allés déjeuner boulevard Exelmans. Comment va Douchka ? a demandé Maman. Je me suis sentie faire une grimace, et un geste de la main – écarter, balayer, interdire. Je ne pouvais pas risquer un mot. Elle a dit : Ah ! et n'en a plus parlé. Mon père n'avait pas entendu ; au retour des vacances nous l'avions trouvé fatigué. Il se retirait loin de nous.

L'après-midi en rentrant du lycée, je suis tout de même passée à la pharmacie avec mes boîtes de médicaments. Pendant que j'expliquais mon histoire, j'ai commencé à pleurer. Le pharmacien a pris un air à la fois navré et sérieusement embêté. Navré comme il l'aurait été si je lui avais annoncé la mort de mon père. Embêté parce qu'il s'agissait d'un chien et que mes larmes offraient quelque chose d'incongru, de pas très convenable. Aussi parce qu'il n'avait pas envie de reprendre ses boîtes et qu'il pensait : « Ce n'est qu'un chien après tout ; s'il s'agissait d'un enfant, je ne dis pas. » Pour moi, pleurer dans une pharmacie, ou dans la rue, ou au fond de ma chambre, que n'importait ! Devant les élèves, à aucun prix. Bien assez d'être toujours plus ou moins en représentation sur une estrade devant toutes ces paires de regards avides, quand on leur explique : Percé jusques au fond du cœur ou Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages. Elles en voudraient bien des émotions, elles n'en demandent que trop.

Mais on n'est pas là pour ça. Où irait-on ? Elles deviendraient insatiables et elles oublieraient pourquoi elles sont là, elles. Le pharmacien a fini par faire un effort d'imagination ; il m'a conseillé de donner les remèdes à un dispensaire proche. Je l'ai trouvé fermé et les heures d'ouverture me convenaient si mal que je n'y suis jamais retournée. Les boîtes sont restées quelque temps à traîner sur la petite table : je les déplaçais, les poussais, les recouvrais d'autres objets selon les circonstances mais je ne pouvais me décider ni à leur assigner une place dans la maison, ni à m'en débarrasser. Jusqu'au jour où en faisant le ménage « à fond », Madeleine les a empilées sur une planche de l'armoire à pharmacie qu'elles ont achevé d'encombrer. Elles l'encombrent toujours, je n'y ai plus touché. Il m'arrive de ne plus les remarquer en ouvrant l'armoire ; d'autres fois, quand j'ai besoin d'un tube de cachets ou d'un flacon rarement utilisé, quand je suis obligée de tout fouiller, je ne peux pas ne pas voir cette espèce de bloc aveugle que forment les boîtes, et je me souviens en un éclair que c'est un spectacle à ne pas regarder. Je me hâte de trouver ce qu'il me faut et je referme l'armoire. Je ne sais pas encore quand je jetterai tout ça.

Mes larmes s'étaient séchées dans la rue. En rentrant, je me suis installée à ma table, le paquet toujours derrière moi. Jean-François a remis le disque du Modern Jazz Quartet. Vingt-quatre heures plus tôt, c'était une musique transparente et fatiguée qui imprégnait l'après-midi. À présent, c'était la fin de Douchka qui recommençait. Je lui avais donné à boire ; le dos tourné comme maintenant, j'avais perçu la lenteur de ses mouvements chaque fois qu'elle descendait du divan, j'avais regardé ses yeux. La musique avait accompagné tout cela : elle avait été comme le rêve ininterrompu de tous ces instants, et le rêve de ce jour gris et froid, par en dessous de la réalité. Tout cela s'était déposé en elle et elle me rendait tout, elle m'enfonçait la tête dedans. L'agonie de Douchka s'étirait dans le disque, elle durait encore, elle n'était pas finie, je me retrouvais au moment où j'avais cru qu'il était encore temps. Mais c'était devenu la musique d'une agonie parce que je savais maintenant que je m'étais trompée. Le disque me répétait pêle-mêle que tout était en train de se perdre – n'était pas perdu – était perdu.

Douchka venait de m'apprendre ce qu'était une agonie. Je me demande s'il existe un mot plus chargé de puissance que ce mot qui commence si dur et qui s'effiloche. Le regard usé de Douchka. La musique ténue, une petite tache rouge sombre sur le carreau... le mot... tout cela ne faisait plus qu'un.

J'ai dit à Jean-François : s'il te plaît, joue plutôt un autre disque. Il en a mis un autre, sans commentaire.

Nous nous sommes couchés. Il y avait une nuit et un jour que j'avais refermé ainsi la porte de ma chambre, laissant Douchka

derrière, seule avec sa mort. Vingt-quatre heures que je ne l'avais plus revue vivante. Ce cercle de temps qui venait de se refermer comme la porte, pour laisser la place à un autre, était encore habité par Douchka. Sa vie en avait occupé un petit morceau. C'était le cercle dans lequel s'inscrivait sa mort. Il s'ouvrait par la nuit où Douchka était morte, nuit qui avait sa place au calendrier. Entre le 5 et le 6 décembre. La journée qui faisait suite à cette nuit venait de mourir à son tour. La première nuit après la mort de Douchka commençait ; elle serait suivie du deuxième jour. Je refermais ma porte, je me recouchais. Aux innombrables journées, à l'interminable routine des jours et des nuits, des pâtes et des sorties qui s'étaient accumulées depuis le soir de son arrivée chez nous, allaient succéder d'innombrables jours sans elle qui deviendraient routine à leur tour. Le cycle de nos couchers, de nos levers, de nos repas entraînait dans une nouvelle période. Son absence à elle entraînait dans la répétition. C'était le premier anniversaire.

Depuis mon départ pour le lycée, j'avais attendu ce moment où tous les contacts seraient coupés. Où jusqu'au matin il n'y avait plus rien à acheter ni à faire cuire, à laver, à ranger, à dire, à écrire, à lire, à relire, à noter, à prévoir, à se rappeler, à empêcher, à provoquer. Plus rien à *faire*. Qu'à penser à elle tristement, doucement, sans interruption. Le repos dans la douleur et le regret. Mais ça n'existe pas. Être étendue là en pensant qu'elle ne dormait pas sur son divan, de l'autre côté du mur, que je ne pourrais pas, si je me levais, poser la main sur son ventre, comme j'aimais, pour le sentir battre, ni fourrager dans les grosses touffes de son cou, passer le doigt sous ses yeux, où le poil était le plus fin ; que je ne trouverais, derrière la porte, qu'un paquet, c'était le contraire du repos. Il ne m'était pas permis d'autre repos que ces mêmes besognes excédantes qui, toute la journée, m'avaient plus ou moins sauvée en m'arrachant à elle. À présent j'étais livrée à elle et je ne pouvais même plus me raccrocher aux autres choses, puisqu'elles étaient en congé, puisque pour quelques heures elle n'étaient plus à faire. Travaillé, ravagé par l'abolition de Douchka, le calme du soir était devenu le contraire d'un refuge. Je ne pouvais plus échapper à ce vide dans le vide, je n'avais plus où donner de la tête.

Je suis allée prendre du papier dans le bureau évitant d'allumer pour ne pas voir le divan nu et le paquet par terre. Qu'est-ce que j'y gagnais : voir ou ne pas voir, quelle différence ? et pourquoi est-ce que je me ménageais ainsi ? Tout en cherchant à tâtons sur la table, je pensais à ce paquet derrière moi. Et de nouveau je le sentais dans mon dos comme une larve menaçante, habitée par une Douchka sévère et inconnue, complètement séparée de moi, abandonnée par moi, réduite à sa solitude. Un esprit méchant, tapi dans son coin et qui mesurait

enfin, éclairé par la mort, la pauvreté de mon amour. Il fallait bien que ça arrive un jour.

Revenue dans mon lit, j'ai commencé à écrire n'importe quoi sur elle. Seulement pour écrire. On ne pleure pas en écrivant, me disais-je. Et c'était aussi une façon de reprendre un peu de terrain à ce vide dévorant. J'ai dénombré la liste des mots qu'elle comprenait, toutes les manières qu'elle avait d'aboyer, de courir, de s'arrêter, et je me suis mise à pleurer tellement que j'ai dû ôter mes lunettes. À chaque mot que j'écrivais, j'accouchais de mon manque d'elle. Je voyais à peine mon papier, mais si je cessais d'écrire, je me retrouverais devant la nécessité insupportable de penser à elle sans rien faire. Alors, encore un peu ; malgré tout, c'était encore elle tout cela ; le jour où je n'aurais plus mal, elle serait bien morte. Quand je n'y ai plus vu du tout, j'ai renoncé à écrire. Mais j'avais dû atteindre le pire car, tout de suite après, j'ai été fatiguée de pleurer. J'ai avalé un comprimé pour dormir, et, en attendant le sommeil, j'ai pris un volume de Saint-Simon qui se trouvait sur ma table de chevet. Je suis tombée sur la mort de la Dauphine. Cela, j'ai pu le lire tranquillement.

Lorsque je suis rentrée le lendemain à midi, la fourrière venait de passer. À l'angle du divan et de l'étagère, les lames du plancher étaient de nouveau visibles. Il y avait quelque chose à la place d'elle : un vide. Même son corps mort nous avait quittés, ses pattes ficelées, sa langue un peu sortie, comme j'avais vu aux taureaux qu'on traîne dans l'arène : un battant de cloche qui pend. Plus de paquet. Le creux de sa tête restait imprimé sur le traversin du divan. Il y est resté trois jours.

CHAPITRE XIII

Il aurait fallu vider tout l'appartement. Il aurait fallu aller habiter ailleurs. Je la rencontrais au bout de tous mes gestes. Je ne pouvais pas tourner le robinet du lavabo sans la retrouver, les pattes sur le rebord, en train de laper. Son plat d'émail est demeuré sous l'évier – c'était sa place, je ne pensais pas à lui en chercher une autre – jusqu'au jour où Madeleine l'a rangé au fond du placard. Une fois, comme la bassine était pleine de vaisselle et que je voulais laver, je me suis souvenue de ce plat vacant. J'y ai savonné le linge et l'y ai laissé tremper. Ça ne m'a pas fait vraiment mal : seulement le genre de tristesse et de gratitude qu'on éprouve à passer à son doigt la bague d'une morte. Quelque chose d'elle persévérait dans la maison, par l'intermédiaire de ce plat. Elle m'en faisait don.

Dans l'ombre du couloir, en posant la main sur l'étagère, j'ai rencontré son collier : un des objets que j'avais le plus souvent touchés et maniés depuis six ans, devenu aussi familier à mes doigts qu'un stylo ou un couteau, et qui n'était plus à présent qu'une familiarité sans usage, coupée net, comme ces noms qu'on se répète jusqu'à ce qu'ils aient perdu toute signification. Quand je le lui ôtais le soir, après sa dernière sortie, je le laissais sur cette planche afin d'être sûre de le retrouver pour la sortie précipitée du matin. Il y passait la nuit. La nuit ne finirait plus. Sur le panier de linge sale je voyais sa boîte, une boîte à chaussures où s'empilaient d'anciens médicaments, des brosses dont le manche rongé gardait la marque de ses dents, un insufflateur qui m'avait valu des séances éreintantes quand elle avait eu mal dans les oreilles ; sa poudre antiseptique, son vieux peigne de corne cassé que je voulais remplacer depuis des mois – qui n'était plus à remplacer. À l'automne et au printemps, elle perdait interminablement ses poils, les blancs surtout, les plus fins ; nous n'arrêtions pas de la peigner et le peigne ramenait à chaque coup une bourre blanche. Ce duvet ne devait pas repousser complètement car elle avait foncé à la longue. La dernière année il lui était venu quelques poils sombres sur la poitrine ; Jean-François disait qu'ils la vieillissaient. On trouvait des flocons de poils dans les armoires. Quand Madeleine avait fait le ménage, il fallait encore repasser le balai et l'aspirateur deux fois par jour. La plupart du temps nous ne les repassons pas. Dans l'ascenseur, nous la tenions à l'écart, mais elle se rapprochait pour se frotter à nous, elle voulait nous sentir contre elle, et nous n'en finissions pas de nous brosser. Après sa mort il ressortait chaque jour des poils d'un peu partout. Ces poils perdus, c'était encore elle, et c'était sa mort. Quand il n'y a plus eu de poils, c'est la netteté

même de toute chose qui a été sa mort. Et ainsi de suite...

Les chachas abandonnés pendant sa maladie ressortaient de sous les meubles. La muselière, je l'ai jetée. J'ai donné une laisse et le sac de riz à Jacqueline. J'étais pressée de voir s'user mon tube de dentifrice et mon savon, de voir changées les serviettes de toilette, tout cela avait été commencé de son vivant, vu et côtoyé par elle ; elle s'en fichait bien, ces choses ne pouvaient pas exister pour elle, mais elles demeuraient prises dans le tissu de son agonie et de sa mort, elles touchaient encore à elle. Mais quand j'ai jeté les serviettes, il m'a semblé que je coupais un fil de plus entre elle et moi, que je la rejetais de moi, que je lui faisais mal. Aussi pour le savon, le dentifrice, le coton. Un deuil est une espèce de mécanique à ritournelles qui repart quand on croit que c'est fini, une boîte à musique. Je croyais connaître déjà la plupart des ritournelles mais elles se rabâchaient infatigablement. C'était aussi démoralisant que de compter quand on attend l'autobus.

Ses traces peu à peu éliminées, il restait la niche d'ombre sous la table de la cuisine, d'où elle me regardait préparer les repas, son poste d'observation sur le balcon, le boyau derrière la baignoire – autant de déserts qui la ressuscitaient. Mais le plus grave était cette figure *autre* qu'étaient en train de prendre les choses et tout notre espace, et qui ne tenait pas au vide des lieux seulement. Il se faisait un changement d'éclairage. Cet appartement tel qu'il est ne m'enchanté pas. Même en exceptant l'étagère croulante du téléphone, le cadre rongé de la fenêtre de la cuisine qui ne retient plus ses carreaux que par habitude, le fauteuil boiteux de ma chambre et deux ou trois autres urgences qui traînent, il y aurait beaucoup à faire pour qu'il nous donne de l'agrément. Il faut croire que c'est un agrément qui arrive toujours bon dernier sur la liste car je ne trouve jamais d'argent pour ces dépenses-là. Et voilà que tout, meubles écopés, manque d'étagères à livres et d'étoffes fraîches me sautait aux yeux depuis qu'elle n'était plus là. On peut penser que j'essayais de me raccrocher aux choses. Il me semble au contraire que jamais les choses, laides ou belles, ne m'avaient tant rebutée que depuis sa mort. Elle avait été le ciment qui les tenait assemblées, peut-être parce qu'elle les prenait telles qu'elles étaient, et seulement pour leur usage, sans jamais pouvoir s'attacher à leur apparence. Les choses, elle était dedans, dessus, contre, elle les heurtait, les mordait, les contournait ; le divan était plus confortable que le parquet, le carreau de la cuisine plus frais que le divan, mon lit plus doux que le divan parce qu'il était doux et sentait moi. C'est tout. Si un objet inconnu entrait dans la maison, comme l'enveloppe en matière plastique du divan qui avait remplacé le tissu lacéré par elle, elle s'intéressait passionnément à cette nouveauté, l'observait, la flairait ; puis c'était adopté, entré dans sa vie, incorporé au bloc

ancien. Nous avions fini par faire comme elle. On se disait bien : il faudrait porter le fauteuil chez l'ébéniste... il faudrait balancer cette armoire, elle écrase la pièce, mettre un meuble d'éléments... Tout était un peu vieux, un peu moche, mais ça continuait et on s'en servait sans y penser.

La vaisselle sale, les épluchures, n'étaient ni vaisselle sale, ni épluchures ; il y avait les assiettes qu'on pouvait lui donner à lécher, qu'elle attendait en dansant sur place – et les autres qu'on ne regardait pas ; les épluchures à jeter – et les couennes de jambon, les croûtes de fromage pour elle. Elle portait aux choses qui la concernaient un intérêt si entier que j'en étais arrivée à les voir par ses yeux. Elle était toujours en tiers entre les choses et moi ; sa gloutonnerie, que j'ai toujours aimée, divertissait les retours du marché et la préparation des repas. Je retirais une salade de mon sac, déception ; un pain ou une entrecôte, elle était déjà dessus, je les élevais hors d'atteinte. J'ouvrais une boîte de biscuits, elle s'asseyait et je lui en donnais un. Nous l'avions prise avec nous pour partager notre vie et elle avait changé pour nous le visage assommant de cette petite vie ménagère qui vient sans cesse s'interposer en travers de ce qui compte, qui émiette le temps et les pensées (il n'y a plus d'huile, c'est l'heure de mettre les haricots verts), que je néglige et qui ne se laisse jamais oublier, et qu'il faut bien que j'entretienne. Elle m'aidait à la supporter. Avec ceux qu'on aime, c'est toujours plus ou moins le monde qu'on partage.

À présent, tous ces objets qu'elle m'avait dispensée de considérer, reparaissaient tels qu'ils étaient : ronds ou carrés, durs, mous, froids, immobiles, secs, un peu vieux, un peu maussades. Pire que maussades : dégueulasses d'être affectés à la cuisine d'existences humaines ; objets à contenir la nourriture, à récuser la graisse, à évacuer les restes ; casseroles, éponges, poubelles. Ils n'avaient plus rien de drôle. Et moi aussi, dès lors que je n'étais plus portée par sa curiosité et son enthousiasme, que je ne pouvais plus jouer avec elle, je me sentais dégueulasse tandis que je maniais tout cela. J'étais une femme en train de ranger ses provisions dans les placards, avec toutes les réflexions appropriées : Madeleine a dû casser le bol vert, elle aurait pu me le dire ; Jean-François ne plie jamais sa serviette ; j'en ai assez de ce sucre de betterave, pour l'économie que ça représente !

J'ai touché sa boîte à biscuits. Une boîte qui datait d'avant son arrivée chez nous, mais qui était devenue sa boîte. Je l'avais achetée sur le marché à un quincaillier ambulant – tout à cent francs – parce qu'on a toujours besoin de boîtes ; parce qu'elle m'avait attirée surtout. Une boîte en fer émaillé décoré. C'était le décor qui m'avait plu : un semis d'étoiles de mer et de petits polypes roses, verts, violets sur fond noir. Pas joli tout ça, mais qui aurait pu l'être. Décor inattendu sur un objet à si bon marché : d'habitude on voit des petits

chats ou des fleurs. Les sujets marins, poétiques, un peu étranges, ce n'est pas pour les ménagères, c'est pour les femmes d'intérieur qui ont du goût et qui s'abonnent à « Maison et Jardin ». Mais celles-là n'iront pas acheter des boîtes de fer-blanc à cent francs. Elles veulent de la belle matière. J'aime ce qui me rappelle la mer et j'avais plaisir à embrouiller les ménagères et les femmes d'intérieur. La boîte fut affectée aux biscuits et servit par intermittence. Douchka ne mit pas longtemps à nous faire connaître son amour des biscuits. Je songeai à me procurer une autre boîte, une pour ses biscuits, une pour les nôtres, idée qui n'eut pas de suite car je ne fis jamais de distinction. Dans les périodes de grandes économies – ou d'indifférence – je rapportais de l'épicerie des sacs pleins de petits biscuits très ordinaires, du genre cartonné, pour tout le monde. Les jours de bonne humeur où le marché m'amusait, c'étaient des sablés, des tranches glacées au café, des nonnettes à l'orange, pour tout le monde. Le reste du temps, n'importe quoi d'intermédiaire. Parfois le paquet se consommait dans la journée, nous nous levions à tour de rôle de notre travail pour aller prendre un biscuit ou deux à la cuisine, et naturellement elle avait le sien, car on ne pouvait pas ouvrir cette boîte ou la déplacer seulement sur sa planche sans qu'elle fût là à remuer la queue, puis s'asseoir en attendant sa récompense. Cette boîte était pour elle l'objet le plus merveilleux de la cuisine, peut-être de la maison. La viande ne faisait que passer devant son nez, elle sortait de mon sac ou de la nuit sans odeur du frigidaire pour se répandre en fumet sur le gril et disparaître dans nos assiettes, mais la boîte était toujours visible sur l'étagère au-dessus du buffet. C'était une chose qui la concernait personnellement. S'il lui arrivait de se désintéresser de la préparation du dîner parce qu'elle était en train de jouer ou de dormir, elle accourait à la cuisine au moindre tintement du couvercle. Elle se comportait un peu comme si elle avait eu un droit de propriété – moins absolu sans doute que sur son chacha auquel elle avait perpétuellement accès – mais analogue à celui des enfants sur une tirelire ou une montre en or qu'on met de temps à autre entre leurs mains pour les renfermer ensuite en haut de l'armoire. C'est à toi, tu vois, cela t'est réservé. C'était peut-être une idée à nous : elle était si folle de biscuits qu'il devenait simplement impensable d'en prendre un dans la boîte sans lui donner le sien. Devant sa passion déclarée nous nous sentions partiellement dessaisis de la boîte et de son contenu. Le dernier biscuit était toujours pour elle ou partagé avec elle, nous n'aurions pas eu le cœur de l'avalier devant son nez (de la faire languir, oui, pour rire, pas longtemps). Néanmoins il me semble bien qu'il y avait un accent impérieux dans sa joie et son impatience, que si elle m'avait vue refermer pour de bon la boîte sans rien lui donner, sa stupéfaction aurait frisé le scandale.

Mais, une fois de plus, comment savoir ? C'était peut-être ainsi et peut-être autrement. Tout ce qu'on peut dire, c'est que nous nous étions dressés réciproquement, elle et nous, à propos de biscuits.

J'ai touché la boîte, j'ai voulu la déplacer sur cette planche encombrée. Et je l'ai *vue* : écaillée, un peu ternie, une charnière en partie déboîtée. Éculée, décapée de cette drôlerie, de cet esprit de taquinerie qui avait papillonné autour d'elle. Même pas réduite à ce qu'elle avait été jadis : un objet ordinaire avec des prétentions naïves à la fantaisie. Même plus cela parce que l'amusement que j'avais trouvé à l'acheter ne pesait pas lourd à présent, parce que je n'étais plus en humeur de choisir quoi que ce fût pour une maison désertée. Minable vraiment. Toute la passion de Douchka s'en était allée d'elle.

Le froid a continué quelques jours. Le ciel restait bouché mais il ne pleuvait pas. Il ne pleuvait plus depuis la veille de son agonie. Il m'arrivait de penser à son corps raidi, jeté n'importe où dans le froid, au milieu de quels détritrus ? Mais peut-être qu'ils les brûlent. On a toujours froid pour les morts. Leur départ nous laisse au courant d'air. On a froid par eux, on croit que c'est pour eux. On échange tout avec eux, on leur attribue tout. Chaque chose qu'on touche les réveille et vous prive d'eux. On croit qu'ils en sont privés. Elle était privée de biscuits, elle ne connaîtrait plus la joie d'attendre un biscuit, de le happer, de le sentir craquer sous ses dents. Je continuais à la penser vivante mais dépouillée de tout ce qui avait fait sa vie, et je souffrais des plaisirs que je prenais sans elle. Je prenais mon auto comme une coupable, cette auto où elle avait tant hurlé de joie, où elle m'avait tant empoisonnée, dont je lui avais tant mesuré la joie. À plusieurs reprises j'ai laissé ma place à Jean-François. Je n'avais plus de goût à conduire.

J'ai toujours aimé ce bas de la rue du Ranelagh que j'habite, les gros pavés inégaux dont la pluie ravive le vert d'algue et le roux, le haut talus sous la voie de l'ancienne Ceinture, aujourd'hui chemin de fer de marchandises – en avril glorieux d'iris – et en face quelques vieilles baraques, un garage, deux ou trois arbres – qui sauteront quand sera terminé le bâtiment de la radio, – tout ça noirci, moisi, cabossé, mais vert aussi, sauvage. Un défi à Passy. La rue s'oriente nord-sud, elle est dure : le vent la dévale en hiver ; en été elle rôtit. Mais elle n'a rien d'un couloir : tout ce bas est plein d'espace perdu, avec l'immense chantier, les maisons basses, la pente foisonnante du talus. Soleil, pluie et vent ont le champ libre. C'était son domaine. Depuis six ans, elle arpente ce no man's land trois ou quatre fois par jour. De six à huit mille fois dans toute sa vie. Elle en connaissait tous les recoins et les accidents. Petite, elle y avait poursuivi les pigeons, plus tard chipé des os dans les poubelles, quand je ne la surveillais pas. C'est là qu'un soir je l'avais lâchée sur un chat en train d'emporter

une souris couinante. Le chat a laissé tomber son gibier pour foncer derrière les grilles du talus aux barreaux trop rapprochés pour Douchka. Alors elle est revenue à la souris qui s'était traînée contre le mur et tapie dans l'angle d'une porte, coincée entre la pierre et le bois. Elle l'a flairée puis elle m'a regardée. Ses yeux interrogeaient. Elle ne demandait pas la permission de toucher à la souris puisqu'elle était libre, détachée, et que je ne disais rien, mais plutôt l'intérêt que pouvait présenter cette souris, à laquelle elle n'en trouvait point, la clef de cette histoire confuse de chat et de souris.

C'est peut-être entre ces pavés de grès qu'elle avait aspiré la maladie. Il passe de gros rats dans le coin. L'endroit, maintenant, était devenu un coupe-gorge. Partout alentour, sur l'aire où elle gambadait, quelque chose avait rôdé, avait fait des ronds autour d'elle avant de la frapper. Ça rôdait encore. Parfois, dans le désordre où je me trouvais, cela tendait à se confondre avec la figure inquiétante qu'elle avait prise depuis sa mort comme si, devant sa défaite et mon impuissance, elle était maintenant réduite à pactiser jusque dans son cœur avec notre ennemi scélérat et silencieux à toutes deux. Et tous ces lieux qu'elle avait hantés étaient aujourd'hui hantés par son malheur.

À présent je souffrais déjà moins quand je pensais à elle. Je pouvais me dire : elle aurait fait ceci... elle aimait cela... et ce n'était plus une pointe qui s'enfonçait en moi, mais, dans le tissu de notre existence en train de se refaire, l'oublié ressortait inopinément, ouvrait un nouveau trou, et chaque fois c'était un mal neuf. L'ascenseur s'est détraqué. Quand on habite au sixième, qu'il faut descendre et remonter un chien à pied plusieurs fois par jour, et, en rentrant à une heure du matin, monter, puis redescendre avec le chien, puis remonter, alors on vomit le monde. Elle adorait ça, monter surtout. Elle avalait chaque étage et m'attendait à chaque palier, la tête inclinée, surveillant si je suivais bien. Quelquefois, emportée par son élan, elle faisait deux étages d'un coup, me sentait trop loin, et prise d'inquiétude, redégringolait un étage, me retrouvait et repartait ravie. Ses pattes crépitaient sur le linoléum ciré. La nuit, maintenant, quand j'accomplissais mon unique montée, l'escalier était une colonne de silence. Les adoucissements, les répités que me valaient sa mort se retournaient contre moi. Huit heures, une heure du matin, pas de Douchka à descendre. Midi, huit heures, pas de soupe à réchauffer. Plus de détour à faire pour prendre du riz chez le grainetier. J'allais même faire des économies, au moins six mille francs par mois, le prix de sa vie. L'une après l'autre, toutes mes servitudes me faussaient compagnie ; chaque fois le soulagement de « n'avoir plus à » venait me caresser la nuque et finissait par un coup sur la tête. Je n'en pouvais plus d'être soulagée, je n'en voulais plus. Le poids dont elle avait pesé sur moi se confondait avec celui de mon amour, c'était la masse même par laquelle je tenais à elle.

Quand j'étais au lit, le soir, avec mes livres et mes papiers, écoutant les autos lointaines filer sur le quai, il se faisait tout à coup comme un échappement dans cette rumeur, quelque chose s'épanchait par une brèche, j'avais envie de pleurer avant de savoir pourquoi. C'était son absence derrière la porte, son divan nu dans le bureau obscur. Pendant toutes ces années, moi au fond de mon lit, les bruits nocturnes au-dehors, et elle endormie de l'autre côté du mur, nous avions formé comme un triangle bien amarré dont un des sommets venait d'être arraché. Un triangle en perspective fuyante sans doute, dont seule la pointe que j'étais accrochait la lumière, sous l'éclat de ma lampe et de mon attention. Les rumeurs du quai, le vent dans les arbres sous ma fenêtre, les échos de la radio nageaient dans l'ombre, me donnaient l'état ombreux du monde autour de moi. Quant à elle, je n'y pensais presque jamais, elle était silence et nuit complète, absente de la chambre et de moi, sauf quand il lui prenait fantaisie d'aller lécher une goutte d'eau au lavabo ou d'émigrer sur le carreau de la cuisine – et j'entendais la petite averse de ses pattes sur le plancher, et je me disais : tiens, Douchka, et je l'oubliais de nouveau. Mais elle était là, elle était là tout le temps. Son absence était sa manière d'exister dans ma vie à ce moment : là derrière, cachée par les murs. À présent, tout se présentait comme toujours, mes papiers et mes livres épars autour de moi et les bruits du dehors. Le spectacle n'avait pas changé, le mur était devant moi, mais il ne la cachait pas. Elle était devenue absence derrière ce mur aussi. Au lieu d'elle, il n'y avait que du noir là derrière, un noir béant ; ce noir ne se laissait plus oublier. Arrachée de là derrière, elle était venue se replier en moi. Je m'étais mise à sentir le néant de ce que je ne pouvais pas voir de ma place, de ce à quoi je ne pensais pas huit jours plus tôt : une bête couchée en rond et qui dort.

Tout cela était faux, je le savais, les choses n'étaient pas ainsi. Il n'y avait pas de triangle – ou il y en avait dix mille. Jean-François que je ne voyais pas non plus, faisait le sommet d'un autre triangle, dans sa chambre au-delà du bureau. Et Jacqueline dans son appartement, à cinq cents mètres. Et mes parents boulevard Exelmans. Et M... et L... je ne savais où. Tout ce qui les aurait atteints aurait mutilé un triangle. Papa ne mangeait guère depuis la rentrée, ça ne lui était jamais arrivé. Des lignes partaient dans toutes les directions. Il y avait une pointe de triangle à Alger. Chaque fois que la radio annonçait de l'agitation là-bas, je me couchais avec l'impression d'une déchirure à l'horizon. C'était une figure beaucoup plus compliquée, infiniment compliquée. Mais durant tous ces jours il ne se produisit rien d'extraordinaire à Alger, ni dans les environs immédiats. L'appartement silencieux, mes livres, Jean-François – que je ne voyais pas, qui dormait ou lisait, mais qui était là – tout était comme

d'habitude. Douchka que je ne voyais pas – comme d'habitude – ne dormait plus.

CHAPITRE XIV

Il y avait deux jours, cinq jours, six jours... les anniversaires se succédaient. Une semaine. Lundi dernier, à cette heure, nous étions chez le vétérinaire... nous ressortions... elle m'attendait dans l'auto pendant que je passais à la pharmacie... j'avais hâte d'être au lendemain pour faire la deuxième piqûre.

Ce lundi d'anniversaire, nous avons regardé des photos, Jean-François et moi. Nous n'avions pas choisi le jour, ce n'était pas une commémoration. L'envie nous en était venue ce jour-là. Plus tôt, je n'aurais pas eu la force. Plus tôt, cela n'avait aucun sens de regarder une photo d'elle alors qu'elle remuait encore et vivait dans tous les coins de la maison. Quand les morts sont tout près, on n'a pas besoin de leur photo. Enfin je n'y avais pas pensé plus tôt. Et j'ai compris que, dans ma vie d'après Douchka, une période s'achevait, la période aiguë, puisque je souhaitais retrouver son image, puisque son absence autour de moi ne suffisait déjà plus à me la rappeler tout entière. Puisqu'une image sur un morceau de papier était devenue quelque chose, tandis qu'au lendemain de sa mort, je n'aurais pas pu supporter de découvrir à quel point ce n'était rien.

Pendant que nous les regardions, Jean-François m'a dit que, la nuit de sa mort, il l'avait entendue, à moitié endormi, se traîner le long du couloir jusque dans la salle de bains, attenante à sa chambre, et se glisser derrière la baignoire.

C'étaient les poses prises quand elle avait quatre ou cinq mois avec l'appareil d'Annette. Madeleine et Jean-François ont trouvé qu'elle n'avait pas du tout changé en cinq ans et demi. Et il est vrai que « c'est bien elle », extraordinairement elle, ses attitudes et l'intensité de son attention. Et la puissance de sa présence, comme celle d'un grand acteur sur l'écran, mais intacte, telle qu'elle était dans ces premiers mois. Moi seule avais mesuré l'écart entre ce qu'elle avait promis et ce qu'elle était devenue, le léger fléchissement de vitalité et de beauté qu'elle avait subi pendant cet été 55 où je l'avais abandonnée. Cette première atteinte avait ébranlé sa résistance. C'est depuis ce moment que la mort s'était mise à travailler en elle plus vite qu'elle n'aurait dû. Si j'avais pu prévoir ce qui l'attendait au cours de ces deux mois, je ne l'aurais pas quittée, elle aurait eu plus de résistance, elle vivrait encore sans doute. On la voyait debout contre Jean-François, s'efforçant de lui arracher une balle des mains, couchée sur son divan, la tête redressée, une pantoufle lacérée entre les pattes, dans la belle immobilité de la bête vivante que la photo « saisit » mais ne fige pas

comme elle fait des humains. Pourtant ce n'était plus que l'immobilité du papier. Oui, une autre période s'ouvrait. Déjà elle était souvenir, elle ne serait bientôt plus qu'un tas de souvenirs. J'avais beau résister, c'était en train.

Chaque soir j'écrivais sur des petites feuilles de papier ce qui m'était revenu d'elle dans la journée. Je voulais faire la somme d'elle, la somme de sa vie, celle de sa mort, celle de son absence. Non plus cette fois pour éviter les surprises perçantes, pour parer d'avance les crocs-en-jambe de ma mémoire, cela j'avais compris que c'était impossible : on ne ruse pas avec un chagrin neuf. Et avant même que j'eusse achevé l'addition, mon chagrin serait usé. Ce n'était pas assez, et c'était trop. Non, je voulais refaire, rassembler ce morceau de ma vie qu'elle avait été. Pour moi naturellement, et il me semblait que je m'appliquais aussi pour elle, mais cela je savais que c'était absurde. D'un homme mort on peut à la rigueur se dire qu'il « aurait compris », s'il pouvait encore lire, combien il était aimé, mais elle, la pauvre !

Un soir, je n'ai rien écrit. C'était douze ou quinze jours plus tard environ. Une fois couchée je me suis aperçue que j'avais oublié mon stylo dans le bureau et je me suis sentie trop fatiguée pour me relever. Elle n'était déjà plus assez forte pour m'y contraindre. Déjà j'étais capable de remettre au lendemain ce qui la concernait, de décider que cela pouvait attendre.

Je continuais à apprendre sa mort sur toute chose. Entre la maison et le lycée, le lycée et la maison, au coin de la rue Boulainvilliers où elle me regardait déposer une lettre dans la boîte. En dépassant un appui de fenêtre où se tenait en permanence un roquet ennemi, je sentis monter les larmes avant de savoir ce qui m'arrivait. Elles séchaient aussi vite ou s'arrêtaient en chemin. En rentrant chez moi, je trouvais mon courrier par terre dans le couloir. La concierge avait recommencé à le glisser sous ma porte au lieu de le laisser hors de son atteinte, sous le paillason. Ces lettres par terre, quand j'ouvrais la porte, c'était sa mort. Les soirs où je n'avais pas dîné à la maison, quand je pénétrais dans la cuisine au retour, la vue des couennes de jambon et des croûtes de fromage dans l'assiette vide de Jean-François me surprenait comme un désordre inquiétant : quelque chose qui n'aurait pas dû être là. Je le savais bien qu'elle était morte, mais quand je sortais de l'ascenseur, en haut de cette maison endormie, tout mon corps se préparait encore à elle : mes oreilles à l'entendre gratter d'impatience derrière la porte, mes jambes à la sentir se frotter contre elles, mes yeux à surprendre sa danse joyeuse dans le couloir. Oui, j'étais dressée à elle. Je continuais à tourner dans la serrure la clef de ma chambre, maintenant qu'elle n'irait plus déchirer le dessus-de-lit, à verrouiller le garde-manger, alors qu'elle n'irait plus chiper de fromage. Mais je peux, à présent, pensais-je soudain. Alors je laissais

tout grand ouvert avec un soulagement veule et désolé. J'en oubliais les courants d'air et les orages ; il n'y avait plus rien à prévoir du tout. Quand mon père a été mort, le chien de Jacqueline a continué à se diriger vers son fauteuil vide après le déjeuner pour avoir un biscuit. Brusquement il s'arrêtait à mi-chemin, désorienté, et revenait vers nous. Que faisais-je d'autre ?

Pendant quelque temps son divan est demeuré net. Ce grand rectangle rouge était aussi sa mort. Nous avons toujours évité de nous y asseoir à cause des poils, nous continuions. Portes, divan, autant d'interdits qu'elle nous avait imposés et qui lui survivaient. Un jour j'ai recommencé à y laisser traîner les journaux. C'était commode. Le divan est redevenu un futoir comme lorsqu'elle n'existait pas. Et ça, c'était la mort de sa mort.

Jean-François et moi, notre désordre, les papiers, les disques, les livres, nos allées et venues, les départs précipités, les visites de camarades, nos trois petites pièces y suffisent à peine. Mais tout à coup on circulait à l'aise : elle n'était plus dans nos jambes, n'encombraït plus les portes, nous n'avions plus à l'éviter. L'espace habité se retrouvait à peu près à notre mesure. Cette facilité de l'espace, c'était sa mort.

Et jusqu'au bruit de mes clefs quand je les tirais de mon sac, qui m'apportait chaque fois sa joie de descendre en promenade ou de me voir rentrer.

Déjà j'étais faite au vide, au silence, à l'espace, mais si, de la pièce voisine, me parvenait un son léger et imprécis, de ceux que je lui eusse attribués quelques jours plus tôt, je le reconnaissais d'un même mouvement comme émanant – et ne pouvant pas émaner d'elle. Ainsi, dans le silence maintenant apprivoisé, le moindre bruit s'annonçait d'abord pour quelque chose qui allait faire mal.

Un jour, Jean-François a remis le disque. J'ai dit : non, pas encore. Il l'a arrêté net et ne l'a plus jamais remis en ma présence. Nous ne parlions presque jamais d'elle entre nous, mais pendant huit ou dix jours nous ne nous sommes pas disputés, nous avons été gentils. Nous avions de petits égards l'un pour l'autre. Mine de rien.

Je marchais dans la rue. Soudain, elle a été là par un frôlement contre ma cuisse et un coup de museau sur mon bras. En me retournant j'ai vu un jeune chien noir, attiré sans doute par le poignet de fourrure de ma canadienne ou par son odeur qui flottait encore sur moi. Tout mon corps venait de la retrouver sans surprise ; mon corps privé d'elle et qui souffrait de n'être plus heurté, poussé, caressé par le sien, de ne pouvoir lui renvoyer heurts et caresses ; qui avait mal repris ses distances et ses limites, qui n'avait pas encore reperdu cette brusquerie d'enfance qu'elle lui avait rendue quelques années.

Depuis plusieurs jours, mon père restait couché ; son fauteuil auprès du radiateur était vide. Nous savions qu'il ne se lèverait plus, qu'il ne viendrait plus occuper sa place à table. Nous l'avions vu reculer jusqu'au fond de lui-même, de plus en plus séparé de tout ce qui avait été sa vie. Refuser les vêtements neufs et les cadeaux, lui qui avait tant aimé les beaux cuirs, les tissus anglais, les chemises de soie ; ne plus s'habiller pour aller au cercle, lui qui avait perdu sa vie à jouer au bridge. Le bridge était sorti de son existence. La politique ensuite ; il avait cessé de lire le journal. Tout ce à quoi il tenait le plus et sans quoi nous pensions ne pouvoir l'imaginer, tout ce qui pour nous était lui, s'était détaché de lui par lambeaux. Les derniers mois il nous laissait parler autour de lui sans intervenir – nous écoutait-il seulement ? Ses yeux restaient posés sur nous ; nous regardait-il ? « Tu vois cet homme, avait dit Maman, tu sais ce qu'il fait ? Il pense à la mort. » Depuis un mois il ne fumait plus. Désormais il ne quitterait plus son lit. Nous le savions tous. Je le savais. Je pleurais Douchka en pensant : mon père va mourir, et je me laissais glisser vers cette mort sans un sursaut, sans aucune sensibilité déterminée. C'était une seule et même tristesse uniforme et dont les ondes s'élargissaient, mais dont Douchka continuait à être le centre brûlant. Peut-être était-il déjà mort pour moi depuis longtemps, me disais-je, peut-être s'était-il lentement éteint en moi, alors qu'elle venait de m'être arrachée toute vive. Monstrueux ou pas, peu m'importait.

Pourtant j'ai jeté la boîte d'allumettes à la poubelle. Une de ces grandes boîtes illustrées d'une carte à jouer que j'avais achetée peu avant la mort de Douchka. La buraliste me l'avait tendue à l'envers, et j'avais bien compris pourquoi avant même de la retourner : c'était le valet de pique. Que cette femme était bête ! Se figurait-elle qu'elle aurait pu me faire accepter sa boîte à l'envers si j'avais été *vraiment* superstitieuse ? Elle m'a toujours déplu avec ses grosses joues, ses grosses lèvres en bourrelet et ses yeux à fleur de tête que la lumière traverse et décolore. J'ai pris la boîte en haussant les épaules, pour lui montrer que je n'étais pas dupe. Mais dès cet instant, ce n'était pas une boîte comme les autres. Je l'ai laissée sur ma table deux ou trois jours sans m'en servir, et sans m'arrêter à cette répugnance qui ne m'est apparue qu'à l'instant où j'ai pris la première allumette et où la conscience d'étrangler la boîte a fait éclater l'hésitation précédente. À partir de là, chaque allumette craquée devenait une provocation de moi à moi. Puis Douchka est morte et j'ai cessé de toucher au *chien* de pique. Puis mon père s'est alité, et un jour, en rentrant du boulevard Exelmans, je me suis décidée à jeter la boîte. Pas dans la corbeille à papiers : dans la poubelle, pour en finir plus vite, pour l'enterrer. J'avais peur du valet de pique. En avais-je réellement peur ? Redoutais-je réellement un second malheur par lui ? J'ai jeté la boîte

pour n'avoir plus à penser au valet de pique chaque fois que j'aurais besoin d'une allumette, pour n'avoir pas à remporter ces victoires idiotes sur d'idiotes hésitations, pour n'avoir pas à imposer la raison à mes gestes alors qu'il y avait de la folie dans ma tête. La folie, tant pis pour moi, elle y était bel et bien, puisque je ne pouvais pas voir le valet de pique sans penser à la mort ; on verrait plus tard. Mais ce qui est sûr c'est que je ne m'intéressais pas assez à moi à ce moment pour m'occuper de déraciner ma folie. Je n'en valais pas la peine.

Il y a eu aussi le scorpion d'eau : une photo scientifique très agrandie que Madeleine m'a donnée en me faisant choisir dans sa collection. J'ai vu ce masque crayeux et raviné aux grands yeux blancs, aux antennes affrontées, ramassées pour quel signal ? Un signal de mort naturellement. J'ai choisi ce scorpion et je l'ai collé avec du scotch au mur de mon bureau. *Au-dessus du divan*. Quelques années plus tôt, j'avais déjà eu chez moi une image de la mort : c'était la photo d'un énorme visage qu'Annette avait modelé dans du sable humide. Je l'ai gardée longtemps devant moi, jusqu'au jour où j'ai fait repeindre l'appartement. Tous les tableaux ayant alors été décrochés, je ne l'ai plus retrouvée à mon retour de vacances. C'était une mort solennelle et calme, une mort égyptienne. Tandis que le scorpion dégorge une fureur cuirassée, pétrifiée. J'ai collé au mur le scorpion d'eau. Et Douchka est morte. Et mon père allait mourir. Pourtant, cette fois, je n'ai pas arraché la photo. C'était comme si cette image avait encore eu beaucoup à me dire. Je ne me serais pas sentie quitte avec elle en la jetant. Il me semblait aussi que dès lors qu'il ne s'agissait pas d'une chose utilisable et que mes mains touchaient, son pouvoir restait en quelque sorte hors d'atteinte, plus lointain et moins direct. Je ne risquais pas de l'éveiller à tout bout de champ. Comme si mon regard en se posant ne pouvait pas l'éveiller aussi bien que mes mains, pendant que j'en étais à délirer ! Mais la superstition n'a pas de système. Et moi je ne me souciais pas d'en construire un. De toute façon, le scorpion me harcelait moins que le valet de pique. Je pouvais l'oublier des journées entières. Quand je m'étonnais de ne l'avoir pas encore décollé, c'était toujours en passant, et j'avais autre chose à faire. Puis mon père est mort. Plus tard encore – quatre mois – ma mère. La photo est toujours au mur.

De même que le tout petit phoque en vraie peau de phoque est toujours dans ma voiture. Jacqueline me l'a rapporté d'Allemagne quelques jours avant la mort de Douchka. Je l'ai immédiatement accroché au rétroviseur et je n'avais pas encore eu le temps de m'habituer à lui quand Douchka est morte. Le poil de phoque caressé dans le bon sens est aussi doux qu'était le sien entre les yeux, sous les yeux, le long des joues. Il n'y a rien de plus doux. Je ne pouvais plus passer le doigt autour de ses yeux quand elle dormait. Il ne restait plus

pour mon doigt que ce petit jouet de poil. C'était comme s'il l'avait évincée pour prendre sa place et, longtemps, je n'ai plus voulu le toucher. Mais je ne l'ai pas enlevé : il me venait de Jacqueline, c'était un meurtrier innocent.

Avec le valet de pique, le scorpion d'eau et le phoque, j'ai fait le tour de ma folie – petite folie en somme – timide battement d'aile. Les gens, parfois, tiennent à leurs superstitions comme à leurs rêves et à leurs goûts, à leurs petites singularités. Ils sont intarissables sur le sujet, ils aiment bien être superstitieux. Moi pas. Mais je me suis donné à raconter Douchka et sa mort, je raconte. C'était la première fois que la mort faisait son entrée chez moi, et c'était la mort d'une bête. Peut-être n'ai-je jamais cessé de ressentir un sourd malaise à m'arroger cet être muet et à l'aimer. La confusion s'était acclimatée en moi avec l'amour, et le coup porté à cet amour m'a entamée quelque temps. Que cela me plaise ou non est une autre affaire. Mais j'avais à apprendre cela : que la mort peut être un visage inquiétant que prennent les choses, une âme menaçante qui leur vient, un chuchotement qui se met à sortir d'elles. Naturellement je pouvais aussi réagir – Réagissez, voyons. Réagis. Mais la maladie consiste – il me fallait aussi l'apprendre – à retomber dans le piège de son mal chaque fois qu'on réagit. La réaction creuse l'anxiété comme l'eau de mer une coupure. C'est pourquoi j'ai jeté le chien de pique. On ne combat pas une superstition à chaud. Et on ne guérit de la mort que par l'oubli. N'étant pas prête à oublier, j'avais à vivre avec mon mal, et de lui.

Je savais que mon père était mourant, et c'est elle que je pleurais. Je m'étais installée dans la fin de mon père, mais je n'imaginais pas de fin à cette fin parce que je n'avais pas encore épuisé cette première fin qu'était la mort de Douchka. Et lorsque Jacqueline m'a téléphoné un soir qu'il venait de « s'endormir », j'ai commencé par croire qu'il s'agissait d'un vrai sommeil de vivant. Pour la seconde fois la mort me prenait au dépourvu ; celle de Douchka ne m'avait donc pas appris grand-chose. Un peu plus tard Maman allait mourir et sa mort ne me trouverait pas mieux préparée. Je ne peux pas échapper à la stupeur. « Mais enfin, tu le savais bien », me dit chaque fois Jacqueline. Je le savais, oui ; mais ce n'était pas pareil.

La mort de mon père était si énorme qu'elle a tout éclipsé cette nuit-là. J'ai couru boulevard Exelmans faire la connaissance de ce cadavre humain, toucher ce cadavre et m'attacher à lui. Il avait un visage, lui. C'était mon père avec un visage nouveau qui confirmait le vivant qu'il avait été, qui le révélait aussi, semblait-il ; qui l'achevait. Ce visage plein de hauteur repoussait l'affliction et ainsi se faisait aimer davantage. Rien que pour leur visage de mort, si les morts se remettaient à vivre, on ne serait plus jamais avec eux comme avant.

On saurait tout – croit-on.

Pourtant, lorsque je suis rentrée chez moi, au plus épais de la nuit d'hiver, avec ce vide derrière moi, je me suis rappelé que je roulais vers un autre vide et, cette fois encore, j'ai perçu le vide derrière ma porte. Éclipsée un moment, sa mort à elle m'attendait encore là. Les deux morts accomplies coulaient l'une le long de l'autre sans confondre leurs eaux dans le lit où elles s'étaient rejointes.

Un chien, on pleure sur sa mort, mais le père, sur sa vie. Je ne pouvais pas me faire à l'idée qu'il l'eût vécue de cette façon-là. Pourquoi n'avais-je pas pleuré plus tôt ? Ne savais-je pas depuis longtemps qu'il en était ainsi et que les jeux étaient faits ? Mais c'était ainsi que je ressentais sa mort et que les souvenirs venaient à moi. À chacun de nous est réservée une mort bien à lui dans le cœur des autres. La mort de mon père c'était mon désespoir de ne pouvoir lui pardonner sa vie. Le matin de l'enterrement, quand j'ai ouvert ma fenêtre sur l'aurore d'hiver, le front des Arènes était rose. Alors m'est tombé sur le cœur ce petit garçon que je n'ai jamais connu et qui ne vit plus qu'en moi – ce petit collégien de la photo, toute une classe de mal lavés en tunique d'uniforme, et lui dans un coin, sourcils froncés, bouche grognon, comme si on lui avait mangé son goûter – ce petit villageois fou de courses de taureaux qui, les dimanches de vacances, débarquait voilà soixante-dix ans en gare de Nîmes d'un omnibus brûlant pour aller se rôtir et gueuler tout en haut des derniers gradins, et qui était devenu mon père ; qui, dans sa rage de vivre, avait gaspillé sa vie, et qui l'avait toujours su, sans bien le savoir. J'étais attaquée jusqu'aux racines.

Avec cette mort-là, sa mort à elle n'avait pas grand-chose de commun. Elle, c'était le silence et l'immobilité supplantant le tumulte et le tourbillon. C'était ma main qui n'avait plus où se poser, et l'assaut de tous les plaisirs que je ne pouvais plus lui donner.

Avant Nîmes, nous nous étions arrêtés dans un café de Pont-Saint-Esprit. Il y avait un loup de huit mois, de sa taille, presque de sa couleur (à peine plus jaune et la tête plus noire) avec la même façon de batifoler. Se pouvait-il que je n'aie plus cette turbulence autour de moi ? M'était-ce vraiment défendu ? Pour la première fois j'ai formé l'idée d'avoir un autre chien. Il y avait vingt-deux jours qu'elle était morte. Je me suis rapprochée de l'animal. De près, c'était autre chose. J'ai touché un poil rêche qui n'était pas son poil à elle. J'ai vu un museau *trop* étroit – puisqu'il était plus étroit que le sien, – des yeux trop sombres, et moins expressifs. Non, aucun autre qu'elle n'était possible puisqu'il ne serait pas elle. Un mâle, peut-être ? Pas un mâle non plus, puisque ce ne serait pas une chienne. Je n'en voulais un autre que si, en cet autre, elle m'était rendue. Je ne m'intéressais qu'aux bergers allemands. Eux seuls étaient pour moi des chiens, et à

travers eux je ne cherchais qu'elle. Je les voyais venir de loin, et quand ils étaient devant moi j'avais compris et je détournais mon regard. Je l'avais adoptée si jalousement qu'aucun autre ne pouvait me satisfaire. Ce n'était jamais ça. Ce ne serait jamais ça. Ils avaient le nez trop étroit ou trop court, l'oreille lourde, le flanc impur. Toujours quelque chose me gênait en eux. Sauf pour celui que j'ai aperçu rue Poussin une fois, sautant après sa laisse et la mordillant comme elle faisait quand je la ramenaïs du Bois. Celui-là, peut-être... Parce que j'étais en auto et n'ai pu que l'entrevoir. J'ai aperçu un chien de sa race en train de danser comme elle, et cette échappée me l'a rendue tout entière. J'ai aussi bien fait de ne pas m'arrêter.

Il y a eu le jour où j'ai traversé à pied pour la première fois le pont de Bir-Hakeim. Tout était en place. Le viaduc du métro au-dessus de moi, le petit rond-point tourné vers l'amont avec sa statue équestre, et, côté aval, la sortie de l'escalier par où nous remontions de l'île des Cygnes. Elle s'arrêtait net, sur la dernière marche, faisait volte-face pour m'attendre, et, quand j'émergeais à sa hauteur, filait devant moi en me montrant son derrière blanc de biche. Puis le jour où j'ai traversé le pont de Grenelle : j'ai revu le poteau de sens interdit qui garde l'île des Cygnes. Il peut la garder, je ne crois pas que je franchirai la limite. Je ne me vois pas faire encore une fois l'île des Cygnes, fût-ce pour y respirer les tilleuls au mois de mai. Et maintenant, quand je traverse ces ponts, tantôt je regarde, et tantôt je ne pense plus à regarder.

Il y a eu le jour où, dans un restaurant près de l'Alma, un jeune cocker blond est venu se faire caresser. Je l'ai touché en regardant exprès d'un autre côté et j'ai senti de nouveau un front plat sous ma main, et la petite vallée médiane entre les yeux. Il restait immobile et attentif. Pour la deuxième fois j'ai pensé à prendre un autre chien. Pas un cocker tout de même, c'est trop doux. Peut-être un petit brabançon malin. Si on me mettait entre les bras un petit chien chaud et remuant, je pourrais me faire encore avoir. Je pourrais en refaire mon chien, je le savais. Je savais aussi que je ne le ferais pas. J'aurais bien répété l'aventure (maintenant encore je n'ai rien contre, je dis oui-oui), mais avec elle seule. Avec une autre qui eût été très exactement elle. Et il n'y avait plus d'elle. On veut la *même* chose – donc ce ne serait plus une répétition – ou rien ; donc, pas de répétition possible. L'être individuel qu'elle était, cette concentration impossible à reproduire que je surprenais dans ses yeux – ou rien. Quand on perd un homme, il vous reste l'espoir de vivre un autre amour, un amour tout autre avec un autre, et de se faire tout autre pour ce nouvel amour. Mais avec elle, je tenais à l'unique et je ne pouvais m'imaginer autre avec un chien que je l'avais été avec elle. Et ce que j'avais été avec elle, il me paraissait que je n'avais pu l'être, ne pouvais l'être qu'avec elle.

Elle avait emporté tout mon espoir d'amour, tout raclé. Je lui étais féroce­ment fidèle. Et puis, me disais-je pour finir, s'imposer de nouveau tant d'emmerdements pour une bête qui ne serait même pas elle, non !

J'ai fait annuler la clause-chien de ma police d'assurance et j'ai reçu en réponse un accusé de réception daté du 8 mars.

Nous avons l'avantage de vous faire parvenir sous ce pli deux exemplaires d'un avenant n°... constatant les instructions données, à savoir que vous ne possédez plus la chienne DOUCHKA.

Par un prochain courrier, veuillez nous faire retour d'un exemplaire régularisé, etc.

Avec l'ancienne police, ces lignes dactylographiées sur papier à en-tête étaient tout ce qui officialisait sa vie et sa mort. Par ces lignes, sa mort prenait figure de décès. Il demeurait des traces de son existence et de sa fin dans un classeur, au fond d'un des innombrables dossiers qui s'empilent dans ces immeubles où se brasse l'argent. C'était le seul point par où elle m'avait échappé, le point qui déniait à ma possession d'elle le caractère d'une affaire purement privée, d'une relation fermée entre elle et moi. À cause de ce dossier j'avais dû rendre compte d'elle à des organismes anonymes et compliqués. J'ai relu l'accusé de réception ; j'ai revu la tête penchée de Douchka et ses oreilles pointées. Là, sur le papier, c'était bien son nom qu'une secrétaire inconnue avait pris soin de taper en capitales. « La chienne DOUCHKA. » Une petite bouffonnerie triste.

Il me restait encore dans une enveloppe, en fait de pièces officielles, toutes les ordonnances des différents vétérinaires qui l'avaient soignée. Je ne les ai pas relues puisque je n'avais pas su la guérir. Je ne les ai pas jetées non plus.

Février avait été très doux. Un matin, en sortant de chez moi, j'ai regardé les arbres avec mauvaise humeur. Encore un marronnier qui repart. Encore ce déballage. Comment « encore » ? Je pensais « encore » pour la première fois. Tout ce cirque auquel il allait me falloir assister jusqu'au bout. Ils ne me feraient grâce ni d'un bourgeon, ni d'un chant d'oiseau. Est-ce qu'ils n'en avaient pas assez ? Qui : ils ? Tout, sauf moi, et elle – qui ne gambaderait plus sur des routes printanières. Et je me suis surprise à penser : enfin, il n'y en a plus pour très longtemps. Cette pensée, elle aussi, se présentait pour la première fois. Je l'ai considérée avec étonnement, avec réprobation. Vilain symptôme. Comme autrefois ma mère : « Tu es bien jaune, toi. Montre ta langue... Oh ! cette langue ! »

C'était presque humiliant. Je n'aurais pas cru que j'en arriverais là.

L'homme n'est pas fait pour être éternel, soit. Mais, jusqu'à ce jour, il m'avait paru que quatre ou cinq cents printemps, étés, automnes, hivers n'auraient pas été de trop pour moi. Que j'avais les dents assez longues. Jusqu'à ce jour. Le monde était en train de se montrer plus fort que moi.

J'ai repensé à cet après-midi d'avril où, en route pour la Savoie, nous avons fait halte dans le Morvan, vers deux heures après midi. J'avais faim autant qu'elle. Après avoir mangé nous avons marché sous les arbres ; au fond d'un petit ravin, elle a bu au ruisseau. Nous passions de l'ombre encore crue de l'hiver à des clairières déjà endormies de chaleur. Je pourrais retrouver l'endroit, près d'Arleuf, mais aurais-je le goût de m'y arrêter de nouveau ? Il n'y avait qu'un an de cela. Un an plus tôt, le printemps était encore inépuisable. J'avais faim de jambon, de soleil, de solitude. Seule et libre, j'avais parcouru ces bois. Seule avec elle. Voilà ce qu'elle me donnait : l'avantage d'être seule et l'avantage de ne pas être seule. Un cumul difficile et innocent après tout. Où les choses se gâtent, c'est lorsqu'on se prend à rêver les hommes – et plus généralement les femmes – sur le modèle des chiens et qu'on prétend obtenir l'avantage de leur dévouement et l'avantage de sa liberté, l'avantage de leur amour et celui de leur silence.

La nuit suivante, j'ai rêvé d'elle : nous étions sous les arbres par un jour de printemps. Elle était bien malade, elle faisait du sang. Un homme me proposait un remède qu'il avait découvert, mais je n'y croyais pas. Essayez toujours. Il m'a donné un petit sac en papier plein d'un mélange de comprimés, de grains de riz et de miettes de pain de seigle. J'ai compris qu'il avait ajouté le riz et les bouts de pain pour faire accepter aux chiens le médicament. Je tendais à Douchka une poignée du mélange et elle l'avalait. C'était en effet si mauvais qu'elle essayait d'abord de tout recracher en faisant des grimaces, mais elle n'y parvenait pas. Jamais, semblait-il, elle n'en reprendrait. Pourtant elle acceptait une seconde dose. J'étais bouleversée par sa gentillesse. Avait-elle vraiment tant d'amour pour moi ou comprenait-elle que je voulais la guérir ? À mon scepticisme succédait un espoir forcené. Déjà elle me paraissait moins malade. Et si je lui donnais tout le sac à la fois ? Mais je n'osais pas, réfléchissant que c'était une méthode absurde qui risquait de lui faire plus de mal que de bien.

Ç'a été un peu comme si elle m'avait réellement visitée : quand je me suis éveillée, sa présence était encore toute fraîche, elle a mis deux jours à se faner et j'ai eu l'impression de la perdre de nouveau. Depuis lors, je n'ai plus rêvé d'elle. Maintenant les choses autour de moi ne me réservaient plus beaucoup de surprise, la source de souvenirs se tarissait et les retours de souffrance ont commencé à s'espacer. C'était un deuil comme tous les autres, qui obéissait aux lois inflexibles du deuil.

De son vivant, je m'étais souvent reproché de l'avoir prise et j'avais souhaité sa mort. Il n'y avait pas de place pour un chien dans mon existence. Elle avait dû s'y loger de force, se tailler une niche à coups de crocs. C'est une place considérable qu'elle avait fini par occuper malgré moi, puisqu'elle laissait tant de vide. Mais après sa mort je n'ai jamais dit ni pensé ce que répètent les gens : « On ne devrait pas avoir de chien, ils meurent avant nous, on a bien assez de chagrins comme ça dans la vie. » Même dans les plus mauvais moments, je n'ai jamais regretté de l'avoir eue. Je n'aurais pas pu souhaiter de ne l'avoir pas connue. Je souffrais, je ne savais pas comment je supportais les minutes, les heures et les jours à venir, mais *c'était ça ou rien*. Je préférerais encore ça.

Et pour tous ceux que nous aimons il en est ainsi. Et pour notre propre vie que nous perdons : c'est ça – ou rien. Alors...

Quand je me sentirai vraiment vieille, j'aurai peut-être un autre chien, oui. « Pour avoir quelque chose à aimer » et qui demandera, qui attendra l'amour, que l'amour d'une vieille ne gênera pas – qui en sera comblé – quand je n'aurai plus envie de me battre et de combattre, d'écrire, de travailler à ce que je ne verrai peut-être jamais ; quand il n'y aura plus pour moi de réunions, d'affiches à coller, d'articles à livrer, de sorties nocturnes, et de moins en moins d'amis. Quand je ne lirai plus dans mon lit jusqu'à deux heures du matin, quand je ne pourrai plus faire de courses en montagne (quoique ça... j'ai lu dans le journal qu'une Américaine de quatre-vingts ans avait été trouvée morte sur le bord du chemin : elle revenait d'une de ses ascensions coutumières dans la cordillère des Andes à 3 000 m) ; quand je serai rendue à moi-même, que je récupérerai ce qu'il restera de moi, alors je pourrai me permettre l'amour d'un chien, des petits sentiments confus, la compagnie d'un chien, la vie avec un chien, la solitude sans solitude.

Et, ce faisant, je me croirai jeune. Pour peu qu'on ne se sente pas trop impotent, la vie vous rattrape par la manche et s'agrippe dur. Tous les printemps redeviennent neufs, on aime ce qui se présente et on s'attendrit comme on n'avait jamais pensé le pouvoir, les larmes vous montent et les souvenirs gonflent le présent à le faire craquer. On se croit plus jeune que jamais et c'est ça la vieillesse.

Par la force des choses, mon chien ne sera pas un chien-loup ; il ne me restera plus assez de muscles pour tirer sur une laisse. Je n'en aurai plus jamais plein les bras d'un chien. Je ne me mesurerai plus, adulte, avec un chien adulte. Alors un petit brabançon peut-être, un épagneul breton, un berger du Béarn. Et celui-là, s'il ne me survit pas, mourra sur mon lit.

Un jour de froid, en enfilant des bas de laine que je n'avais pas mis

de la saison, j'ai retrouvé sur l'un d'eux une grosse reprise au genou, effet d'une chute par temps de verglas : nous descendions la rue Boulainvilliers, elle s'est laissé distancer, puis je l'ai entendue foncer sur moi, comme à son habitude. Je ne me suis pas méfiée : elle était si précise dans ses arrêts ; mais au dernier instant, ce soir-là, elle a dérapé sur le trottoir gelé, s'est embarrassée violemment dans mes jambes et m'a jetée par terre. Je me suis retrouvée le genou écorché, mon bas déchiré, riant de sa terreur.

Puis Jean-François a eu l'idée de changer la disposition des meubles de la cuisine, la table où nous mangeons s'est éloignée de la fenêtre, le frigidaire a été déplacé, on circule mieux ainsi et on est beaucoup mieux installé aux repas. Si elle était là, elle regretterait sans doute l'abri profond qu'offrait jadis la table appuyée au mur. Ç'a été comme si elle s'éloignait encore un peu. Nous habitons une cuisine nouvelle qu'elle n'a pas connue, où nous ne l'avons jamais vue, et qui la rejette.

La veille des vacances de Pâques, j'ai retrouvé au fond de ma valise la longue corde que j'avais tressée pour l'attacher sur la terrasse des Combes. Et le lendemain soir, arrivant en Savoie, j'ai repris le chemin qui monte de Faverges, passé le tournant où elle se reconnaissait et commençait à japper à petits cris de joie suraigus. J'ai revu le vieux chien Labri qu'elle houspillait quand il venait la voir, et qui se laissait faire, bonasse ; la place au pied de mon lit où elle dormait dans la petite chambre du haut ; les torrents où elle aimait boire. À mesure que couraient les mois, s'égrenaient les images de nos séjours et de nos habitudes annuels. Le fil se tirait peu à peu, j'allais bientôt en voir le bout.

Je suis restée longtemps sans retourner au Terrier. Chaque fois que je projetais d'y aller, j'imaginais le seuil vide et ensoleillé, devant la maison, et je remettais à plus tard. Puis j'ai fini par me décider, et j'ai repris mes promenades. Les épis sont hauts de nouveau ; elle ne me donne plus d'émotions en fonçant derrière un lapin au plus épais du blé ; je n'ai plus à surveiller les champs et les abords du chemin jusqu'à l'horizon, je n'ai rien à prévoir du tout ; je peux marcher des heures sans rien regarder, ou regarder ce qui me plaît aussi longtemps qu'il me plaît sans risquer d'être dérangée, tout comme j'avais toujours fait autrefois. Les choses environnantes ne me réservent plus de menaces, c'est elles qui dépendent de moi : je les annule ou les ressuscite à volonté. Elles m'appartiennent bien. Elles sont là étendues devant moi comme un animal couché. Tout au plus pourrait-on dire qu'elles ont un peu perdu de leur poids et de leur substance. Ce sont des choses à voir – rien qu'à voir – ou à ne pas voir – à penser, à décrire ; des choses à l'usage de mon regard et de mon esprit ; parfaitement comestibles. Prédigérées. Je me promène au milieu

d'elles ; pour moi. Je ne suis là que pour moi, tranquille. Les choses m'appartiennent et je m'appartiens. Je ne sais pas si je me préfère ainsi ou asservie à elles comme elle m'avait rendue. Les deux sont vivables. Les deux me dégoûtent un peu, il me semble.

Je n'avais pas dû regarder mon étui à lunettes en cuir vert depuis le jour où je l'avais acheté. Mes yeux se sont posés dessus il y a quelques jours. Fixés dessus, comme lorsqu'on pense à autre chose, qu'on regarde tout de même, et que les choses alors ne peuvent plus rien nous cacher. Pour la première fois j'y ai aperçu la trace de ses dents, douze petites cicatrices en creux qu'elle y avait laissées je ne sais quel jour après une partie défendue sans doute. Je les voyais tous les jours sans les connaître, sans les reconnaître. Maintenant sa mort – imprimée sur le cuir et demeurée invisible – ressortait tout à coup ; sous la forme d'un souvenir oublié, d'un spectacle jamais vu peut-être, que je réinventais, une tête de chien avec un étui à lunettes entre les dents. Touchante, un peu comique, presque indolore.

Il existe peut-être encore au fond d'un tiroir, dans un coin de ma table surchargée, au tournant d'une rue que je fréquente peu, quelques images qui me guettent, prêtes à me sauter dessus à l'improviste. Pas beaucoup. Mon tour s'achève. Le tour de sa vie et le tour de sa mort. La mort de sa mort ne s'achèvera qu'avec ma vie à moi. Avec celle de Jean-François plutôt. Mais ça peut traîner plus longtemps encore. Je me figure un appartement bouleversé dont on emporte les derniers meubles, plein de traces claires de tableaux aux murs et de tampons de poussière noire dans les coins. Cet appartement ou un autre, et un petit enfant tire une photo du tas de papiers, de livres, de boîtes et de chiffons sacrifiés. Quelqu'un lui dit : « Ça, c'était Douchka, la chienne de mon grand-père à moi quand il était petit. » Sans compter ces feuilles que je suis en train d'écrire, et que j'oubliais.

Mais elle est morte comme tous les chiens, avec son secret de chien qui n'en était même pas un puisqu'elle l'ignorait ; et tous les mots sont faussés quand on parle d'eux. Tout ce que je décris, raconte, imagine est faussé. Elle n'a jamais pu me jeter au visage ce qu'elle pensait de ce que je pensais d'elle et de ce que j'avais fait d'elle. Puisqu'elle ne pensait rien de (sur) tout ce que nous pouvons penser, n'en savait rien et ne s'en préoccupait pas. Et le seul fait que je dise : si elle avait pu... (quoi ? parler ? penser ? être un homme dans un corps de chien), que je ne puisse pas ne pas me le dire, montre bien que tout est faussé. Complètement faussé.

Il y avait elle, vivante, violente, gourmande, aimante, folle. Il y avait ce que je me figurais d'elle, sans cesse, sans y prendre garde – ou en y prenant garde, en me défendant, en rectifiant (mais selon quelle loi ?). Il y avait mon amour pour elle qui mélangeait tout, elle et ce que j'imaginai ; nourri de sa turbulence autour de moi, du plaisir

d'être aimée et de la faire manger, de la douceur de son poil et de la méchanceté de ses crocs, de son regard sans parole, du mal qu'elle me donnait, de mes colères impuissantes contre elle...

Ne dites pas qu'il en est ainsi avec tous ceux qu'on aime, hommes ou bêtes. Ainsi et pas ainsi. Avec les hommes on sait qu'on peut se tromper et qu'on se trompe toujours ; au moins sait-on à peu près comment on se trompe, et c'est considérable. On se trompe et on sait. On s'aveugle sur eux et on les perce à jour. Avec elle je ne peux même pas dire que je me trompais ; j'étais hors de la question au départ. Elle était là, bien éveillée, son attention perpétuellement ouverte à moi. Elle ne mentait pas, jamais. Comment aurait-elle menti puisqu'elle était hors du langage, puisque jamais elle ne déposerait, ne réserverait, ne transmettrait son être dans des mots. Ses petites ruses de conduite n'étaient pas mensonges. Je lui défendais une chose, elle inventait de la faire sans être remarquée, voilà tout. La première fois elle s'y était mal prise, il fallait procéder autrement. Elle apprenait à dérober son action, mais, sur elle-même, elle n'essayait pas de donner le change, elle ne se dérobait pas, *elle*. Il n'existait pas d'« elle-même », sinon pour moi. Elle était là tout entière, offerte de fond en comble, sur un plateau. Et je ne voyais rien. Un blanc. Un banc de brume.

Et pour finir, il ne sert de rien que je me répète tout cela puisqu'elle s'obstine à rester en moi cet être que je me figurais, dont je suis toujours convaincue, dont rien ne peut me dissuader.

C'est pourquoi, au fond de l'apaisement qui a bien fini par s'installer, un morceau de moi demeure inconsolable. Comme à une dent malade, je ne peux pas y toucher sans souffrir ; et j'y touche.

Je sais (quoi qu'on puisse me dire et que je me dise) pourquoi je l'ai trouvée ce matin-là dans le réduit obscur entre le mur et la baignoire : au dernier moment elle s'est sentie si mal à l'aise, si étrangère à elle-même et dénaturée jusqu'à la moelle, si réduite, si au bout de tout, qu'il ne lui restait qu'à se croire coupable. Une faute inconnue l'écrasait. Alors elle est allée mourir de honte dans son coin de pénitence, et je n'ai pas été là.

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 26 octobre 1983.
Dépôt légal : octobre 1983.
Numéro d'imprimeur : 2483.
ISBN 2-07-037504-8. /Imprimé en France.*